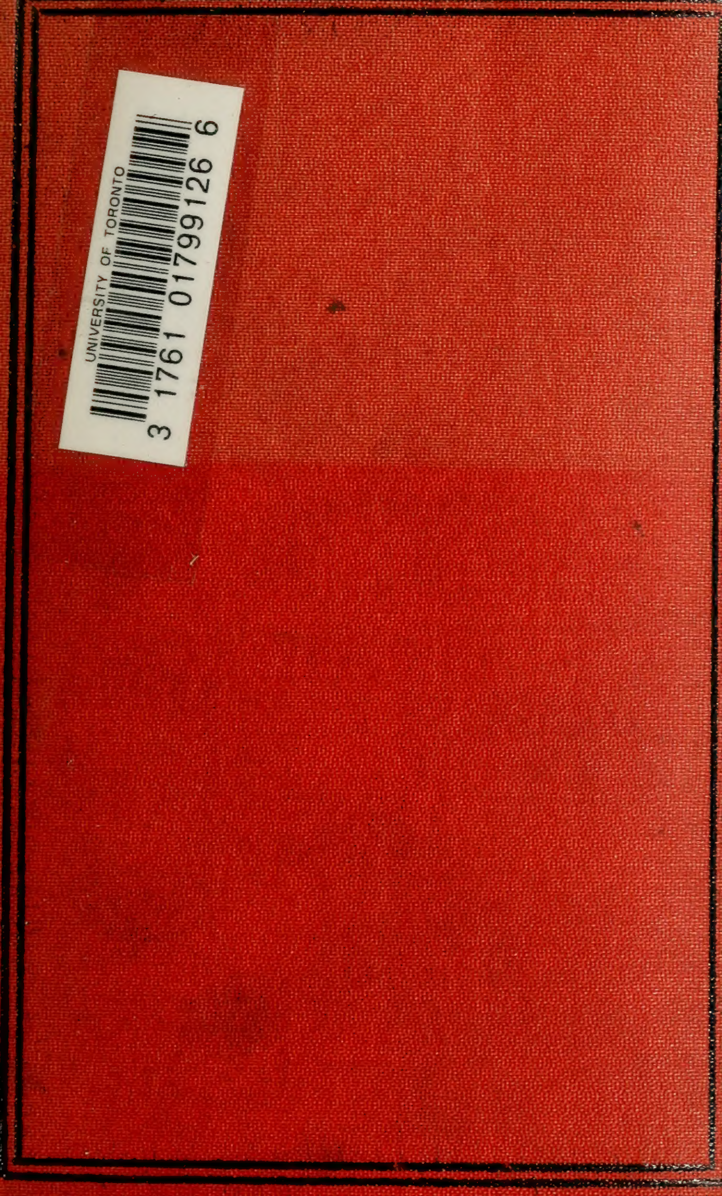

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01799126 6

LES LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

Chaque volume petit in-8, cartonné toile. 5 fr.

Tome I. P. Sébillot. Littérature orale de la Haute-Bretagne. Musique notée.
— II-III F.-M. Luzel. Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.
— IV. G. Maspero. Contes populaires de l'Egypte ancienne.
— V-VII. J.-F. Bladé. Poésies populaires de la Gascogne.
— VIII. E. Lancereau. Hitopadèsa (contes sanscrits).
— IX-X. P. Sébillot. Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne.
— XI. J. Fleury. Littérature orale de la Basse-Normandie.
— XII. P Sébillot. Gargantua dans les traditions populaires.
— XIII. H. Carnoy. Littérature orale de la Picardie.
— XIV. E. Rolland. Rimes et jeux de l'enfance.
— XV. J. Vinson. Folk-Lore du pays Basque.
— XVI. J.-B.-F. Ortoli. Contes populaires de l'île de Corse.
— XVII-XVIII. J.-B. Weckerlin. Chansons populaires de l'Alsace avec airs notés.
— XIX-XXI. J.-F. Bladé. Contes populaires de la Gascogne.
— XXII. P. Sébillot. Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.
— XXIII E. Petitot. Traditions indiennes du Canada nord-ouest.
— XXIV-XXVI. F.-M. Luzel. Contes populaires de la Basse-Bretagne.
— XXVII. C. Baissac. Folk-Lore de l'île Maurice (créole et français).

*

Tome XXVIII. H. Carnoy et J. Nicolaïdes. Traditions populaires de l'Asie Mineure.

— XXIX. F.-L. Sauvé. Folk-Lore des Hautes-Vosges.

— XXX. Hervey Saint-Denis. Six nouvelles, trad. du chinois.

— XXXI. Georgakis et Léon Pineau. Folk-Lore de Lesbos.

— XXXII. S.-E. Yacoub Artin Pacha. Contes populaires inédits de la vallée du Nil.

— XXXIII-XXXIV. A. Orain. Folk-Lore de l'Ille-et-Vilaine.

— XXXV. P. Sébillot. Littérature orale de l'Auvergne.

— XXXVI. M. Klimo. Contes et légendes de Hongrie.

— XXXVII. F. Chapiseau. Au pays de l'esclavage.

— XXXVIII-XXXIX. Abbé Roussel. Légendes morales de l'Inde.

— XL. Laisnel de la Salle. Souvenirs du vieux temps. Le Berry. Croyances et Légendes.

— XLI. E. Blochet. Les sources orientales de la Divine Comédie.

— XLII. A. Orain. Contes de l'Ille-et-Vilaine.

— XLIII. P. Sébillot. Le Folk-Lore des Pêcheurs.

— XLIV. Laisnel de la Salle. Souvenirs du vieux temps. Le Berry. Mœurs et Coutumes.

— XLV-XLVI F. Chapiseau. Le Folk-Lore de la Beauce et du Perche.

— XLVII. René Basset. Contes populaires d'Afrique. (*Prix :* **6 francs**).

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TOME XLVII

CONTES POPULAIRES

D'AFRIQUE

PAR

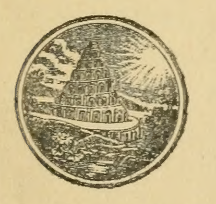
René BASSET

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES

DE LA FOLK-LORE SOCIETY, ETC.

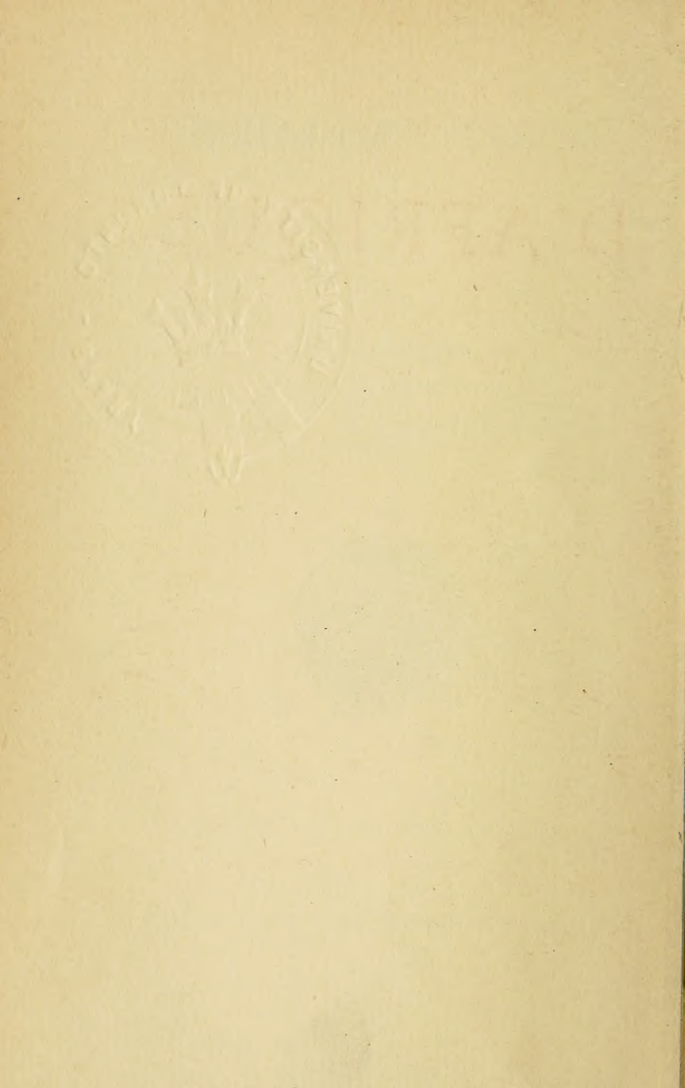


LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

SUCCESSEUR DE J. MAISONNEUVE

6, RUE DE MÉZIÈRES ET 26, RUE MADAME, PARIS



A M. Paul SÉBILLOT

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES

Amico amicus amicè.

René BASSET.



PRÉFACE

En publiant ce volume, mon intention a été de présenter un tableau de l'esprit populaire tel qu'il s'est manifesté en Afrique depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Les récits qui ont bercé l'imagination des anciens Egyptiens et ceux qui, aujourd'hui encore, sont répétés dans toute l'immensité de ce vaste continent, depuis la Méditerranée jusqu'au Cap de Bonne Espérance et depuis l'océan Indien jusqu'à l'océan Atlantique sont les témoins des divers stades de la civilisation, depuis la barbarie des Bushmen et des Hottentots jusqu'à la culture plus raffinée des Arabes et des populations qui ont subi leur influence.

Si l'on parcourt cette collection où les contes

d'animaux sont les plus nombreux, on sera frappé de ce fait que ces derniers tiennent uniquement la place des hommes et qu'on pourrait appliquer à ceux-ci la maxime latine: Mutato nomine, de te fabula narratur. *En effet, il ne faut pas y chercher, non plus que dans les fables de La Fontaine, des détails exacts d'histoire naturelle. Dans un conte mandé (n°* 29), *le lièvre s'associe à la hyène pour manger des poissons ; chez les Bari, il se régale de poules (n°* 57) *; chez les Souahili, il dévore une hyène, de concert avec un lion, et, plus tard, la moitié du lion lui-même (n°* 99). *Chez les Bornouans, la hyène et la belette cherchent du feu pour cuire leur viande (n°* 64) *et chez les Mbenga, la perdrix charge la poule de lui rapporter du feu (n°* 149). *En rouganda, un buffle et une antilope, ambassadeurs de l'éléphant, sont régalés de viande par un lapin (n°* 101). *Chez les Ewhé, la hyène et le chat sauvage se bâtissent une case après avoir défriché un terrain (n°* 87). *Dans un conte zumbo (n°* 115) *qu'on retrouve chez les noirs de l'Ile de France (n°* 163), *le lièvre et l'éléphant s'associent pour cultiver un champ*

et se fabriquent des manches de houe. Chez les Otji-Héréro (*n*° 135), *la corneille, comme le premier magicien venu, jette le sort et fait tomber la pluie : chez les Betsiléo* (*n*° 155) *le hérisson et le chacal font l'alliance du sang* (fattidra) *: chez les Soubiya, la hyène et le chien sauvage tuent à coups de flèches le monstre Séédimwé* (*n*° 133). *Chez les Achingiri, le lièvre vole le mouton du roi, l'écorche et donne la peau à la hyène pour s'en faire un pagne* (*n*° 153) *: dans un conte du Bas-Ogooué, la panthère et la tortue font le commerce de l'ivoire avec les traitants blancs des factoreries et reçoivent, outre diverses marchandises, un chapeau et un pagne. Dans un conte veï qui rappelle le conte kabyle du* Joueur de flûte, *le berger est remplacé par un daim qui se sert d'une harpe pour obliger ceux qui l'ont mécontenté à interrompre leur travail et à danser malgré eux* (*n*° 71). *Chez les Ba-Ronga, les animaux réunis pour une corvée creusent un puits pour leur chef* (*n*° 121).

Les êtres humains se mêlent aux animaux et vivent de leur vie : ainsi, dans le Tazeroualt, une jeune fille mène l'existence d'une

gazelle au milieu d'une troupe de ces animaux (n° 12) : *chez les Touaregs, un garçon vit de même parmi les autruches* (n° 17) : *un conte des Arabes de Tripoli nous représente un homme protégé par un lion* (n° 38) *et on lira avec curiosité un conte mamba* (n° 111) *qui nous donne une version nègre de la célèbre aventure d'Androclès. Chez les Bari, une hyène prend une femme à son service* (n° 56). *Bien mieux, des alliances matrimoniales se contractent entre les animaux et les hommes. Chez les Dagbamba, le caméléon et l'araignée se disputent, dans un concours de labourage, la main de la fille du roi* (n° 154) ; *dans un conte kimboundou* (n° 140), *l'éléphant fait la cour à une femme : chez les Landouman, le lion et le bœuf sont rivaux près d'une fille* (n° 36) ; *chez les Madjamé* (n° 107) *la hyène épouse une femme et veut ensuite la dévorer ; chez les Louyi* (n° 131), *le lièvre a une femme qui le trahit pour un chef, et chez les Soubiya, l'oiseau de la pluie épouse la fille d'un homme et va chercher de l'eau pour son beau-père* (n° 134).

L'idée de morale, dans le sens où nous l'en-

tendons, se rencontre rarement dans les contes des noirs : elle n'en est pas, cependant, absolument absente. Ainsi chez les Ouolofs (n° 73) la hyène est châtiée pour son ingratitude envers son sauveur ; un conte tavita (n° 100) explique pourquoi la femme est soumise à l'homme. Chez les Yao, l'orgueil d'un chef est puni (n° 109), tout comme l'injustice d'un roi et de ses fils chez les Beni Bou Saïd (n° 13) Dans l'ancienne Égypte, le rat témoigne sa reconnaissance au lion (n° 1) tandis qu'un conte louyi (n° 126) nous offre la version nègre de l'histoire de Pygmalion et de Galathée et que chez les Ba-Souto, un homme ingrat, comme le vilain du fableau envers Merlin, est puni comme lui (n° 124).

Mais ce qui domine, c'est le triomphe de la ruse sur la force brutale : c'est à cette morale aussi primitive que peu relevée, que se réduit l'enseignement de presque tous les contes. Les idées de devoir, de justice désintéressée, d'honneur sont absentes. Contre la brutalité du fort, le faible, qui au fond ne vaut pas mieux que lui, n'a qu'une arme : le mensonge, et il s'en sert. Le chef-d'œuvre du

genre est le conte sarma (n° 67) *où l'on touche du doigt les avantages du mensonge et les inconvénients de la véracité.*

C'est le lièvre (ou le lapin) qui est en général le plus rusé des animaux et nous le voyons à l'œuvre sur toute l'étendue de l'Afrique noire. Son habileté émerveille jusqu'à Dieu lui-même dans un conte malinkhé (n° 69) *et un conte ouolof* (n° 74). *Il trompe la hyène dans un conte mandé* (n° 68), *l'éléphant dans un conte du Rouganda* (101), *du Zumbo* (n° 115) *et de l'Ile de France* (n° 163) *et tous les animaux chez les Bari* (n° 57). *Chez les Rouganda, il est sur le point d'expier ses crimes lorsque, par une dernière ruse, il sait se défaire du corbeau, son gardien et échappe à la mort, en laissant la morale peu satisfaite* (n° 101). *Dans une fraction des Bantou, les Ba-Ronga, il a toutefois un redoutable adversaire dans la rainette* (n° 121) *et il est dupé par un dindon dans un conte des nègres des Etats-Unis* (n° 164).

Mais celle qui partage avec lui la palme de la ruse, c'est la tortue. Contrairement aux contes d'origine indo-européenne, où elle est

représentée en général comme de peu de cervelle, la tortue, malgré sa lourde enveloppe, triomphe des animaux plus grands et plus lestes. Faut-il y voir une sorte de réhabilitation ayant pour point de départ l'opposition entre sa pesante masse et les moyens dont disposent ses adversaires, en apparence mieux doués ? Elle vient à bout du lièvre lui-même : elle trompe à la fois l'éléphant et l'hippopotame dans un conte yabakalaki (n° 152) ; *l'éléphant, chez les Kondé* (no 108), *le lion chez les Yao* (no 110) *sont vaincus par elle à la course grâce à un artifice employé par le hérisson en discussion avec le chacal dans un conte berbère, et par l'écrevisse contre le loup dans un conte toscan : bien mieux, chez les Otyiherero, elle arrive à tuer l'éléphant* (no 135). *Ce dernier, en effet, joue dans le folk-lore animal du centre et du sud de l'Afrique le sot rôle de Lion et même d'Ysengrin dans le roman de Renart, de l'ours dans les contes du nord. Nous venons de le voir victime du lièvre et de la tortue : il est encore vaincu par le coq chez les Dinka* (n° 55), *grâce au même tour qui, chez les Mambettou, sert*

au chacal pour triompher du léopard (*n°* 60); *par le daim chez les Veï* (*n°* 71); *un conte kimboudou nous montre la grenouille faisant de lui sa monture* (*n°* 41).

Sur les côtes de Guinée, la ruse est l'apanage de l'araignée (anansé) *qui se laisse prendre parfois comme dans un conte veï,* (*n°* 72) *où ses incarnations rappellent celles de Bitiou dans le roman égyptien des* Deux Frères ; *mais elle a passé avec son nom et ses attributions dans les récits des nègres des Antilles anglaises* (*n°* 167). *Du reste, quand il s'agit de défendre sa vie, la poule chez les Fiotes* (*n°* 143), *le singe chez les Gallas* (*n°* 38) *et le mulet chez les Berbères* (*n°* 9) *trouvent le moyen de se débarrasser qui du crocodile, qui du lion. Excepté dans les contes du nord et de l'est, le chacal* (*ou le renard*) *ne joue pas un rôle important et l'on peut se demander si les contes où il figure ne révèlent pas une influence étrangère : on la trouve en effet dans un conte nouba* (*n°* 54) *qui paraît un souvenir du* Kalilah et Dimnah, *dans deux contes tigrinia* (*nos* 48 *et* 49), *dans un conte dankali* (*n°* 33), *dans un conte bilin* (*n°* 22),

dans un conte saho (*n*° 36) *et dans un conte mambettou* (*n*° 60) *avec ses qualités traditionnelles.*

Mais l'animal qui excite le plus de répulsion, due sans doute à son extérieur repoussant, et qui est le plus souvent sacrifié, comme Isengrin dans le Roman de Renart, *c'est la hyène. Elle est dupée par le renard chez les Nouba* (*n*° 54), *par la belette dans le Bornou* (*n*° 64) ; *par le lièvre chez les Sérères-noun* (*n*° 76), *chez les Souahili* (*n*° 59) *et chez les Achingini* (*n*° 153). *Chez les Bantou, elle joue un rôle spécial, celui de loup-garou : ainsi chez les Madjamé* (*n*° 107), *en Boundéi* (*n*° 119), *chez les Ba-Ronga* (*n*° 122).

Le merveilleux occupe naturellement une place importante : qu'il s'agisse d'ogres ou d'ogresses, comme dans un conte berbère de Tamezrat (*n*° 7) *ou chez les Chaouïa de l'Aourâs* (*n*° 11), *représentés chez les Bantou par des cannibales, par exemple en sesouto* (*n*° 132), *et en saho par les loups-garous* (*n*° 24), *ou qu'il s'agisse d'êtres également fantastiques comme l'oiseau fantôme en Chinyanja* (*n*° 117) *ou un fantôme chez les Sou-*

biya (*n°* 152). *Mais tandis que dans les contes qui ont subi l'influence arabe, le fantastique nous paraît moins extraordinaire comme dans les contes égyptiens* (*n°s* 26 *et* 27), *en mzabite* (*n°* 11), *en ouadaï* (*n°* 62), *et dans un conte saho où nous retrouvons un souvenir de* Peau d'âne (*n°* 24), *il a, chez les Bantou, un caractère bizarre et excentrique, en raison du rôle joué par des êtres inanimés comme une courge chez les Chambala* (*n°* 113), *une pierre chez les Madjamé* (*n°* 107), *un cabas chez les Echwabó* (*n°* 120), *remplacé par un élan dans le Nyassa* (*n°* 113), *le monstre Kammakapa chez les Ba-Souto* (*n°* 123) *et le cheval fantôme chez les Sakalaves* (*n°* 161) *: ils avalent des populations entières qui renaissent à la vie, grâce à un sauveur comme, dans le* Rothkæppchen *allemand, le chasseur qui tire du ventre du loup le petit chaperon rouge et sa mère-grand.*

Quelques-uns de ces contes touchent à l'histoire de la civilisation : la découverte du vin de palme et le sort funeste de son inventeur qui rappelle l'histoire grecque d'Icarios, d'après une tradition des Tahivi (*n°* 85) *; la*

légende Yorouba sur la plantation du maïs (*n*° 91), *le conte fiote sur l'origine des blancs et des noirs* (*n*° 142) *et le récit du peuplement du monde en éfik* (*n*° 89). *Le problème de la mort a également fait travailler ces imaginations enfantines et elles ont expliqué son origine par un conte généralement répandu, l'attribuant à la négligence ou à la malveillance d'un messager envoyé aux hommes : conte des Ba-yéyé* (*n*° 97) *des Grands-Namaquas* (*n*° 93), *des Nama* (*n*° 95), *des Nyam-nyam* (*n*° 59), *des Tchwi* (*n*° 86).

Enfin, il y a lieu de mentionner un genre qui se rencontre dans toutes les littératures populaires : la randonnée, avec ses infinies variétés : celle où un individu, possesseur d'un objet de minime valeur, parvient, par des échanges successifs, à la richesse, se trouve chez les Temné (*n*° 78) *et chez les Kissoukouma* (*n*° 104) *: la randonnée de la punition dont le type bien connu est l'histoire de* Biquette ne veut pas sortir du bois *existe chez les Petits-Namaquas* (*n*° 94) *; enfin celle qui remonte de puissant en puissant jusqu'à Dieu ou à la mort et qu'on retrouve, d'une*

façon plus ou moins complète, dans tout l'ancien monde, depuis un conte japonais jusqu'à une fable de La Fontaine (La Souris métamorphosée en fille), *se raconte chez les Soninkhé* (*n°* 70).

Ici, nous rencontrons l'influence musulmane et sans vouloir discuter la question de l'origine de ces contes, ni entrer dans les détails de leurs migrations, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître une action manifeste de l'islâm dans plusieurs de ces récits ; ainsi dans le conte peul des Trois voyageurs (*n°* 75), *dans un conte zoulou, variante de la fable du* chien qui lâche sa proie pour l'ombre (*n°* 130), *dans l'épisode final d'un conte souahili* (*n°* 99) *qui rappelle une historiette contée par El Meïdâni à l'appui d'un proverbe arabe : un conte yorouba nous présente des traits de l'histoire d'Ali-baba : la porte qui s'ouvre à une phrase consacrée* (*n°* 90). *Chez les Boundéi, la hyène remplit les fonctions de fossoyeur et récite les prières sur les morts* (*n°* 119). *Naturellement, les rapprochements de ce genre sont bien plus nombreux chez les populations qui professent la religion musulmane :*

chez les Berbères de Djerba (n° 8), chez les Touaregs (n° 16), chez les Saho (n° 25), chez les Dankali (n° 32), chez les Nouba (n° 53) et particulièrement à Tunis (n° 39) où nous retrouvons le thème bien connu de la sagacité des fils de Nizar, un des chapitres du Zadig *de Voltaire.*

C'est en lisant le recueil des Contes populaires des provinces de France, *de MM. Gaidoz et P. Sébillot que l'idée de ce travail m'était venue et je m'étais mis à l'œuvre quand parut, il y a quelques années, les* Geschichten und Lieder der Afrikaner *de M. Seidel. L'apparition de cet ouvrage, estimable à tous égards, retarda la préparation du mien et je ne saurais le regretter, car, dans l'intervalle, parurent de nouvelles collections de contes où je pus choisir de façon à enrichir cette anthologie, si bien qu'au lieu de 74 contes, chiffre de celle de M. Seidel, elle en contient 170. On relèvera, du reste, d'autres différences : ainsi, je n'ai pas donné place aux chants et aux proverbes qui me paraissent mériter un recueil spécial ; en revanche, j'ai introduit dans mon recueil des représentants*

des groupes qu'il avait laissés de côté : celui des langues malgaches, et celui des nègres des colonies européennes. Les bateaux des négriers n'ont pas seulement transporté des esclaves, ils ont aussi emporté à leur bord des contes et c'est un curieux spectacle de voir comment les récits africains, tout en gardant leurs principaux personnages et le fond des aventures, se sont modifiés au contact des populations blanches en Amérique et à l'île Maurice.

J'ai cité le livre de M. Seidel, j'aurais pu rappeler celui de Bleek qui, dans un domaine plus spécial et plus restreint, a été la première collection de ce genre, collection que les folkloristes utilisent encore aujourd'hui. Je n'en dirai pas autant d'un médiocre travail italien (D. V. Grossi, Lingue e letterature degli odierni popoli d'Africa, *Palerme, 1896, in-12).*

Autant que possible, j'ai reproduit des contes dont les textes ont été publiés et quand je ne les ai pas traduits moi-même, j'ai eu recours aux traductions qui me présentaient toutes les garanties d'exactitude et d'authenticité. C'est ce qui fait que je n'ai pas utilisé

deux recueils, agréables à lire, il est vrai, mais qui m'ont paru avoir subi des retouches littéraires ; je veux parler de celui de Stanley, My dark companions and their stranges stories *(Londres, 1893, in-8) et Jephson,* Stories told in an african forest *(Londres, 1893).* *J'ai réparti les contes en groupes suivant la division linguistique telle qu'elle a été établie par Fr. Müller, Cust et Lepsius, sauf en ce qui concerne les contes de Guinée, de Sénégambie et du Soudan que j'ai classés suivant l'ordre géographique, le nombre des familles linguistiques étant mal déterminé et trop considérable. J'ai formé aussi un groupe à part des langues hottentotes.*

Je me suis fait un devoir d'indiquer exactement la date et le lieu de publication des ouvrages auxquels j'ai puisé : outre que c'est une question de probité littéraire, j'aurai atteint mon but si les lecteurs de cette anthologie sont tentés de recourir aux sources en question dont ce livre ne peut leur donner qu'une idée sommaire et je leur en ai fourni les moyens. C'est une simple anthologie et c'est ce qui explique pourquoi je me suis ri-

goureusement abstenu d'y joindre des notes comparatives et de faire l'historique de certains de ces contes dans les diverses littératures.

Mustapha, 14 juillet 1903.





PREMIÈRE PARTIE

GROUPE CHAMITIQUE

I. — EGYPTIEN ANCIEN

I

LE LION ET LA SOURIS (1).

On rapporte qu'un lion se trouvait dans une caverne pour y chercher le sommeil. Une petite souris vint dans son voisinage : elle était mince de corps, aussi petite qu'un œuf. Le lion s'éveilla et s'empara d'elle. La souris lui dit :

— O toi qui es mon maître, seigneur lion,

(1) Papyrus de Leiden, d'après Brugsch, *Aesopische Fabeln in einem ægyptischen Papyrus, Zeitschrift für die ægyptische Sprache*, 1878, in-8, p. 67.

si tu me manges, tu ne seras pas rassasié, et si tu me laisses aller, tu n'en auras pas plus faim. Si tu me donnes la liberté, je te délivrerai un jour de ce qui t'attend. Si tu me laisses libre, ce sera pour ton salut, car je te tirerai d'un pas difficile.

Le lion sourit et lui dit :

— Que peux-tu faire pour moi ? Y a-t-il sur la terre quelqu'un qui puisse détruire mon corps ?

Elle prêta serment devant sa face et lui dit :

— Je te tirerai d'une situation difficile, au jour funeste qui arrivera.

Le lion réfléchit à ce que la souris lui avait dit ; il examina la chose en lui-même et dit :

— Si je la mange, en vérité, je ne serai pas rassasié.

Il la laissa aller. Peu après, il arriva qu'un chasseur donna la chasse au lion jusque sous un palmier, de sorte qu'il avait creusé un trou devant le lion. Celui-ci y tomba. Il était vaincu par la main de l'homme : on le porta jusqu'au palmier, on l'attacha avec des courroies sèches, et ainsi, il demeura en face de la montagne. Il était triste. Lorsque la nuit arriva, le puissant animal décida la réalisation des paroles de la souris, en dépit des prétentions à la force que lui, le lion, avait exprimées. La petite souris se tint devant lui et lui dit :

— Me reconnais-tu ? Je suis la petite souris à qui tu as un jour donné la liberté. Aujourd'hui, je te le rendrai en te délivrant de la situation difficile où t'a mis la force par laquelle tu t'es laissé prendre. Un bienfait réussit toujours à son auteur.

La souris approcha sa bouche des liens du lion : elle rongea les courroies sèches ; elle déchira les courroies humides qui le retenaient. Le lion fut délivré de ses liens ; il cacha la souris dans sa crinière et s'en alla avec elle ce jour-là dans la montagne.

2

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC (1).

Procès du ventre et de la tête, où sont publiés les plaidoyers faits par devant les juges suprêmes, tandis que leur président veillait à ce qu'on démasquât le mensonger, son œil ne cessait de pleurer. Accomplis les rites exigés — pour le dire qui déteste les iniquités. — Après que le ventre eut dit sa plainte, la tête prit la parole longuement :

(1) Maspéro, *Etudes égyptiennes*, t. I, Paris, p. 260 : *Fragment d'une version égyptienne de la fable des membres et de l'estomac*.

— C'est moi, moi la maîtresse poutre de la maison entière ; tous les membres (s'appuient) sur moi et sont en joie. Mon front est joyeux, mes membres sont vigoureux, le cou se tient ferme sous la tête, mon œil voit loin, la narine se gonfle et aspire l'air ; l'oreille s'ouvre et entend ; la bouche émet des sons et cause ; les deux bras sont vigoureux et font si bien que l'homme arrive à la considération, marche le front levé, regarde en face les grands comme les petits... C'est moi qui suis leur reine ; c'est moi la tête de mes compagnons qui ferai un très mauvais parti à qui a tenu ce langage. N'est-il pas faux ? Qu'on m'appelle la tête. C'est moi qui fais vivre...

II. — COPTE

3

GUÉRISON D'UN AVEUGLE PAR S. COLUTHUS (1).

(Le commencement manque).

Je t'accorderai, dit saint Coluthus, la guérison de tes yeux : tu ne seras pas inquiet qu'elle te manque pour te diriger.

— Je veux, dit l'homme, trouver une femme

(1) Georgi, *De Miraculis Sancti Coluthi.* Rome, 1793, in-4°, p. 17.

récemment accouchée pour accomplir l'œuvre qui m'a été ordonnée par saint Coluthus. La femme lui dit :

— Je remplirai tes yeux du lait de mes seins.

L'homme dont les yeux étaient malades reprit :

— Fais-moi cette charité ; tu vois mon tourment et mon affliction.

Le mari de cette femme lui dit, car il n'y croyait pas :

— N'agis pas ainsi, de peur qu'il ne manque pas de gens qui se moquent de toi.

— Ils se moqueraient de moi, reprit-elle, et pourquoi ? Par la foi de ma noblesse et par la doctrine de mes ancêtres, je crois que si je remplis ses yeux du lait de mes seins, il sera guéri par la vertu de saint Coluthus. Elle ajouta :

— Est-ce que jamais l'on a trouvé à railler chez moi ? Ai-je jamais été amie du plaisir ? A-t-on jamais dit en soi-même que quelqu'un en dehors de mon mari ait eu des rapports avec moi ? Aujourd'hui, je vous prends à témoins, vous tous qui m'entendez ! Je vous jure, par saint Coluthus, par l'offrande des chrétiens, par les tourments que le Christ a soufferts sur la croix, que je n'ai eu de commerce avec aucun homme depuis que je suis mariée et depuis que je suis sortie du sein de ma mère ; je suis venue

à mon mari seulement. Si jamais je me suis unie dans ma chair avec un étranger, que le Seigneur ne m'exauce pas au temps de ma détresse !

Alors, ayant pris de son lait, elle en remplit les yeux de l'homme en disant :

— Au nom de la puissance de saint Coluthus, le véritable médecin !

Alors les yeux versèrent de l'eau en grande quantité.

Quand les yeux de l'aveugle furent nettoyés, il les ouvrit en disant :

— Je crois en toi, saint Coluthus et, au même moment, il cria à ses gens :

— Voici que j'ai recouvré la vue, si bien que j'y vois un peu !

La femme lui dit :

— Laisse-moi les remplir une autre fois. L'homme, en la bénissant, lui répondit :

— Le Seigneur te protégera tant que ses mains te toucheront.

Elle lui remplit une seconde fois les yeux qui rejetèrent une eau abondante. Il les ouvrit de nouveau, regarda çà et là et dit :

— Cette fois, en vérité, je vois bien.

Peu après, la femme lui dit encore :

— Laisse-moi les remplir une autre fois, je crois que tu guériras. Elle fit sur tout son corps

et sur ses seins le signe de la croix, lui remplit les yeux de lait pour la troisième fois en disant :

— Au nom de Dieu et de saint Coluthus!

Elle ajouta :

— Ferme un peu tes yeux, et que la grâce de Dieu et de saint Coluthus soit avec toi!

Cette noble femme fut fortement confirmée dans sa foi, car elle vit la guérison progressive de cet homme. Bientôt il ouvrit les yeux qui répandirent une quantité de larmes et il vit parfaitement la lumière.

Il se leva, marcha avec une grande joie, lava ses yeux dans un bassin et s'écria à plusieurs reprises :

— Tu es grand! Je te glorifie, ô Dieu de saint Coluthus! Car j'ai été jugé digne d'obtenir de voir la lumière comme auparavant.

Tous ceux qui étaient entrés dans la chapelle du martyr, comme ceux qui étaient sortis accoururent et le virent se réjouir fort de voir la lumière.

Le mari, considérant l'injure qu'il avait faite à sa femme, la glorifia et confessa sa faute à saint Coluthus en disant :

— Je suis guéri en corps et en âme, car je suis devenu digne de venir en cet endroit qui est à toi.

Les parents de la femme, ses frères et ses

sœurs arrivèrent en se réjouissant, la bénissant et la glorifiant :

— Bénie sois-tu entre les femmes ! dirent-ils, ô notre sœur, notre fille, car aujourd'hui tu as obtenu la gloire de beaucoup d'hommes : tu as confondu la multitude des gens et des femmes par ta noblesse. O notre fille, la foule avait pensé te prendre en faute à cause de la noblesse de ta race, de ta douceur, de ton doux langage. A ce moment saint Coluthus a manifesté la gloire de sa grandeur et de sa noblesse par l'étendue des guérisons qu'il a faites chez ceux qui étaient malades et qui ont cru en lui.

Ensuite, chacun s'en alla à sa demeure. Ils honorèrent la chapelle de saint Coluthus, mangèrent et burent en cet endroit et revinrent chez eux en glorifiant Dieu et saint Coluthus.

4

THÉODOSE ET DENYS (1)

Au temps de notre saint père, l'archevêque Apa Kyros, qui était comme un père sur Constantinople et à qui les rois étaient soumis, les grands de la ville se rassemblèrent

(1) Erman, *Bruchstuke der koptischen Volkslitteratur*, Berlin, 1897, in-4, p. 26.

dans le palais du roi avec notre père Apa Kyros. Ils s'entretinrent avec lui et lui dirent :

— Nous n'avons pas trouvé de roi qui nous garde ; nous sommes comme des brebis qui n'ont pas de pasteurs.

— Notre père Apa Kyros leur répondit : Demain matin, dimanche, nous nous rassemblerons tous dans l'église et nous prierons Dieu pour cette affaire.

Il y avait deux pauvres journaliers étrangers, du pays d'Egypte ; l'un se nommait Théodose et l'autre Denys. Le premier eut un songe et dit à son ami :

— Celui qui me l'expliquera, je travaillerai pour lui pendant une journée et je ferai, sans salaire, sa tâche de briquetier.

Je me suis vu en songe comme si j'étais dans un champ ; il y avait là une grande quantité de brebis, des animaux et du bétail. Je vis que les habitants de cet endroit, les animaux et le bétail venaient tous devant moi ; ils se prosternaient et m'adoraient. Je vis aussi un agneau à la mamelle qui m'oignait avec de l'huile. Il me revêtit d'un vêtement d'honneur et d'une stole de couleur d'or. Il me donna une arme dans la main gauche et un sceptre dans la main droite ; il me plaça sur un trône et tous les gens me célébraient. Un homme rayonnant vint à moi et me

donna une foule de clefs. Je ne pouvais les tenir et je les remis dans tes mains, Denys.

Celui-ci lui répondit :

— D'après le songe que tu as eu, Dieu te fera peut-être roi et tu me donneras les clefs de tes greniers.

— Lève-toi, lui dit Théodose, que nous allions au travail, car nous sommes oisifs outre mesure.

Denys lui dit :

— Lève-toi, allons à l'église, voir le roi que l'on établit sur nous pour que tous les gens le révèrent.

Ils se levèrent, allèrent à l'église et se placèrent derrière la foule à cause de la misère où ils étaient.

Quand arriva le moment du Trisagios, voici qu'un aigle descendit du ciel, tenant dans ses serres une couronne de pierreries et de perles, avec un bâton d'or et d'ivoire sur lequel était l'emblème de la croix. L'aigle qui les portait était plus resplendissant qu'un soleil : on le nomme Raphaël, archange vénérable qui tient la trompe pleine de joie. Il entraîna Théodose et le mit sur le trône. Tout le monde cria : *Kyrie eleison !* Théodose est devenu roi !

Quand il fut roi, Théodose oublia Denys et ne pensa plus à lui à cause de la misère où il vivait. Lorsque deux ans furent passés, Denys prit

les outils avec lesquels ils faisaient les briques, les attacha à une corde et les porta sur sa nuque. Il alla à la porte du palais, appela un eunuque du roi et lui dit :

— Porte ceci à Théodose, car c'est un souvenir des anciens rois.

L'autre les porta au prince. Celui-ci ouvrit le paquet et trouva les outils avec lesquels il travaillait et sur lesquels étaient son nom et celui de son ami.

Il se leva de son trône, alla vers Denys et lui dit :

— Pardonne-moi, saint père.

Il le fit entrer dans son palais et ils déjeunèrent ensemble.

Tous les religieux se réunirent, allèrent trouver Théodose et lui dirent :

Crée-nous un évêque, car notre père Apa-Kyros est mort.

Il prit Denys par la main et fit de lui un archevêque qui devint le père de son église.

III. — BERBÈRE

a) *Berbère de Tripolitaine.*

I. — GHAT (1)

5

DJAH'A ET SA FEMME (2)

Les gens allèrent trouver Djah'a et lui dirent :

— Marie-toi.

Il répondit :

— Je ne me marierai pas jusqu'à ce que le fleuve m'amène une femme.

— Comment le fleuve peut-il t'amener une femme ?

— Je vous le dis, c'est comme cela.

Il arriva que Djah'a vit un jour une femme à la porte de la ville : il alla vers cette étrangère et lui dit :

— Qui es-tu ?

— Je suis de tel pays.

(1) La ville de Ghat, située au sud de Tripoli, entre cette ville et le Soudan, est habitée par une population qui parle un dialecte touareg.

(2) Krause, *Proben der Sprache von Ghat in der Sahara*, Leipzig, 1884, in-8, p. 31-54.

— Où vas-tu ?

— Je vais dans cette ville.

— Que feras-tu ?

— J'y habiterai.

— As-tu des enfants ?

— Non, je n'en ai pas.

— En as-tu eu ?

— J'en ai eu un qui est mort tout petit.

— Tu m'apporteras sa maladie.

— Comment peut-on apporter la maladie d'un enfant qui est mort en bas âge ?

Il lui demanda :

— Veux-tu que je t'épouse ?

— Je veux bien.

Ils entrèrent en ville et allèrent chez les chefs pour célébrer leur mariage.

Ils demeurèrent unis jusqu'à la saison des pluies. Tous les gens partirent pour labourer leurs champs. Quand Djah'a y fut allé, il donna un vigoureux coup et découvrit un trésor, un pot plein d'or. Il le déterra, acheta des dattes, du blé, du beurre ; quant au reste de l'or, il le mit dans une vieille outre.

A ce moment arrivèrent des pèlerins. Un homme vint trouver la femme de Djah'a et lui dit :

— Donne-moi une vieille outre pour y mettre de l'eau.

— Je n'en ai pas de vieille, répondit-elle.

Une voisine lui dit :

— J'ai vu en haut de chez vous une vieille outre.

— La femme de Djah'a monta, la prit et la donna au pauvre.

— Dieu te bénisse dans tes enfants ! lui dit-il.

— Je n'ai pas d'enfants, répondit-elle ; j'en avais un et il est mort petit.

— Que Dieu lui fasse miséricorde ! reprit le pèlerin.

— Je n'ai eu d'enfant que celui-là et il est mort.

— Que Dieu lui fasse miséricorde !

Il arriva qu'un jour Djah'a monta sur sa terrasse ; il chercha la vieille outre où était l'or ; elle avait disparu. Il demanda à sa femme :

— Où est l'outre qui était là-haut ?

— Il est venu un pauvre qui me l'a demandée ; il a prié pour mon fils ; je suis montée, je l'ai prise et je la lui ai donnée.

Djah'a reprit :

— Ne t'avais-je pas dit que ton fils nous nuirait bien qu'il fût mort ! Tu disais : Comment le mal peut-il provenir d'un mort ?

Djah'a alla acheter une grande et belle outre et demanda :

— Qui veut changer une vieille outre pour une neuve ?

Un pauvre lui dit :

— Prends cette vieille outre et donne-moi une neuve.

Il la lui donna : C'était celle qui contenait l'or ; il reprit ce qu'elle contenait sans que le pauvre en eût rien su. Puis il revint et répudia sa femme.

II. — DJEBEL NEFOUSA (1)

6

LA LEÇON DE MODESTIE (2)

Il y avait à Charous un cultivateur qui récoltait beaucoup de blé ; après le dépiquage, il mettait son grain en tas et le laissait sur place tout l'été pour faire parade de sa fortune, s'imaginant que personne ne l'égalait. Les habitants des ruines de Selamat qui était à une journée de marche, pouvaient, de chez eux, voir le grain entassé. Une fois,

(1) La région montagneuse du Djebel Nefousa s'étend au sud-est de Tripoli dans la direction de la Tunisie. La population berbère qui l'habite a conservé sa langue et ses doctrines schismatiques.

(2) A. de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, Paris, E. Leroux, 1898-99, in-8, p. 98-99.

l'homme au blé vint chez le propriétaire du grand moulin à huile et y passa la nuit. Celui-ci dit à ses nègres :

— Vous allez atteler les chameaux tous ensemble; vous remplirez à la fois tous les paniers et vous ferez descendre d'un seul coup les sept pressoirs.

Au petit jour, les nègres firent ainsi pendant que l'hôte dormait. Quand tous les pressoirs du moulin furent à la fois en mouvement, l'huile descendit avec force en un seul ruisseau et remplit la cuve en grondant comme une rivière.

— Quelle est donc la rivière qui coule ainsi ? dit l'homme au maître du moulin.

— Dors, répondit celui-ci ; ce n'est rien : ce sont seulement les nègres qui ont fait marcher les pressoirs.

Notre homme se leva alors, et revenu chez lui, dit aux siens :

— Ce que nous possédons, nous, n'est rien.

A partir de ce jour, il ne laissa plus son blé dehors.

b) *Berbère de Tunisie* (1)

I. — TAMAZRATT (2)

7

HISTOIRE DES SEPT FILLES ET DE L'OGRESSE

Il était une fois un homme qui avait une femme : elle lui donna sept filles, puis elle mourut, laissant ses enfants près de leur père. Au bout de quelque temps, celui-ci prit une autre femme. Elle éleva les enfants, mais bientôt elle en fut ennuyée. Un jour, elle dit à son mari : Emmène tes filles et tue-les ; sinon, divorce avec moi, que je puisse m'en aller. Or l'homme aimait beaucoup sa femme. Il lui demanda :

— Comment pourrai-je m'y prendre avec les enfants ?

Elle lui répondit :

— Emmène-les dans la forêt ; là tu pourras les perdre.

— Bon, répliqua l'homme.

(1) Le kçar de Tamazratt, dans le sud de la Tunisie, est un des rares endroits où le berbère soit encore en usage.

(2) Stumme, *Mærchen der Berbern von Tamazratt in Süd-Tunisien*, Leipzig, Hinrich éd., 1900, in-4°, p. 1-3, 45-44.

Le lendemain, il dit à ses filles :

— Debout, allons faire paître le troupeau !

— Bien, répondirent-elles.

Il les prit avec lui et garda le troupeau avec elles. Mais la plus jeune avait emporté dans sa main un paquet plein de cendres. Quand elle eut quitté la ville, elle ne cessa d'en répandre pendant toute la marche. Ils arrivèrent à un endroit très éloigné ; le père conduisit ses filles sous un arbre et leur dit :

— Demeurez ici jusqu'à ce que je revienne.

Les enfants restèrent là ; il prit le chemin de la maison et les abandonna. La nuit arriva et la plus jeune des filles dit à ses sœurs :

— Debout ! revenons aussi chez nous.

Elles lui répliquèrent :

— Nous ne connaissons pas la route.

— Suivez-moi seulement.

Elle suivit la cendre et arriva bientôt avec ses sœurs à la maison. Elles trouvèrent leur père en train de souper. Il leur dit :

— Je voulais moi-même aller vous chercher. Elles lui répondirent :

— Nous sommes revenues toutes seules.

Dans la nuit, sa femme lui dit :

— Tu n'a pas conduit tes filles dans la forêt; tu m'as dit un mensonge : divorce avec moi et reste avec elles.

Il répondit :

— Ce sont mes filles ; pense à ce que je dois faire.

— Je vais y penser.

Alors ils se turent tous deux. Trois jours après elle lui dit :

— Demande des vêtements pour les jeunes filles, puis dis-leur : Venez, allons à une noce. Alors tu les mèneras dans un endroit éloigné où il y a un puits. Quand tu seras arrivé à l'ouverture du puits, jettes-y à dessein ton fez et dis aux filles : Laquelle de vous, petites, m'aime et veut descendre dans le puits pour aller chercher mon fez ? Quand l'une y consentira, enlève-lui ses vêtements, jusqu'à ce que tu les aies toutes fait descendre ; alors prends leurs habits et reviens ici.

L'homme se leva de bonne heure et dit à ses filles :

— J'ai un ami, un Bédouin chez qui il y a une noce ; je voudrais y aller avec vous.

Alors il donna aux enfants les vêtements et les bijoux et les emmena. Bientôt, il arriva à un endroit désert où était un puits. Quand il fut près de l'ouverture du puits, il y jeta son fez, puis il dit aux jeunes filles :

— Laquelle de vous, mes enfants, m'aime et voudra descendre pour me rapporter mon fez ?

La plus âgée répliqua :

— Je descendrai dans le puits.

Son père lui dit :

— Enlève tes habits et descends.

Elle ôta ses vêtements et descendit. Les cinq qui suivaient firent de même avec leurs habillements. Il ne restait plus que la plus jeune. Son père lui dit :

— Les six n'ont pu rapporter mon fez ; toi, tu le rapporteras. Elles n'y ont pas réussi ; ainsi enlève tes vêtements, descends et rapporte le fez.

— Bien, répondit la jeune fille.

Quand elle fut sur le point de descendre, elle jeta rapidement les vêtements de ses sœurs dans le puits avant de descendre elle-même. Son père lui cria :

— Pourquoi veux-tu me tromper ?

— C'est toi qui nous a trompées, lui répliqua-t-elle ; tu nous a chassées à cause de ta femme. Va-t'en d'ici : Dieu nous protégera ; mais toi, va retrouver celle pour laquelle tu nous a chassées.

Après avoir dit ces mots à son père, elle descendit dans le puits où étaient ses sœurs.

Les jeunes filles étaient donc en bas dans le puits et elles commencèrent à creuser un trou. Un jour, elles percèrent jusqu'à une ogresse borgne. Elle était en train de moudre de la farine, comme le virent les jeunes filles. La plus jeune lui vola de la farine pendant qu'elle la broyait

et en donna à ses sœurs. L'ogresse, quoiqu'elle travaillât avec zèle, ne trouva pas de farine et dit :

— Qu'est-ce que cette chose étrange ?

Elle alla chercher un coq et le plaça dans un creux. La jeune fille allongea la main : le coq chanta.

L'ogresse la saisit, la tira à elle et lui demanda :

— As-tu une compagne avec toi ?

— Non, dit la jeune fille.

Alors elle servit l'ogresse. Celle-ci lui dit :

— Reste ici comme ma fille.

Elle demeura chez elle. Le mari de l'ogresse vint un jour et lui demanda :

— D'où vient celle-ci ?

— Dieu me l'a donnée pour être ma fille.

Quand elle préparait le souper, elle en donnait la moitié à l'ogresse et à son mari, et elle donnait l'autre moitié à ses sœurs qui se trouvaient dans ce souterrain.

Elle demeura trois ans à servir l'ogresse. Un jour arriva la fête des sorcières. L'ogresse dit à son mari :

— Conduis cette jeune fille dans la forêt ; égorge-la pour nous pour que nous en fassions le repas de fête.

Il la prit et l'emmena dans la forêt. En y ar-

rivant, ils trouvèrent un haut palmier qui avait des dattes. La jeune fille dit à l'ogre :

— Monte et cueille-moi des dattes ; je vais ramasser du bois pour ma mère.

— Bon, répondit-il ; et il monta sur le palmier tandis que la jeune fille se dépêchait de ramasser du bois qu'elle entassa autour du palmier. L'ogre lui demanda :

— Pourquoi empiles-tu du bois autour du palmier ?

Elle lui répondit :

— Cueille-moi des dattes et ne t'inquiète de rien, tandis que je m'occupe.

Elle se mit à ramasser encore du bois et à l'empiler autour du palmier. Elle fit dix fagots et y mit le feu. L'ogre lui cria :

— Sauve-moi ; ce que tu voudras dans le monde, je te le donnerai.

Elle lui répondit :

— Je ne veux pas.

L'ogre descendit du palmier, arriva au milieu du feu et mourut.

La jeune fille s'en alla. L'ogresse lui demanda :

— Où est ton père ?

— Il est fatigué, mais il va venir.

L'autre reprit :

— Fais-moi monter sur ton dos et allons audevant de lui.

Elle la fit monter sur son dos et partit avec elle. En marchant, elle rencontra un puits qui n'avait pas de fond et l'y jeta. Elle revint et tira ses sœurs de ce souterrain.

Les jeunes filles trouvèrent les biens et les richesses de cette ogresse et de son mari ; elles découvrirent aussi l'endroit par où ils sortaient vers le monde ; elles sortirent par là. Elles ne voulurent pas retourner chez leur père. Elles allèrent dans le village du qâdhi ; chacune d'elles se maria et toutes devinrent riches.

II. — DJERBA

8

CE QUE DEVIENNENT LES VIEILLES LUNES (1)

Un jour Iah'med Ou Sliman n Imiladen suivait un chemin quand il rencontra un berger qui faisait paître des brebis. Voyant qu'il avait une outre de lait aigre sur ses épaules, il s'approcha de lui.

— Es-tu taleb ou non ? lui demanda le berger.

(1) A. de Motylinski, *Dialogue et textes en dialecte de Djerba*. Paris, 1898, in-8, p. 24-27.

Il répondit que oui parce qu'il avait soif et voulait boire du lait.

— Eh bien, lui dit le berger, je vais t'interroger sur une question. Si tu me réponds, je te donnerai un agneau ; si tu ne me réponds pas, je te tuerai avec ce bâton comme ces gens que tu vois qui sont déjà morts.

— Parle-moi, répliqua Iah'med, je te répondrai.

Le berger lui dit :

— Dis-moi comment il se fait que la lune, la première nuit, apparaît comme un cheveu, puis augmente chaque nuit jusqu'à devenir grande comme une grosse meule de moulin, puis diminue, et, après être redevenue telle qu'elle était, s'enfuit loin de nous, si bien que nous ne la voyons plus jusqu'à ce qu'il en vienne une autre. Où va cette ancienne lune ?

Lorsque Iah'med entendit les paroles du berger, il lui dit :

— O ignorant ! tu ne sais donc pas qu'on la pile en petits morceaux pour en faire des étoiles !

— Bien parlé, répliqua le berger : et il lui donna ce qu'il lui avait promis : un agneau et du lait aigre.

c) *Berbère d'Algérie.*

I. — GRANDE KABYLIE

9

LE LION, LE CHACAL, LE MULET ET L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX (1)

Un jour, tous les animaux se réunirent dans un endroit. Ils se dirent entre eux :

— Faisons une ruse contre le mulet pour le manger. Questionnons-nous mutuellement sur notre père : celui qu'on interrogera devra dire qui est son père. Le mulet ne le dira pas, car il a pour père un âne, il en aura honte ; il ne dira pas : l'âne est mon père ; nous dirons alors entre nous : celui qui ne nommera pas son père, nous le mangerons.

Ils se mirent à s'interroger mutuellement et commencèrent par le lion :

— Oncle Abou'l H'arith, qui est ton père ?

— Le lion.

(1) Moulièras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, 1re partie, 2e fasc., n° XVIII, Paris, E. Leroux, 1894, in-8, p. 235-238.

Ils continuèrent par le chacal :

— Moh'and, qui est ton père ?

— Le chacal.

Ils passèrent à l'âne :

— Qui est ton père ?

— L'àne.

Puis au bœuf :

— Qui est ton père ?

— Le bœuf.

Puis au cheval :

— Qui est ton père ?

— Le cheval.

Ils arrivèrent au mulet :

— Qui est ton père ?

— Le cheval est mon oncle maternel.

Ils se mirent à rire, le laissèrent et passèrent aux autres. Ils firent la même question au hérisson, à la tortue, à la hyène, à la fouine, au renard, au lévrier, au sanglier et au chien qui tous firent une réponse semblable.

Quand ils eurent fini, ils revinrent au mulet et lui dirent :

— Allons, mulet, dis-nous qui est ton père ?

— Je vous dirai seulement que le cheval est mon oncle maternel.

— Nous te demandons après ton père, non après ton oncle.

— Eh bien, voyez : mon père a mis de l'écri-

ture à mon pied ; regardez cette écriture, vous trouverez mon nom.

Le chacal alla l'examiner de loin. Il dit au lion :

— Oncle Aboul H'arith, c'est à toi qui as de bons yeux de déchiffrer les lettres qui sont là, parce que cette écriture-là est griffonnée ; de plus, j'ai mal aux yeux, ils n'y voient pas. Allons, regarde, toi, tu as de bons yeux ; c'est toi qui déchiffreras ces lettres.

Le lion s'avança pour examiner de loin. Le mulet lui dit :

— Avance, toi, pour bien voir.

Il s'approcha ; le mulet le laissa faire. Quand il fut près d'arriver à son pied, l'autre se dressa sur ses pieds de devant et le frappa avec ceux de derrière ; il l'atteignit au front et le renversa en arrière.

En le voyant tomber et se débattre, le chacal se précipita sur lui et le saisit par la queue pour le dévorer. Le lion lui dit :

— Moh'and, est-ce là ce dont nous sommes convenus ?

— Pour moi, répondit le chacal, c'est celui qui tombe que je prends pour ma nourriture. Si c'était le mulet qui fût tombé, c'est sur lui que je me serais jeté. Comme c'est toi, laisse-moi me rassasier de ta chair ; c'est là ma chance.

II. — CHAOUIA DE L'AOURAS

10

HISTOIRE DE L'OGRE ET DE LA BELLE FEMME (1)

Des chasseurs partirent avec leurs chameaux. Arrivés au pays de la chasse, ils lâchèrent leurs chameaux pour les laisser paître ; eux-mêmes chassaient jusqu'au coucher du soleil et revenaient ensuite à leurs campements. Un jour, l'un d'eux était en marche lorsqu'il aperçut les traces d'un ogre, grandes chacune de trois pas, et il se mit à les suivre. Il marcha et trouva l'endroit où il avait déposé sa fiente, grande comme un tas d'orge. Il s'en retourna et revint auprès de ses compagnons.

— J'ai trouvé la trace d'un ogre, dit-il, allons le rejoindre.

— Non, répondirent-ils, nous n'irons pas le rejoindre, car nous ne sommes pas plus forts que lui.

— Accordez-moi quatorze jours, dit le chasseur, si je reviens, vous le verrez ; sinon, emmenez mon chameau avec le gibier.

(1) G Mercier, *Cinq textes berbères en dialecte chaouia*. Paris, 1900, in-8, p. 20-24.

Le lendemain, il partit et se mit à suivre les traces de l'ogre. Il marchait depuis quatre jours lorsqu'il découvrit une caverne dans laquelle il entra. Dedans se trouvait une belle femme qui lui dit :

— Qui t'amène ici où tu vas être mangé par cet ogre ?

— Mais toi, répondit le chasseur, quelle est ton histoire et comment l'ogre t'a-t-il amenée ici ?

— Il y a aujourd'hui trois jours, répondit-elle, qu'il m'a enlevée ; j'étais la fiancée du fils de mon oncle, c'est alors que l'ogre m'a ravie. Je suis restée dans la caverne ; il m'apporte souvent de la nourriture ; je reste là et il ne me tue pas.

— Par où a-t-il l'habitude d'entrer, dit le chasseur, lorsqu'il revient ici ?

— Voilà son chemin, répondit-elle.

Il chargea son fusil et attendit. Au coucher du soleil, l'ogre arriva. Le chasseur arma la batterie, tira, atteignit l'ogre entre les deux yeux au moment où il s'asseyait. S'approchant de lui, il vit qu'il avait apporté deux hommes pour les faire cuire et les manger. Il passa la nuit avec cette femme dans la caverne. Le lendemain, ils employèrent la journée à extraire l'argent caché, emportèrent ce qu'ils purent et se mirent en route.

Le quatorzième jour, ils arrivèrent où ils avaient laissé leurs compagnons qui atttendaient.

— Laissez la viande de la chasse, leur dit-il, et venez ; retournons à la caverne.

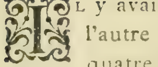
Une fois arrivés, ils se mirent à enlever des armes, des vêtements, chargèrent le tout sur leurs chameaux et partirent pour rentrer dans leurs villages.

Arrivés au milieu du chemin, les compagnons voulurent enlever cette femme au chasseur. Une dispute s'engagea ; ils se battirent sur la route, la poudre parla entre eux. Notre homme en tua quatre et continua sa route seul avec la femme, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à leur village où ils se marièrent.

III. — MZABITE

II

LES DEUX FRÈRES, LA MARMITE ET LE BATON (1)



Il y avait deux frères: l'un était pauvre, l'autre avait du bien. Le premier avait quatre filles: le riche était sans enfants.

(1) René Basset, *Nouveaux Contes populaires berbères*. Paris, 1897, in-18. E. Leroux, p. 93-95.

Le pauvre coupait du bois qu'il vendait à la ville et apportait à ses enfants de quoi manger. Un jour, c'était jour de fête; il n'avait chez lui rien à manger. Il partit couper du bois. Un jujubier sauvage lui dit:

— Que me veux-tu aujourd'hui ? C'est fête et j'invoque Dieu.

— J'ai faim, dit le bûcheron ; donne-moi de quoi manger, sinon je te coupe.

— Prends cette marmite, repondit le jujubier; garde-la ; elle te nourrira jusqu'à ta mort. Quand tu voudras quelque chose, dis-le-lui ; elle te le donnera.

Le bûcheron emporta la marmite chez lui, la tourna par terre et lui dit:

— Donne-moi du bien.

— Voilà, dit-elle.

Il vit beaucoup d'argent et acheta des habits pour ses enfants. Une de ses filles alla chez son oncle et lui dit :

— Il y a chez nous une marmite remplie de richesses.

Le frère alla chez le bûcheron.

— Donne-moi la marmite que tu possèdes pour que je nourrisse mes hôtes.

— Je ne te la donnerai pas, car c'est elle qui fait vivre mes enfants.

— Si tu ne me la donnes pas, je te tue.

Le bûcheron eut peur, la lui donna et se mit à pleurer.

— Demeurez en paix, dit-il à ses enfants; je vais errer dehors; vous ne le saurez qu'à mon retour.

Il partit, resta dehors pendant trois mois sans revenir à la ville. La fête arriva, il alla au jujubier sauvage, apporta une hache tranchante et le frappa. Une femme en sortit, le salua et dit :

— Pourquoi n'es-tu pas rassasié ?

— Me voici, dit-il; la marmite que tu m'as donnée m'a été prise par mon frère; je n'ai pas pu l'en empêcher.

— Attends-moi ici, dit-elle; puis elle rentra dans l'arbre et apporta un grand bâton. Quand tu seras près de la ville, tu t'arrêteras jusqu'à ce que les gens soient dans la mosquée; alors lâche ton bâton et dis-lui :

— Prends mon droit à ceux qui m'ont lésé.

Le bûcheron prit le bâton dans sa main et alla à la porte de la mosquée; lorsque les gens sortirent de la prière, le bâton lui échappa et frappa tous les assistants sans exception. Chacun s'en retourna à la mosquée et les chefs dirent :

— L'injustice est descendue dans la ville; Dieu pèse sur nous; que celui qui a été lésé se présente; nous lui rendrons son dû.

— Le propriétaire du bâton est à la porte de la mosquée et pleure, dit quelqu'un.

— Entre, lui dit-on ; indique-nous celui qui t'a pris ton bien.

— C'est mon frère qui m'a enlevé de force ma marmite.

— Demande ce que tu veux.

— Rendez-moi ma marmite et partagez la fortune de mon frère entre lui et moi, car j'ai des enfants et il n'en a pas.

On lui donna ce qu'il voulait, et l'on invoqua Dieu qui envoya une forte pluie parce que la justice avait triomphé.

d) *Berbère du Maroc.*

I. — TAZEROUALT

12

HISTOIRE DE LA JEUNE FILLE QUI VOYAGEAIT AVEC LES GAZELLES (1)

Il était un homme qui avait un garçon et une fille. Un jour il voulut faire le pèlerinage ; il bâtit une maison, y fit une fenêtre et alla dire au moueddin :

(1) Stumme, *Mærchen der Schluh' von Tazerwalt*, Leipzig, Hinrich éd., 1895, in-8, p. 4-6, 77-81.

— Par Dieu, voici de l'argent ; va chaque matin à cette fenêtre, demande à ma fille si elle a besoin de quelque chose et apporte-le-lui jusqu'à ce que je revienne du pèlerinage.

Là-dessus, le moueddin répondit :

— Bien.

Cet homme partit avec son fils. Un jour le moueddin devint amoureux de la jeune fille ; elle ne voulut pas de lui.

— Quand ton père reviendra, lui dit-il, j'inventerai un moyen pour qu'il te jette sur la route ou qu'il te tue.

Elle lui répondit :

— Tu feras ce que tu voudras.

— Bien, dit-il.

Le père revint du pèlerinage avec son fils. Le moueddin lui avait envoyé en route une lettre où il écrivait :

— Ta fille s'est moquée de toi et t'a déshonoré ; tu ne peux plus revenir ici ; tous les gens du village le savent.

Le père reçut cette lettre ; il la lut et le malheureux s'affligea. Il fit partir son fils avec cet ordre :

— Par Dieu, mon fils, va à la maison, applique une échelle, entre et dis à ta sœur de se mettre en route avec toi. Tu la conduiras dans le désert, tu l'égorgeras, tu m'apporteras ses vê-

tements et une gorgée de sang que je boirai pour refroidir ce qui est dans mon cœur.

Ce jeune homme répondit :

— Bien, mon père.

Il partit, arriva à la maison, prit une échelle et monta. Sa sœur se réjouit de le voir et lui dit :

— Salut sur toi, mon frère.

Il ne lui fit pas de réponse. Un peu après, il lui dit :

— Ton père m'a ordonné de t'emmener dans le désert pour t'égorger.

— Bien, mon frère, répondit-elle.

Elle s'apprêta et partit avec lui.

Il l'emmena dans le désert, lui enleva ses vêtements, la chassa dans la solitude en lui disant :

— Ma sœur, ne reviens jamais dans notre maison.

— Bien, mon frère, dit-elle.

La jeune fille partit dans le désert et le jeune homme s'en retourna. Il trouva un lièvre en chemin ; il le prit, l'égorgea, remplit une outre de son sang et le porta à son père : celui-ci le but. Ils partirent et rentrèrent dans leur pays, mais ils ne purent trouver quelqu'un qui tînt des propos sur la jeune fille.

A présent, revenons à elle.

Elle alla dans un désert où elle trouva des ga-

zelles ; elle se joignit à elles, mangea de l'herbe avec elles ; ses cheveux poussèrent jusqu'à la couvrir complètement.

Nous allons maintenant parler d'un roi. Un jour il sortit avec ses amis pour chasser. Quand ils arrivèrent dans ce désert, ils firent lever les gazelles et virent la jeune fille au milieu d'elles. Quand ils l'eurent aperçue ils s'en retournèrent. Le roi fit faire cette proclamation :

— Qui peut m'amener la jeune fille qui est avec les gazelles ?

Un Juif vint lui dire :

— Seigneur, si cette jeune fille est un être humain, je te l'amènerai ; si elle est des génies, je ne pourrai rien faire.

Le roi répondit :

— Bien, Juif, va et pratique ton art.

Il alla remplir deux plats de couscouss : dans l'un il n'y avait pas de sel ; dans l'autre il y en avait. Il mit dans ce désert une assiette où brûlait du feu : il y plaça aussi les deux plats, puis il alla épier cette jeune fille. Celle-ci arriva et, trouvant de la nourriture et du feu, elle s'assit pour en manger. Elle ne toucha qu'au plat où il y avait du sel. Elle mangea jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée et se chauffa à ce feu. Le Juif recommença cela pendant huit jours ; ensuite le feu affaiblit les genoux de la jeune fille ;

des cavaliers arrivèrent, la prirent et l'amenèrent au roi. Celui-ci l'épousa et la noce dura huit jours.

Elle resta une année avec lui et mit au monde un fils. Il avait observé qu'elle ne parlait pas. Il dit au Juif :

— Fais en sorte qu'elle parle.

— Bien, mon seigneur, dit le Juif.

Il alla trouver la jeune femme quand elle chantait à son fils dans le lit, prit l'enfant et fit mine de le lancer par la fenêtre. La femme s'élança et voulut crier : la boule qui était dans son gosier sortit ; elle parla. Le Juif se retira ; le roi arriva et fut joyeux : pendant sept jours, il fit des réjouissances parce que sa femme parlait.

Le temps se passa. Un jour le vizir entra chez cette femme et voulut l'aimer. Elle lui dit :

— Va-t'en !

Le vizir reprit :

— Aujourd'hui cela n'a pas lieu, mais le temps viendra.

— Ni maintenant, ni jamais, répliqua-t-elle.

Le vizir lui dit :

— Si tu ne veux pas, je tuerai ton fils.

— Je ne veux pas ; tue-le.

Il alla prendre cet enfant, le frappa contre la muraille, puis il sortit.

La femme se leva, revêtit ses effets et partit

dans le désert. Elle marcha jusqu'à ce qu'elle arriva dans une solitude. Elle y trouva un berger qui faisait paître les brebis.

— Par Dieu, lui dit-elle, donne-moi cette brebis, je te donnerai cet anneau.

— Bien, dit le berger.

Elle prit la brebis, l'égorgea, enleva la peau du ventre, la lava, la mit sur sa tête et elle ressembla à une teigneuse. Quand elle arriva à une ville, elle loua une boutique, y établit une pâtisserie, changea ses vêtements pour des habits d'homme et vendit des gâteaux. Les gens la prenaient pour un homme.

Revenons maintenant à son père et à son frère. Le premier passa une année entière sans que personne lui parlât de sa fille soit en bien, soit en mal. Il demanda à son fils :

— Mon fils, as-tu tué ta sœur ou non ?

— Non, mon père, répondit-il ; je l'ai seulement chassée dans le désert.

Le père reprit :

— Mon fils, allons la chercher.

Ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent à cette ville. Il y avait aussi le moueddin qui était arrivé dans cette ville, ainsi que le roi et le vizir, tous pour chercher cette femme. Dieu les fit s'y rencontrer. Ils entrèrent tous dans cette boutique. La femme leur dit :

— Par Dieu, je vous invite à passer la nuit chez moi ; vous êtes étrangers ; moi aussi je le suis, nous nous raconterons des histoires.

— Bien, dirent-ils ; et ils partirent de là.

Quand ils eurent fait la prière du soir, ils allèrent chez cette femme. Elle leur prépara un repas, leur apporta des gâteaux, leur fit du thé et leur dit :

— Qui de vous racontera une histoire ?

Ils répondirent :

— Que raconterons-nous ? Nous n'avons pas de récit à faire. Raconte-nous quelque chose, toi.

— Bien, dit-elle ; je vous raconterai une histoire amusante.

Alors elle leur fit le récit de tout ce qui lui était arrivé. Quand elle eut fini, elle ajouta :

— Voici mon père, voici mon frère, voici mon mari, voici le moueddin, voici le vizir qui a tué mon fils.

Alors elle dénoua sa chevelure et leur montra sa tête. Son mari la prit et l'embrassa, de même son père et son frère.

Le père de la jeune femme saisit le moueddin et l'égorgea ; le mari saisit le vizir et le tua.

Il emmena sa femme dans son pays. Le père devint son khalifah ; il fit une fête pendant sept jours. On me donna dans ce festin un peu de miel et de beurre, puis je les laissai pour venir ici.

II. — BENI SAÏD

13

LE ROI ET LA SORCIÈRE (1)

Il y avait autrefois une sorcière. Un jour, elle se mit à mendier devant la maison du roi. La négresse du roi sortit et lui apporta une aumône. La vieille lui dit :

— Je voudrais parler à la reine.

— Attends, répondit la négresse, je vais la consulter.

Quand elle eut consulté sa maîtresse, celle-ci répondit :

— Fais-la entrer.

Quand la vieille fut entrée, elle se mit à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda la reine.

— Madame, de mon métier, je calcule la destinée; j'ai fait ce calcul pour mon seigneur ; j'ai trouvé qu'il a sept enfants et j'ai trouvé qu'il les tuera lui-même.

Après cela, la reine lui donna ce que Dieu lui donna. La vieille sortit.

(1) René Basset, *Etude sur les dialectes berbères du Rif marocain*. Paris, 1899, in-8°, p. 126-130.

La reine demeura l'esprit surpris : sa crainte devint de la stupéfaction ; son visage changea.

La mère du roi entra chez elle et lui dit :

— Ma fille, qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui te trouble ?

Elle appela un nègre et lui dit :

— Va dire à ton maître qu'il vienne tout de suite.

Le nègre partit, alla trouver son maître et lui dit :

— Viens dans ta maison ; il y a quelqu'un qui te demande tout de suite.

Le roi se leva et courut chez lui ; il trouva sa femme toute changée. Il lui demanda :

— Qu'as-tu ?

Elle lui répondit :

— Une vieille est venue et m'a dit : Le roi a sept fils ; ce sont des hommes ; ils mourront et ce sera lui la cause involontaire de leur mort.

Le roi dit :

— Les paroles ne sont que des mensonges. Je vais envoyer des chaouchs chercher après la vieille partout où elle sera ; ils l'amèneront devant moi ; je cacherai quelque chose et je verrai si elle le trouvera.

Les chaouchs amenèrent la sorcière. Il cacha un anneau dans une gargoulette d'eau. Quand la vieille arriva, il lui dit :

— Tu sais tout, sorcière ?

— Oui, dit-elle, ô roi.

Il reprit :

— Cherche-moi une chose, si tu la trouves, je te donnerai une mesure d'argent.

La vieille répondit :

— Voici, je suis prête.

Elle se mit à calculer, puis elle dit au roi :

— Il te manque un anneau d'or.

— Oui, dis-moi qui l'a volé?

— Personne ne te l'a volé : c'est toi qui te l'es volé toi-même.

— Si je me le suis volé, dis-moi où il est.

— Attends que j'examine.

Elle se mit à calculer et dit :

— Voilà ton anneau dans la gargoulette d'eau sur la fenêtre.

Le roi fut stupéfait de son intelligence ; il lui donna de l'argent et lui dit :

— Ce soir, ne passe pas la nuit dans mon pays.

La vieille s'en alla.

Quatre jours après qu'elle était partie, un autre roi vint attaquer celui-ci pour le chasser de son pays. Il dit aux principaux de son conseil :

— Décidez ce que nous ferons avec ce roi qui nous attaque.

Quelqu'un lui dit :

— Interroge la vieille femme pour qu'elle nous conseille.

Le roi envoya des gens chercher la sorcière. Quand ils furent sortis de la ville, ils trouvèrent un homme qui disait :

— Ne fais rien à Dieu, Dieu ne te fera rien.

Ils le saisirent et l'emmenèrent au roi. Celui-ci lui demanda :

— Que disais-tu ainsi ?

Il répondit :

— Ce que je disais est la vérité.

Le roi dit aux chaouchs :

— Mettez-le en prison jusqu'à demain.

Il ajouta après avoir réfléchi :

— J'éprouverai si tes paroles sont la vérité.

Il fit une galette de blé et y mit du poison. Le lendemain, il fit sortir l'homme de prison et lui dit :

— Prends pour toi cette galette ; tu partiras tout de suite; je ne veux pas que tu restes ici; si je te prends, je te couperai la tête.

Les fils du roi étaient partis à la chasse. Ils allèrent à une montagne loin de la ville et restèrent à chasser jusqu'à ce que la chaleur pesât sur leurs chevaux. Alors ils descendirent sous un arbre à l'ombre. L'un d'eux vit un homme qui marchait sur la route. Les fils du roi n'avaient pas emporté de quoi manger, ils avaient

faim. Quand ils virent l'homme sur la route, ils remontèrent à cheval et arrivèrent sur lui. Ils lui dirent :

— As-tu du pain sur toi ?

— J'en ai ; ne fais rien à Dieu, il ne te fera rien.

Ils lui enlevèrent cette galette, s'en retournèrent à l'endroit où ils étaient et se la partagèrent. Chacun en donna un morceau à son levrier. Quand ils eurent mangé de ce pain, ils moururent, eux et les levriers, il ne resta que les chevaux et les armes.

Des voyageurs arrivèrent, se rendant à la ville du roi ; ils trouvèrent les chevaux seuls avec leurs selles et l'or. Ils se dirent entre eux :

— Ces chevaux sont ceux du roi.

Ils les lui amenèrent. Quand ils furent arrivés et quand il les vit, le roi se frappa le front et dit :

— Tous mes enfants sont morts ; ce que m'avait dit la vieille est arrivé.

Il fit monter à cheval tous ses gens pour chercher après ses enfants ; ils les trouvèrent tous morts et les rapportèrent sur des mulets. Quand ils furent tous arrivés, leur père poussa un seul cri et tomba mort.

e) *Berbères du Sénégal.*

14

LA GUEULE TAPÉE, LA HYÈNE ET LE LION (1)

On raconte que la gueule tapée alla un jour à la chasse et trouva un œuf. Elle le mit entre ses pattes, le poussa avec la tête, puis se traîna sur le dos jusqu'à ce qu'elle arriva à une marmite où elle voulait faire cuire l'œuf pour son fils.

Tandis qu'elle soulevait la marmite, arriva une hyène qui voulut la prendre. Elle frappa la gueule tapée, lui arracha son plat et voulut chercher, pour le manger, un endroit où elle serait seule. Elle songea à la grotte de son aïeule qu'elle se figurait connue d'elle seule.

Elle se leva et y courut rapidement par la route. Mais quand elle y entra, il y avait un lion endormi. La hyène, sans le savoir, posa la marmite sur sa tête. Le lion se leva furieux; la hyène, qui ne l'avait pas d'abord aperçu, lui dit :

— Voici ce que te donne ma mère.

Puis elle le laissa et se sauva.

(1) René Basset, *Nouveaux Contes berbères*, p. 9-11.

15

AVENTURES DANGEREUSES (1)

Des individus étaient en voyage. En chemin ils s'arrêtèrent chez des anthropophages. Quand ceux-ci les virent la nuit, ils se mirent à se réjouir, les saisirent tous et les emprisonnèrent dans des cages de fer, deux par deux dans chaque cage. La nuit et le jour, à chaque moment, ils leur donnaient à manger. Quand ils furent gras, ils en mangèrent trois.

Une nuit que les anthropophages dormaient, un des prisonniers, qui était avisé, chercha un moyen de sortir, lui et ses compagnons. Quand il eut fait un trou par où pouvaient sortir deux hommes, tous s'évadèrent par là. Le bruit du fer réveilla les gens qui se mirent à leur poursuite avec leurs lions et leurs serpents. Ils les reprirent tous, excepté deux, desquels était l'avisé ; ceux-ci se sauvèrent parce que, en entendant les anthropophages sur leurs traces, il avait fait une hutte d'herbes où ils s'étaient cachés, de sorte qu'ils ne furent pas aperçus.

Quand leurs ennemis furent partis, ils enle-

(1) René Basset, *Nouveaux Contes berbères*, p. 172.

vèrent l'herbe et s'endormirent. A son réveil, l'avisé sentit son pied allégé ; il s'aperçut qu'un lion avait dévoré son compagnon, sauf le pied. Il demeura stupéfait et effaré jusqu'à ce qu'il fut sorti de l'antre du lion et s'enfuit. Il aperçut une tente au loin, vers laquelle il se dirigea ; il y vit une femme qui lui dit :

— Sois le bienvenu et le bien accueilli.

Puis elle lui dit de s'asseoir sur sa natte, mais sous elle était un trou. On voulait l'emprisonner, mais il n'y avait pas que cela. Quand il se fut assis, elle tira la natte par dessous, l'avisé tomba dans un puits et la natte fut replacée sur lui. Il resta là jusqu'à ce qu'arriva le maître de la tente, portant deux hommes qu'il avait égorges. Sa femme lui raconta ce qu'elle avait dit à l'avisé, puis ajouta :

— Va le tuer aussi, il est plus gras qu'eux.

Le prisonnier saisit le maître de la maison par ses longues tresses, le tua et dit à la femme qu'il était son mari. Elle le fit remonter. Alors il l'effraya et l'obligea de lui livrer tout ce qu'ils possédaient en fait d'ornements, d'argent, de parures, d'esclaves, de chameaux, de moutons et de brebis. Elle lui donna tout cela et il revint vers les siens.

f) *Touareg.*

16

AMMAMELLEN ET ELIAS (1).

AMMAMELLEN avait une sœur, et toutes les fois qu'elle mettait au monde un garçon, il le tuait. Les choses se passèrent ainsi jusqu'à ce qu'un jour, étant accouchée en même temps que sa négresse, la sœur d'Ammamellen donna son fils à la négresse et prit avec elle celui de cette dernière. Ammamellen vint, saisit cet enfant et le tua. Le fils de la femme libre resta chez l'esclave ; il grandit et devint homme. Il s'appelait Elias.

Il n'est rien qu'Ammamellen ne tentât pour l'attirer dans un piège et le tuer ; mais Elias était plus rusé que lui et il ne put accomplir ses projets de meurtre.

Un jour, Elias alla trouver Ammamellen ; il avait très soif et Ammamellen connaissait de l'eau dans la montagne, mais il ne voulait pas dire où elle était. Le sol de la montagne était de rocher nu et ne conservait pas l'empreinte des

(1) Hanoteau, *Essai de grammaire tamachek*, Paris, 1860, in-8, p. 148-161.

pieds. Ammamellen allait la nuit avec ses nègres faire boire les troupeaux et rentrait pendant que tout le monde dormait encore. Elias prit les souliers des nègres et les enduisit de graisse. Le lendemain, il suivit leurs traces. Là où les souliers avaient touché le rocher, ils avaient laissé de la graisse. Il put ainsi arriver jusqu'à l'eau.

Ammamellen l'avait vu et le suivait. Au moment où Elias penché sur l'eau s'apprêtait à boire, il aperçut dans l'eau l'image d'Ammamellen qui tirait son sabre et allait l'en frapper sur la nuque; il s'élança de l'autre côté et s'enfuit.

Ammamellen revint à sa tente. Un jour, il alla dans une vallée et, avec des pieds d'animaux morts, il y fit des traces de chamelles, de chèvres, de brebis et d'ânes; il y mit aussi trois vieux chameaux: l'un borgne, l'autre galeux et le troisième ayant la queue coupée. Il rentra chez lui et le lendemain, il dit à Elias :

— Va visiter cette vallée là-bas, tu nous diras ce qui s'y trouve.

Elias alla voir la vallée et lorsqu'il fut de retour, Ammamellen lui dit :

— Eh bien, as-tu visité cette vallée ?

— Oui, répondit Elias, je l'ai visitée.

— Et que s'y trouve-t-il ? Le pays te plaît-il, oui ou non ?

— Il me plaît, seulement il y a des traces d'animaux morts et trois vieux chameaux dont l'un est borgne, l'autre galeux et le troisième a la queue coupée.

— Comment distingues-tu la trace d'un animal vivant d'un animal mort?

— La trace d'un animal vivant revient sur elle-même, tandis que celle d'un animal mort ne revient pas.

— A quoi reconnais-tu qu'un vieux chameau est borgne ou qu'il a ses deux yeux ?

— Le chameau borgne mange toujours les arbres du côté de son bon œil.

— Et le chameau galeux ?

— On reconnaît un chameau galeux parce qu'il se gratte à tous les arbres qu'il rencontre.

— Et qui te fait distinguer un chameau dont la queue est coupée de celui qui a sa queue ?

— Lorsqu'un chameau qui n'a pas de queue vient à fienter, les crottes restent en tas, tandis que celui qui a sa queue s'en sert pour les disperser.

Un jour Ammamellen alla dans un certain endroit et ramassa beaucoup d'herbes dont il fit plusieurs tas. Il revint et dit à Elias:

— Demain, tu iras à tel endroit et tu rapporteras l'herbe que j'y ai mise en tas.

Le lendemain, il prit les devants et se blottit

dans un tas d'herbe, attendant Elias pour le tuer.

Celui-ci vint et rassembla toute l'herbe, excepté un tas dont il ne voulut pas s'approcher. Ses compagnons lui dirent :

— Tu as rassemblé tous les tas d'herbe, pourquoi laisses-tu celui-là ?

— Celui-là respire, dit Elias ; les autres ne respirent pas.

En entendant cela, Ammamellen se leva précipitamment, saisit son javelot et le lança contre Elias qu'il manqua. Il s'écria alors :

— Va, je m'incline devant toi, fils de ma sœur ! que ma sœur a enfanté et qu'elle a fait enfanter à ma négresse.

17

LE GARÇON ET LES AUTRUCHES (1).

Il y avait un garçon qui s'en alla seul dans le monde. Il alla dans la plaine déserte. Tous les animaux le fuyaient. Il alla d'abord aux gazelles ; elles le fuirent. Il alla aux antilopes *mohor ;* elles le fuirent.

(1) Masqueray, *Observations grammaticales sur la grammaire touareg et textes de la Temahaq des Taïtoqs*, publiés par René Basset et Gaudefroy-Demombynes, Paris, E. Leroux, 1896-1897, in-8, p. 164-165.

Il alla aux antilopes *addax;* elles le fuirent. Il alla aux antilopes *tihammin;* elles le fuirent. Il alla aux lions; ils le fuirent. Il alla aux *tahouris;* elles le fuirent. Il alla aux éléphants; ils le fuirent. Et toujours ainsi jusqu'à ce qu'il arriva aux autruches; elles restèrent près de lui; il habita avec elles; il devint leur compagnon. Quand elles se couchaient, elles ouvraient leurs ailes et il s'endormait entre elles. Elles l'habillaient de leurs plumes. Il mangeait leur nourriture excepté le *fessor* (arbuste épineux) et les petites pierres qui étaient trop dures pour lui. Quand il grandit, ses cheveux grandirent sur lui et il en vint à les porter traînant à terre. Un jour, des hommes montèrent sur des chevaux; ils le suivirent à la trace car il était parmi elles; ils les suivirent jusqu'à ce qu'elles se levèrent de dessous un arbre. Les épines de l'arbre le saisirent et le retinrent jusqu'à ce qu'ils le trouvèrent près de mourir. Ils l'oignirent de parfums; il reprit ses sens. Il leur dit:

— Les autruches sont meilleures que tous les animaux.

Lorsque les siens apprirent cela, ils dirent:

— Nous jurons de ne jamais tuer les autruches à cause du bien que nous avons vu d'elles.

IV. — HAOUSSA

18

HISTOIRE DE L'HOMME, DE SES DEUX FEMMES ET DE SES CHIENS (1).

Un homme dit à ses deux femmes :

— Je vais dans la forêt; si j'attache mes deux chiens, que personne ne les lâche. Il ajouta :

— La femme qui déliera mes chiens à mon insu, je la répudierai à mon retour et elle reviendra chez les siens.

Il possédait de beaux chiens, grands et petits; il les attacha dans sa maison. Il prit sa flûte, sa gibecière et sa hache et s'en alla dans la forêt. Il marcha, il marcha; le dragon le vit et s'avança vers lui. L'homme s'enfuit et monta sur un arbre, un grand arbre; il prit sa flûte et en joua. Les chiens qui étaient dans la maison, entendant le son de la flûte, bondirent et aboyèrent. Une des femmes dit en voyant cela :

(1) Schœn, *Magana Hausa*, Londres, 1885, in-16, p. 151-152; R. Basset, *Contes haoussas*, *Mélusine*, t. III, 1886-1887, col. 225.

— Qu'est-il arrivé à ces chiens pour bondir et aboyer ainsi ? Je vais les lâcher.

L'autre femme répondit :

— Non, ne les lâche pas ; tu lui as entendu dire : Que personne ne lâche mes chiens quand j'irai dans la forêt.

L'autre reprit :

— Je les détacherai.

La seconde ajouta :

— Si tu les lâches, il se fâchera contre toi quand il reviendra et tu t'en iras dans ta famille.

— Peu m'importe, je les détacherai.

— Va, dit la seconde, détache-les, je n'ai plus rien à te dire.

La femme alla lâcher tous les chiens qui partirent pour la forêt : ils arrivèrent sur le dragon qui arrachait les racines de l'arbre ; il les avait toutes enlevées excepté une qui maintenait l'arbre sur lequel était l'homme. En arrivant, le grand chien saisit le monstre par derrière et le terrassa ; les autres le tuèrent ; leur maître, rempli de joie, descendit de l'arbre. Il revint à la maison et dit :

— Qui a lâché mes chiens ?

La seconde femme dit :

— C'est elle qui les a détachés, bien que je l'eusse avertie de ne pas le faire.

Le mari reprit :

— Va-t'en; je ne t'aime plus; si elle n'avait pas détaché les chiens, je serais mort à présent. Va-t'en, je ne t'aime plus.

Il répudia celle qui n'avait pas délié les chiens et laissa l'autre rester dans la maison tandis qu'il renvoyait sa compagne. Il vécut avec une femme et ses chiens dans sa maison. C'est fini.

19

LE MOINEAU ET LA POULE (1)

Le moineau vint dire à la poule :

— Poule, tu as des ailes, pourquoi ne peux-tu pas prendre ton vol comme je le fais ?

— Parce que je ne suis pas telle, répondit la poule.

Le moineau reprit :

— Pourquoi parler ainsi ? Tu as des pieds, des ailes comme les miennes et tout ce qui est dans mon corps existe dans le tien.

Lorsque la poule l'entendit, elle fut mécon-

(1) Schœn, *Magana hausa*, p. 146-148; R. Basset, *Contes haoussas*, col. 227-228.

tente et ne voulut pas écouter les paroles du moineau.

— Va-t-en, dit-elle, couche-toi dans le désert ; laisse-moi dormir dans la maison ; le langage que tu m'as tenu ne me plaît pas.

— Puisque tu ne veux pas écouter mes paroles, demain les gens te prendront dans la maison ; ils te tueront et mangeront ta chair ; tu n'as pas d'intelligence ; alors que je viens t'apprendre la sagesse, tu me repousses ! Bientôt, lorsque tu verras les gens venir te tuer, tu sauras alors comment sauver ta vie !

La poule continua :

— Va-t'en, je n'ai que faire de toi.

— C'est bien, dit le moineau.

Il partit et alla se poser sur un arbre.

Lorsque l'aurore arriva, le maître de la maison prit un bâton pour tuer la poule. Celle-ci, en le voyant, s'envola, traversa la maison de son maître, poussa des plaintes et dit :

— Ce que m'avait dit hier le moineau est arrivé et j'ai refusé de l'écouter.

Le moineau, posé sur un arbre, dit à la poule :

— Entre dans l'herbe ; si ton maître te voit, il te tuera. Quand tu seras entrée dans la verdure, ne bouge pas, reste tranquille.

Elle l'écouta et s'enfuit dans le fourré. L'homme chercha dans l'herbe après elle sans

la trouver. Le soir, il s'en alla se coucher. En le voyant partir, la poule sortit et retourna à sa première place qu'elle avait quittée. Le moineau lui dit :

— S'il vient pour te tuer, ponds un œuf; quand il le verra, il dira : la poule pond des œufs, je ne la tuerai pas ; mais il prendra l'œuf et s'en ira le faire cuire avec du sel, le mangera et sera content. Chaque matin, il viendra chercher à l'endroit où tu pondras un œuf. Voilà le conseil que je te donne ; ne l'oublie pas.

La poule lui dit :

— Je te remercie, mon frère. J'agirai, comme tu me l'as recommandé, aujourd'hui, demain, jusqu'à ma mort ; je te remercie beaucoup.

Le moineau ajouta :

— Si tu écoutes mes paroles, les gens ne te tueront pas d'ici quelque temps.

Puis il s'en alla. L'histoire de la poule et du moineau est finie.

V. — BEDAOUYEH (1)

a) *Beni'Amer.*

20

LE LÉZARD ET LE CHEIKH (2)

Une femelle de lézard pondit un œuf sous un lit, le laissa et s'en alla.

Un cheikh prit l'œuf et le cacha. Quand le lézard revint et chercha après lui, il ne le trouva pas.

Il courut çà et là sans rien trouver. Alors il monta sur la planche où était le lait, y jeta une racine qu'il tira de sa bouche et descendit.

Le cheikh remit l'œuf à sa place. Quand le lézard le retrouva, il y grimpa de nouveau, plongea sa tête dans le lait, retira la racine, descendit et retourna vers son œuf.

Le cheikh dit à l'esclave :

— Jette le lait.

Elle obéit. Deux chiens s'approchèrent, en bu-

(1) Le bédaouyeh est parlé dans l'est du désert de Nubie, entre le Nil et la mer Rouge.

(2) Reinisch, *Die Bedauye Sprache*, fasc. I. Vienne, 1893, Tempsky, in-8, p. 28-29.

rent et moururent. Deux vautours vinrent, burent et moururent.

b) *Hadendoa.*

21

LE COUPLE DE SOTS (1)

Il y avait une fois un sot et une sotte : tous deux se marièrent et devinrent mari et femme.

Un jour la sotte dit à son mari :

— Apporte-moi du beurre de la maison de mon père.

— Bon, dit-il.

Et il alla trouver sa belle-mère à qui il dit :

— Votre fille désire du beurre.

Elle en remplit un vase, le lui donna et il partit. En route, il arriva à une terre desséchée.

— La terre de ma patrie est desséchée, dit-il, et il la graissa.

Il revint sans le beurre vers sa femme. Celle-ci lui demanda :

— Où donc est le beurre ?

Il répondit :

(1) Reinisch, *Die Bedauye Sprache*, fasc. I, p 58-60.

— La terre de ma patrie était desséchée, je l'ai graissée.

Elle lui dit :

— Puisque tu as agi ainsi, ma mère ne nous supportera pas, abandonnons le pays.

Ils prirent avec eux de la farine pour vivre et partirent de là. Tandis qu'ils étaient en chemin, ils arrivèrent à un étang plein d'eau. Le mari dit à sa femme :

— Nous allons préparer ici à manger.

— Bon, dit-elle ; pour que le soleil cuise notre nourriture, versons la farine dans l'eau.

Ils la versèrent dans l'eau ; la femme prit un bâton pour remuer la farine et descendit dans l'étang où elle disparut.

L'homme dit alors :

— Ma femme mange toute la nourriture sans moi.

Il descendit dans l'étang où il disparut également.

Voilà ce que gagnèrent ce sot et cette sotte.

VI. — BILIN (1)

22

LE RENARD, LE BABOUIN ET LE LION (2)

Le renard et le babouin firent une course et convinrent de ceci :

— Ce que nous trouverons, nous le mangerons en commun.

En route, ils arrivèrent à un grand sycomore qui avait des fruits mûrs. Le babouin grimpa et dit :

— Mange, renard.

— Pour ma part, je n'en mange pas, répondit-il.

Le babouin réfléchit :

— Que signifie donc notre accord ? Ce que nous trouverons, nous le mangerons en commun. N'était-ce pas ainsi ?

— Moi, du moins, je ne mange que de la viande, répliqua le renard ; t'ai-je dit : Nous, nous mangerons des fruits ?

(1) Le Bilin est parlé aux environs de Kéren, dans l'Erythrée italienne.

(2) Reinisch, *Die Bilin Sprache*, t. I, Leipzig, 1883, Fernau, in-8, p. 220-222.

— T'ai-je dit : nous mangerons de la viande? repartit le babouin. Ne disions-nous pas : ce que nous trouverons, nous le mangerons en commun ?

Le renard répondit :

— Moi, du moins, je ne mange que de la viande, les fruits peuvent être bons pour les singes.

— Alors laisse-les, dit le babouin.

Il mangea les fruits et fut rassasié. Ils continuèrent leur route.

Ils arrivèrent à un mûrier dont les fruits étaient mûrs.

— Mange maintenant, dit le babouin.

— Ce n'est pas là ma nourriture, répliqua le renard, et il s'assit.

Le babouin mangea de nouveau.

— Je vais chez moi, dit le renard.

Le babouin s'en retourna chez lui après avoir mangé toute la journée. Il monta pour dormir sur sa muraille de rochers. Le renard alla trouver le lion. Celui-ci lui demanda :

— Où est votre butin ?

Le renard répondit :

— Le babouin m'a amené vers des fruits : j'avais beau lui dire : conduis-moi où sont les vaches, il ne m'a amené que vers des fruits. Lui en a mangé et m'a laissé mourir de faim; je

viens vers toi en affamé ; j'ai laissé là-bas le babouin.

Le lion parla de façon à réjouir le renard, mais en lui-même, il se moquait de lui :

— Attends, babouin, tu laisses mourir de faim le renard, mon enfant! Console-toi, je suis ton père.

Et ils demeurèrent ensemble.

23

L'HOMME ET SES TROIS FEMMES (1)

Un homme acheta six vaches : l'une était noire, la seconde blanche, la troisième rouge, la quatrième rouge avec une raie blanche sur la face, la cinquième tachetée noire et blanche, la sixième tachetée rouge et blanche. Puis il épousa trois femmes, une noire, une brune et une rouge.

Il assigna deux vaches à chacune d'elles : à la rouge, il donna la vache rouge et celle qui était tachetée de rouge et blanc ; à la brune, il donna la vache blanche et celle qui avait une raie sur

(1) Reinisch, *Die Bilin Sprache*, p. 124-126.

le front ; à la noire, la vache noire et celle qui était tachetée de noir.

Chaque femme fut chargée de traire ses vaches, mais chacune se plaignit. L'une disait :

— Le lait de ma vache n'est pas suffisant ; l'autre disait de même et toutes les trois parlaient ainsi quand il venait chez chacune d'elles, suivant son tour.

— Bien, je vous en donnerai plus, répliqua-t-il.

La fête de l'Elévation de la Croix arriva ; le grain était mûr ; il fut battu et mis dans des sacs. L'homme dit à ses trois femmes :

— Partagez.

Elles arrivèrent, se mirent au partage, mais entrèrent en contestation. Alors l'homme se leva et dit :

— Pourquoi vous disputez-vous en ma présence ?

Il fondit sur elles avec son épée et les tua toutes les trois. Il mit son grain dans les sacs, jeta les femmes dans une fosse et s'en retourna chez lui.

Quand le soir arriva, il s'en aperçut. Il sortit pour chercher une femme, mais il revint sans avoir terminé l'affaire. Le soir venu il s'en aperçut. Il sortit de nouveau et dit :

— Aujourd'hui, j'irai chez une courtisane.

En route, un lion se précipita sur lui, le tua et le dévora.

VII. — SAHO (1)

24

LE LOUP GAROU ET LA JEUNE FILLE (2)

Il y avait une fois une jeune fille dont la mère était morte, mais dont le père vivait encore. Elle avait coutume de lui préparer à manger.

Un jour, un loup-garou vint trouver cette jeune fille et lui dit :

— Donne-moi de l'eau à boire.

Elle lui répondit :

— Pourquoi viens-tu dans la maison de mon père, toi qui es pire que le chien de mon père ? et lui refusa à boire.

Son père s'en alla un jour pour faire la moisson : le loup garou vint alors et lui dit :

— Que me donneras-tu si je coupe ton grain en un instant ?

(1) Les Saho habitent au sud-est des Bilin, dans l'Erythrée italienne, entre le Hamasèn et la mer.

(2) Reinisch, *Die Sahosprache*, t. I, Vienne, 1889, A. Hœlder, in-8, p. 127-133.

L'homme répondit :

— Je te donnerai un beau cheval.

Le loup garou répliqua :

— Je ne veux pas de cheval ; ce que je désire, c'est ta fille, car je l'aime ; si tu me la donnes, je couperai ton grain en un instant ; il sera moissonné dans le temps qu'il faut pour tousser et cracher.

— Bien, dit l'homme ; et il lui donna sa fille.

— Mon père, lui dit-elle, comment peux-tu me donner à un homme qui est pire que ton chien ou ton âne ?

— Ma fille, répondit-il, il n'y a pas d'hommes vils ou nobles. Quand nous avons été neuf mois dans le sein de notre mère, nous naissons et ensuite, Dieu fait les uns riches et les autres pauvres ; les uns sont des magiciens ; les autres, des gens ordinaires ; comme nous sommes tous également des hommes, je te donne à quelqu'un qui te rendra heureuse.

De la sorte, le loup garou l'épousa et l'emmena chez lui.

Le lendemain matin, il sortit pour aller chercher du bois. Pendant ce temps, une femme vint trouver la nouvelle mariée et lui dit :

— Donne-moi ta parole, et je te raconterai quelque chose.

La jeune femme lui répondit :

— Je te la donne.

L'autre reprit :

— Si tu me donnes ton bracelet, je te le dirai.

Elle le lui donna, et la femme lui révéla ceci :

— Ton mari est allé chercher du bois pour te brûler ; sauve-toi.

La jeune femme s'enfuit. Elle rencontra un homme de bonne apparence qui creusait la terre avec une houe et lui dit :

— Grand père, je vais creuser pour toi.

Elle prit la houe et l'en frappa au crâne si bien qu'il mourut. Alors elle mit son turban, prit ses culottes et continua à creuser la terre.

Là-dessus arriva son mari, le loup garou, qui demanda à la femme, la prenant pour un prêtre :

— Hé, prêtre? est-ce qu'une jolie jeune femme n'est pas passée ici ?

Sa femme lui répondit:

— Je n'en ai pas vu.

Comme il la prenait pour un prêtre, il s'en retourna. Elle continua sa route et arriva dans un village étranger.

Quand elle y fut entrée, on lui offrit à manger, mais elle refusa. Elle alla dans une forêt qui appartenait à un riche propriétaire du village. Un crétin avait l'habitude d'y passer la journée. La femme mit ses beaux pendants d'o-

reilles, ses beaux vêtements, ses beaux anneaux de bras et de jambes qu'elle avait apportés avec elle de la maison de son mari ; le crétin la regardait, mais il n'était pas en état de parler. Le soir, la jeune femme remit tout dans le sac et reprit ses vêtements laids.

Comme le crétin ne pouvait raconter la chose à son maître, il fit des signes avec le doigt et lui désigna le dehors.

— Qu'est-ce que le crétin peut avoir vu dans le bois ? pensa l'homme riche et distingué.

Un jour, cependant, la jeune femme monta sur un arbre qui était à côté d'une source. Deux serviteurs de cet homme vinrent pour faire boire les chevaux. Ceux-ci virent dans l'eau l'image de la femme, furent effrayés et n'osèrent pas boire.

Les serviteurs regardèrent et aperçurent la jeune femme. Ils la laissèrent, s'en retournèrent dans le village et racontèrent à leur maître ce qu'ils avaient vu. Il avait une belle femme. Il lui dit :

— Je vais t'amener une autre femme qui est encore plus belle que toi.

— Tu n'en trouveras pas de plus belle que moi, répliqua-t-elle.

— Si je t'en amène une telle, que feras-tu ?

— Si tu m'en amènes une pareille, je t'aban-

donne mon bien et je m'enfuirai, non par la porte, mais par la cheminée.

— Bon, dit-il ; puis il s'en alla, trouva la jeune fille sur l'arbre, la fit descendre, la mit sur son mulet et l'emmena chez lui. Quand la femme l'eut aperçue, elle s'enfuit, en évitant la porte, par la cheminée.

L'homme etablit chez lui la jeune femme ; il l'épousa ; ils demeurèrent ensemble et il en eut deux fils.

Le loup garou qui avait été autrefois son mari, vint vers son deuxième époux et lui dit :

— Je suis le père de ta femme.

A ce moment, elle se trouvait dans un village étranger et ne le vit pas. Son second mari logea le loup garou, dans une autre maison, tua pour lui une brebis et lui prépara à souper.

— Laisse dormir mes petits fils près de moi, dit alors le loup garou.

Le père les amena tous deux et ils se couchèrent près de lui. Au milieu de la nuit, il les dévora et les avala. Le lendemain, il se leva. Le père demanda :

— Où sont mes enfants ?

L'autre répondit :

— Ils m'ont quitté la nuit pour aller te retrouver.

On chercha partout les deux garçons sans les

rencontrer. Alors on tua le loup garou. Son sang coula sur l'herbe ; une vache en mangea et mit bas un veau. Ce veau dit à la maîtresse de la maison :

— Si tu ne me donnes pas du lait et du pain, je t'avale.

La femme eut peur et donna le tout au veau, mais ensuite elle raconta la chose à son mari qui égorgea le veau et mit de la cendre dans son ventre.

La cendre qui se trouvait là dit à la femme:

— Donne-moi du pain ou du beurre, sinon je te tue.

La femme eut peur et donna ce qui lui était demandé; puis elle raconta la chose à son mari. Celui-ci fit une entaille au ventre et répandit la cendre dans la forêt. Alors la cendre cria :

— Ceux qui veulent être riches doivent s'enduire de moi.

Quatre hommes s'en oignirent et tous devinrent fous; ils se précipitèrent dans un ruisseau et le ruisseau fut empoisonné.

25

LA HYÈNE, L'ÉLÉPHANT, LE LION, LE LÉOPARD, LE CHACAL ET L'ANTILOPE (1).

La hyène, l'éléphant, le lion, le léopard, le chacal et l'antilope passaient la journée en société. L'antilope s'éloigna et s'en alla.

Où est allée l'antilope ? demanda le lion.

— L'antilope s'est enfuie, répondit le chacal.

— Celui qui l'amènera, nous lui donnerons de l'hydromel, dit le lion.

— Mon cher oncle, c'est moi qui l'amènerai, repartit le chacal. Il s'en alla trouver l'antilope et lui dit :

— Quelle tête magnifique ! Quelles belles et fortes cornes tu as ! Pourquoi donc te sauves-tu ? Mon oncle le lion te fait dire : — Qu'as-tu pour nous abandonner ? Lève-toi, à présent.

Ils s'en allèrent ensemble et revinrent vers la société. Alors la hyène chercha à happer l'antilope, mais celle-ci échappa.

Le chacal dit :

— Je vais encore la ramener.

(1) Reinisch, *Die Saho-Sprache*, t. I, p. 187-189.

— Bien, ajouta le lion.

Il s'en alla trouver l'antilope.

— Pourquoi donc es-tu partie ? lui demanda--il.

— Je suis partie parce que la hyène s'est élancée pour me tuer.

— Mais comme tu es naïve ! la hyène s'est élancée de sa place pour te faire honneur, mais non, pour te tuer, répliqua le chacal.

— Oui dà ! dit l'antilope, et elle partit avec lui ; tous deux arrivèrent vers la société. Lorsqu'elle entra, le lion s'élança sur elle, la tua et ils la dépouillèrent. Le chacal enleva le cœur dans la chair de l'antilope : on partagea la viande, on chercha le cœur, on ne le trouva pas.

— Où donc est le cœur ? demanda le lion.

— Mon oncle, dit le chacal, est-ce que l'antilope, après avoir échappé une fois, aurait été assez sotte pour revenir, si elle avait eu un cœur ?

— Oui, certes, elle n'aurait pas été assez sotte une seconde fois, dit la société.

Le chacal réussit à ceci : il dupa l'antilope, alla la chercher et la livra à la mort qu'elle avait évitée.

VIII. — AGAOU (1)

26

L'HOMME ET LES SEPT LIONS (2).

Il y avait une fois un homme qui n'était ni riche ni pauvre. Cet homme resta seul, alors que tous les gens abandonnaient la ville, parce qu'il ne pouvait pas charger ses effets.

Alors sept lions vinrent à lui et il leur dit:

— Approchez.

Quand ils furent près de lui, il chargea sur eux son bagage et il partit.

Après qu'il eut chargé les lions, il rencontra tous les gens qui étaient partis en l'abandonnant, dans un endroit où ils étaient arrivés.

Tous ceux qui l'avaient méprisé auparavant le regardèrent comme un saint. Aujourd'hui encore, tous ses descendants parlent de leur ancêtre qui chargea des bagages sur des lions,

(1) L'Agaou, ou Khassi est parlé dans le centre de l'Abyssinie et sur les bords du lac Tzana.

(2) Reinisch, *Die Chamirsprache in Abessinien*, fasc. II, Vienne, 1864, in-8, Gerold's Sohn, p. 4-5.

27

L'HOMME ET SA SŒUR (1).

Il était une fois un garçon qui avait une sœur, mais leur mère était morte. Le mari de la sœur lui amena un jour son frère, mais sans lui annoncer la mort de sa mère. Comme il ne lui avait pas dit que c'était son frère, elle crut que c'était un autre homme.

— Va chercher de l'eau avec un crible, lui dit-elle.

Comme il répandait de l'eau, elle le battit.

— Travaille avec le mortier, lui dit-elle.

Il travailla avec le mortier et le renversa. Alors elle le frappa. Il trébucha sur le mortier et elle se moqua de lui. Ils demeurèrent ainsi.

La mère qui était morte, s'était changée en oiseau et voyait tous les chagrins de son fils.

Comme un jour il se trouvait dans le désert, elle vint à lui sous forme d'oiseau.

— Ta sœur se moque de toi parce que tu trébuches dans le mortier, lui dit-elle, et te bat lorsque tu le renverses. Elle te dit : Apporte de l'eau dans le crible.

(1) Reinisch, *Die Chamirsprache in Abessinien*, fasc. II, p. 6-8.

— Oui, répondit-il.

Alors la mère parla à sa fille:

— Tu lui dis : Va chercher de l'eau dans le crible; n'est-il pas ton frère? Tu le fais travailler avec le mortier : n'est-il pas ton frère ? Tu le frappes quand il renverse le mortier et tu te moques de lui quand il tombe !

Sa fille l'entendit et apprit que c'était son frère. Elle pleura beaucoup, le lava, chassa son mari et vécut avec son frère.

IX. — KOUNAMA (1).

28

LA SOURIS ET LA GRENOUILLE (2).

La souris et la grenouille vivaient ensemble et étaient voisines. Un jour la seconde dit à l'autre:

— On m'a invitée à une noce ; garde ma provision de mil pendant mon absence.

(1) Le Kounama est parlé au nord-ouest et à l'ouest de l'Abyssinie.

(2) Reinisch, *Die Kunama Sprache*, fasc. I, Vienne, 1881, in-8, Tempsky, p. 87-90.

— Non, répondit la souris ; je ne garderai pas ton grain.

— Ne suis-je donc pas ton amie ? demanda la grenouille ; n'es-tu pas ma voisine ? tu dois veiller sur ma provision.

— Bon, dit la souris ; je garderai tes graines.

La grenouille se mit en route.

Un lézard vivait dans la provision de mil. Un jour que la souris était sortie pour voler, elle le remarqua et lui dit :

— Ne dis pas que je viens prendre du mil, et je t'épouserai en récompense.

— Bien, dit le lézard ; la souris vola du grain et s'en alla.

Quelques jours après, la grenouille revint de la noce et, en inspectant son logis, elle ne trouva plus son grain.

— Comment as-tu gardé ma provision ? dit-elle à la souris ; n'est-ce pas toi qui l'as volée ?

— Je n'ai rien volé ; le lézard est mon témoin.

— Bon, allons le voir.

— C'est cela, dit la souris, allons voir le lézard.

En arrivant, la grenouille demanda :

— Lézard, sais-tu ou ne sais-tu pas si la souris a emporté mon grain ?

La souris dit à son tour :

— Mon cher voisin et ami, as-tu vu ou as-tu

appris que j'aie volé le grain de la grenouille : Parle.

— Je n'ai ni vu ni appris que la souris ait volé le grain de la grenouille, dit le lézard, et il fit un serment.

La souris avait un témoin, la grenouille n'en avait pas : elle perdit. Elles revinrent ensemble toutes les deux.

Le lézard, qui croyait à la promesse de la souris, se prépara à l'épouser : il prit une belle lance, un beau bouclier, une belle épée, un beau poignard, de beaux habits et se présenta.

— Qui est là ? demanda la souris.

— Moi, le lézard.

— Que viens-tu faire ici ?

— Je suis venu t'épouser.

— Toi, fils de sot, tu viens m'épouser ! répliqua la souris. Va-t'en épouser la fille d'un imbécile comme toi.

— Sotte, fille de sot ! quand tu m'en donnerais à plein panier, cela ne signifierait rien ; rends le grain de la grenouille, répondit le lézard ; puis il s'en alla.

29

LE DROIT MATERNEL (1)

Autrefois, l'eau coulait d'elle-même. Alors une jeune fille se dit :

— Puisque je vais dans la maison de ma belle-mère, pourquoi l'eau irait-elle à pied ?

Alors elle s'en chargea et la lui apporta.

La belle mère lui dit :

— Pourquoi donc portes-tu l'eau ?

Elle lui répondit :

— Je la porte, parce que je pensais qu'autrement, ce serait une honte pour toi.

Alors le fils dédaigna la jeune fille. Sa mère lui dit :

— Pourquoi ne veux-tu pas d'elle ?

Il lui répondit :

— Je ne peux pas.

La mère reprit :

— Puisque tu n'en veux pas, tu me fais honte ; comme elle m'a apporté de l'eau, je ne l'abandonnerai pas.

Et elle les maria ensemble.

(1) Reinisch, *Die Kunamasprache*, fasc. II, Vienne, 1889, in-8°, Tempsky, p. 4-5.

X. — GALLA (1)

30

LE LION, LE LÉOPARD ET LE SINGE (2)

Le lion possédait un bœuf gras; le léopard une vache. Celle-ci mit bas. Le lion dit :

— Mon bœuf a enfanté.

Le léopard répliqua :

— Ma vache a enfanté.

Et ils se disputèrent.

Le léopard dit :

— Vois, tous deux nous ne savons rien : allons appeler tous les animaux ; ils te diront si ce veau est à toi ou à moi.

Tous les animaux se rassemblèrent : le singe ne voulut pas venir. Ils l'envoyèrent chercher.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu venir ? lui demandèrent-ils.

— Je viendrai, dit-il.

Mais il resta là. Une seconde fois, une troisième fois on l'envoya chercher, il répétait tou-

(1) Le Galla est parlé dans toute la partie méridionale de l'empire actuel d'Abyssinie.

(2) Prætorius, *Eine Gallafabel*, ap. Büttner, *Zeitschrift der afrikanischen Sprachen*, t. III, Berlin, Asher, 1889-90, in-8, p. 68-69.

jours : Je vais bientôt venir ; mais il restait. Le soleil baissait qu'il n'était pas encore venu. Il arriva le soir. Le lion était furieux.

— Pourquoi as-tu tardé ? lui dit-il. Pourquoi n'as-tu pas voulu venir vite ? Où t'es-tu arrêté ?

— La terre s'est fendue près du sycomore, répondit-il, et je m'y suis arrêté.

— Comment la terre s'est-elle fendue ?

— Parce qu'elle a enfanté un bœuf gras, dit le singe.

Puis il courut et s'en alla.

Le lion lui dit :

— Là où je te verrai, je te dévorerai.

Un jour il dit :

— Je suis malade.

Et il se coucha dans une fosse. Tous les animaux arrivèrent.

— Comment vas-tu ? lui demandèrent-ils.

Il leur répondit :

— Je suis malade.

Le singe se tenait à distance.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il.

— Viens, regarde-moi : l'œil me fait mal.

Le singe était sage, il ne voulut pas venir et s'en alla pour boire de l'eau. Le lion le suivit.

— Que cherches-tu ? demanda-t-il.

Le singe fit comme s'il cherchait quelque chose à terre.

— J'ai vu un cerf mort ; je cherche un couteau pour le découper.

— Fais-le-moi voir, mon ami, dit le lion.

— Viens, dit le singe.

Et il courut en avant. En chemin, il arriva sous un arbre élevé ; il y grimpa et dit au lion en se moquant de lui :

— Je t'ai trompé, va en paix.

31

UNE HISTOIRE DE JADIS (1)

Un jeune homme tira son épée et dit :

— Je vais entrer dans cette caverne, que je vive ou que je meure.

Il y entra et vit un enfant qu'on y avait attaché. C'était un garçon qui lui dit :

— Délie-moi et je te raconterai l'histoire de cette caverne.

L'autre le délia et vit beaucoup de têtes humaines.

— Quelle est cette histoire ? demanda-t-il.

L'enfant répondit :

— Il y a ici un serpent ; son occupation est de dévorer les hommes ; mais il m'a pris pour

(1) Prætorius, *Zur Grammatik der Galla-Sprache*. Berlin, Wolf Peiser, 1893, in-8, p. 306-310.

son fils. Voilà beaucoup d'années que j'ai quitté notre peuple.

Le jeune homme demanda :

— Où est ce serpent à présent ?

— Bien, je vais te montrer l'endroit où il dort.

— Très bien.

Quand ils furent auprès, ce jeune homme coupa une tête du serpent ; il en coupa une seconde et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il les eût réunies toutes les sept. Ils s'en retournèrent et s'en revinrent à la maison.

L'enfant dit au jeune homme :

— Maintenant nous allons entrer chez nous. Quand nous serons près de notre famille, va trouver d'abord mon père et dis-lui : Si je te ramène ton fils, que me donneras-tu ? S'il te dit : Je te donnerai une part de ma fortune, dis-lui : Donne-moi plutôt le bonnet que tu mettais étant enfant. S'il te donne un bonnet déchiré, prends-le.

Dis aussi à ma mère de te donner la lampe qu'elle a allumée dans sa jeunesse. Elle voudra te donner beaucoup de lampes d'or, refuse-les. Si elle te donne une vieille lampe cassée en fer, prends-la.

Ils partirent. Lorsqu'ils arrivèrent près de la maison, l'enfant dit :

— Moi, je reste ici. Va dans notre maison et décide avec mon père comme je t'ai dit.

L'autre partit. Quand il fut près de la maison, les gens ne parlaient pas, ils poussaient un grand cri.

— D'où vient cette clameur ? demanda-t-il.

— Voilà longtemps que le fils du roi a péri, lui dit-on.

— Où est la maison du roi ? Conduisez-moi.

On l'y amena. Quand il fut près de la maison, il demanda au père :

— Qu'as-tu ?

Il répondit :

— Mon fils a péri.

— Si je te le ramène, que me donneras-tu ?

— Je te donnerai une part de ma fortune.

Il alla chercher le jeune garçon et l'amena. Lorsque le père et la mère le virent, il y eut une grande joie dans la famille. Ils aimèrent ce jeune homme comme leur fils.

Quand il voulut revenir chez lui le jeune homme lui dit :

— Va trouver mes parents et prends congé d'eux. Fais connaître à mon père qu'il doit te donner son bonnet et à ma mère qu'elle doit te donner la lampe.

Le jeune homme y alla. Le père lui donna beaucoup de bonnets ; il les refusa.

— Je veux le vieux, dit-il.

La mère lui donna aussi la lampe. Il demanda à l'enfant :

— A quoi sert le bonnet ?

— Quand quelqu'un le met, il devient invisible.

— Et la lampe, à quoi sert-elle ?

— Si tu l'allumes ici, deux hommes entreront et entasseront pour toi de l'or dans la maison pendant beaucoup de nuits ; mais si tu l'allumais à cette place, deux hommes viendront et te battront avec des gourdins dans la nuit.

Le jeune homme se réjouit beaucoup et s'en revint chez lui.

XI. — AFAR OU DANKALI (1)

32

LES TROIS DERNIÈRES RECOMMANDATIONS D'UN PÈRE A SON FILS (2)



N homme qui avait un fils unique vint à mourir, mais auparavant il appela son fils et lui dit :

— Viens ici.

(1) La langue afar est parlée par les Danakil des bords de la mer Rouge, dans l'Erythrée italienne et une partie de la colonie française d'Obok.

(2) Reinisch, *Die Afar-Sprache*, fasc. I, Vienne, Gerold's Sohn, 1885, in-8, p. 80-84.

Il obéit.

— Mon fils, dit le père, je vais te faire connaître mes derniers souhaits : ne confie jamais un secret à ta femme; n'emprunte jamais rien à un riche qui a été pauvre, ne fais pas de présent à un soldat.

Le fils pensa :

— Je verrai si les paroles de mon père ont quelque chose de fondé ou non.

Puis il dit à sa femme :

— Je vais enterrer sous mon lit un homme que j'ai tué.

Il enveloppa dans un linceul une pièce de bois qui figurait un homme, la cousit dans un sac et l'enterra sous son lit. Il fit ensuite un présent à un soldat du gouvernement, emprunta cent talaris à un homme qui était devenu riche, de pauvre qu'il était, et les serra soigneusement.

Des femmes vinrent trouver la sienne et se mirent à causer. Celle-ci leur dit :

— Je pourrais vous confier un secret.

— Raconte-le-nous.

— Mon mari a tué un homme, il l'a enterré sous son lit et personne ne l'a vu.

Ses amies s'en allèrent et répétèrent ce propos.

Le gouverneur, qui en eut vent, envoya pour arrêter le coupable le soldat qui avait reçu un présent. Le prétendu meurtrier lui dit :

— Je t'ai donné cinquante talaris, pourquoi me mènes-tu au gouverneur ?

— Comment pourrais-je te laisser aller ? répliqua le soldat, puisque mon maître m'a ordonné de t'amener à lui.

Et il le conduisit devant le gouverneur.

En route, ils rencontrèrent celui qui avait prêté de l'argent.

— Où l'emmènes-tu ? demanda-t-il.

— Je l'emmene chez le gouverneur, répondit le soldat, parce qu'il a tué quelqu'un.

— Rends-moi mon argent ! cria le créancier.

— Je ne l'ai pas ici, répondit le prisonnier ; je te le rendrai plus tard.

Mais l'autre reprit :

— Tu ne feras pas un pas de plus que tu ne m'aies rendu mon argent.

— Réclame-le chez le pacha, fit observer le soldat, car tu ne peux retenir cet homme sur la route quand le pacha a ordonné de le lui amener.

Le créancier, le prétendu meurtrier et le soldat arrivèrent tous trois devant le gouverneur. Celui-ci demanda :

— Lequel a tué un homme ?

— C'est celui-ci, dit le soldat.

— Tu assassines les gens pendant la nuit, sur le territoire du sultan ! s'écria le pacha.

— Par Dieu, je n'ai tué personne, répliqua l'homme.

— Tu as dit à ta femme : J'ai tué un homme ; et j'ai appris aussi que tu l'avais enterré sous ton lit :

L'homme lui dit :

— Jamais de la vie, je n'ai tué personne ; mais, avant sa mort, mon père m'avait exprimé un souhait et j'ai voulu voir s'il était sage ou non ; mais je n'ai tué personne.

— Quel souhait ton père t'a-t-il exprimé ? demanda le gouverneur.

— Mon père m'a dit trois paroles, et ces trois paroles se sont réalisées aujourd'hui.

— Quelles sont ces trois paroles ?

L'homme répondit :

— Ne fais jamais de présent d'argent à un soldat. — J'ai donné à ton soldat cinquante talaris en cadeau.

Mon père m'a dit encore :

— N'attends pas de prêt d'un pauvre qui est devenu riche. — J'ai emprunté à celui-ci cent talaris. Il m'a saisi aujourd'hui sur le chemin et m'a dit : — Si tu ne me rends pas mon argent sur le champ.....

Enfin mon père m'a dit :

— Ne confie pas un secret à ta femme. J'ai dit à la mienne : — J'ai tué un homme et je l'ai

enterré sous mon lit. Je voulais voir comment elle garderait un secret, c'est pourquoi je lui ai parlé ainsi. J'avais besoin de voir si mon père était sage ou non ; c'est pourquoi j'ai agi de la sorte. Maintenant, faites des recherches : ce que j'ai enterré devant ma femme comme étant un homme, n'est qu'une pièce de bois.

On chercha et on trouva la pièce de bois. L'homme rendit l'argent à celui à qui il l'avait emprunté, en lui disant :

— Reprends ton argent.

33

LE RENARD, LA HYÈNE, LE LOUP, LA PANTHÈRE, LE LION ET LE SERPENT (1)

Le renard, en premier lieu, puis la hyène, ensuite le loup, en quatrième lieu la panthère, en cinquième lieu le lion et finalement le serpent dirent tous les six :

— Nous voulons former une espèce.

Le renard dit :

— Je représente une espèce ; la hyène aussi ; le loup de même, ainsi que la panthère, comme

(1) Reinisch, *Die Afar-Sprache*, fasc. 1, p. 97.

le lion et le serpent. Comme nous formons six espèces, nous ne pouvons pas nous réunir.

— Si tu veux rester à part, dit le lion, nous autres nous nous réunirons.

— Je reste à part, dit le renard.

Alors les cinq autres formèrent une alliance et dirent :

— Nous allons maintenant nous communiquer ce que chacun déteste.

La hyène parla ainsi :

— Ne me dites jamais : Que la lance te touche, car je déteste la lance.

Le loup reprit :

— Ne me dites pas ; il y a là des chèvres, car je vis en hostilité avec les chèvres.

La panthère dit :

— Ne m'agacez pas, car je ne le supporte pas.

Le lion ajouta :

— Quand je dors, ne faites pas de bruit autour de moi.

Le serpent dit :

— Ne marchez pas sur moi, quoique je sois à terre.

Un jour le loup alla vers un arbre ; plus tard arriva la hyène, ensuite vinrent la panthère, le lion et enfin le serpent. Le lion se coucha pour dormir ; le loup et la hyène jouèrent.

La hyène dit au loup :

— Hé ! il y a là des chèvres.

Le loup répliqua :

— Que la lance t'atteigne ! es-tu bien rassasiée ?

La hyène le saisit par la tête et le loup mourut ; puis elle tomba sur la panthère, mais celle-ci la saisit et la hyène mourut.

La panthère tomba sur le lion qui la saisit et elle mourut. Le lion marcha sur le serpent, mais celui-ci le fit mourir aussi.

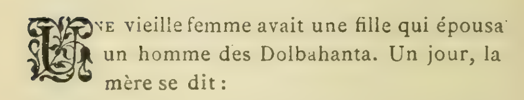
Ainsi moururent tous les cinq alliés qui avaient dit :

— Nous allons former une espèce.

XII. — SOMALI (1)

34

LA VIEILLE FEMME ET LE LION (2)



Une vieille femme avait une fille qui épousa un homme des Dolbahanta. Un jour, la mère se dit :

(1) Le Somali est parlé sur la côte orientale d'Afrique, à l'est de l'Abyssinie, dans les possessions françaises, anglaises et italiennes.

(2) Reinisch, *Die Somali-Sprache*, t. I, Vienne, Hœlder, 1900, in-4, p. 231-233.

— Je vais aller voir ma fille ; et elle partit.

Tandis qu'elle était en route, elle ressentit la faim et la soif. Alors un lion l'aborda et lui dit :

— Vieille, où vas-tu ?

Elle lui répondit :

— J'ai faim et soif.

— Chère femme, dit-il, viens avec moi, je te montrerai une aiguade.

Elle le suivit ; il lui montra de l'eau ; elle but et dit ensuite :

— Lion, cher lion, je suis affamée.

Il lui répondit :

— Chère femme, je vais prendre pour toi une gazelle, attends-moi seulement ici.

— Très bien, dit-elle.

Le lion s'en alla, prit une gazelle et la lui apporta. Elle l'égorgea, la fit cuire et fut rassasiée.

Alors elle dit au lion :

— Lion, cher lion, je veux maintenant partir pour le pays des Dolbahanta.

Il reprit :

— Chère femme, veux-tu me montrer le pays des Dolbahanta, car je ne le connais pas.

— Oui, répondit-elle, viens avec moi.

Ils partirent ensemble. Quand ils y furent, ils remarquèrent de loin des chameaux. La femme dit au lion :

— Voilà le pays des Dolbahanta.

— Femme, dit-il, nous sommes fidèlement unis?

— Oui, certes, répondit-elle.

Il continua :

— Je veux manger un chameau ; quand tu arriveras près des bergers, ne leur dis pas : Il y a là un lion.

— Très bien, répliqua la vieille.

Le lion lui répéta :

— Quand tu arriveras près des gens, ne leur dis pas : Il y a là un lion.

— Très bien, dit-elle.

Il continua :

— Nous sommes fidèlement unis par un serment?

— Oui, dit-elle.

La vieille alla près des chameliers et leur dit :

— Il y a ici un lion.

Alors ils le chassèrent loin de leurs chameaux.

Là-dessus, la vieille alla dans son village et avertit encore :

— Il y a un lion ici.

Dans la nuit, elle s'endormit dans une maison. Le lion vint dans le village, saisit la vieille dans la maison et la dévora. Puis il dit :

— Les vieilles femmes ne tiennent pas leurs promesses.

35

LE CORBEAU ET LES OISEAUX (1)

E corbeau et les oiseaux se réunirent en conseil et parlèrent ensemble. Après maint et maint discours, le corbeau leur dit :

— Arrêtez et asseyez-vous.

— Qu'as-tu à nous proposer ? lui demandèrent les oiseaux.

— Que ceux qui sont plus petits que moi mangent des légumes et les plus grands de la viande.

La proposition fut acceptée et depuis lors, le corbeau mange aussi bien des légumes que de la viande sans contrevenir à l'arrangement.

(1) Schleicher, *Die Somali-Sprache*, Berlin, 1892, in-8, p. 4-5.





DEUXIÈME PARTIE

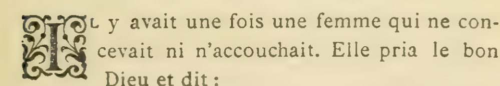
CONTES SÉMITIQUES

XIII. — ARABE

a) *Arabe d'Egypte.*

36

LE PRINCE AMOUREUX (1).



Il y avait une fois une femme qui ne concevait ni n'accouchait. Elle pria le bon Dieu et dit :

— Donne-moi une fille, quand même elle mourrait de l'odeur du lin. Elle conçut et accoucha de la fille (que Dieu lui avait donnée). Lorsqu'elle fut grande et âgée de dix ans, le fils du roi passa par la rue; il la vit regarder par la fenêtre ; l'amour pour elle descendit dans son cœur ; il s'en alla malade à la maison. Les médecins se succédèrent auprès de lui sans savoir

(1) Spitta-bey, *Contes arabes modernes*, Paris, Maisonneuve, 1883, in-8, p. 105-111.

comment le guérir. Une vieille femme vint le visiter et lui dit :

— Peut-être est-ce que tu es amoureux ? ou bien as-tu une maîtresse ?

Il lui dit :

— Je suis amoureux.

Elle lui dit :

— De qui ?

Il lui dit :

— De la fille du marchand qui s'appelle Sittoukan.

Elle lui dit :

— Je te l'amènerai.

La vieille s'en alla et la trouva debout près de sa porte. Elle lui dit :

— Ma fille, tu es jolie ; (certainement) tu veux entrer en apprentissage chez la maîtresse (de filage) du lin.

La jeune fille alla chez sa mère et lui dit :

— Conduis-moi, ma mère, chez la maîtresse.

Elle lui dit :

— Chez quelle maîtresse ?

Elle lui répondit :

— La maîtresse du lin.

Elle lui dit :

— Ma fille, après cela tu mourras.

Elle lui dit :

— Non, je ne mourrai pas.

La mère l'envoya chez la maîtresse du lin. Elle restait là à nettoyer du lin. Un brin de lin entra dans son doigt entre la chair et l'ongle ; elle tomba par terre. On la crut morte ; on envoya chez sa mère et on leur dit :

— Venez enlever votre fille ; elle est morte.

Son père et sa mère avec des gens allèrent pour l'enterrer. Alors la vieille leur dit :

— Vous êtes des gens riches : ne serait-ce pas une honte pour vous de l'enterrer sous la terre dans la poussière ? Construisez-lui un palais au milieu du fleuve, et toutes les fois que vous en aurez le désir, vous irez la voir.

Son père alla lui bâtir un palais sur des colonnes au milieu du fleuve et fit aussi un grand jardin à l'intérieur. Ils enlevèrent la jeune fille, la mirent sur un lit dans le palais, la quittèrent et s'en allèrent. La vieille alla trouver le fils du roi et lui dit :

— Va la voir, elle est dans le palais au milieu du fleuve.

Le prince prit le vizir avec lui, alla et monta en haut chez elle. Il la trouva morte. Il s'assit pour la pleurer et pour réciter des vers sur sa beauté. Il la prit et la tourna (de tous les côtés). Il saisit sa main, la montra au vizir et lui dit :

— Vois comme (les doigts) sont fins ! Alors il trouva le brin de lin entre l'ongle et la chair. Il

le retira et le fit sortir. La jeune fille (s'éveilla), se mit droite sur son séant et lui dit :

— Où suis-je ?

Il lui dit :

— Tu es chez moi, maîtresse de mon cœur. Il l'embrassa et dormit avec elle au lit quarante jours entiers. Puis il descendit et trouva le vizir l'attendant. Ils sortirent par la porte (et entrèrent) dans le jardin. Alors le prince dit au vizir :

— Tu te rappelles : les roses et les jasmins sont blancs comme Sittoukan et les roses comme ses joues ; si tu ne m'en voulais pas (je resterais encore chez elle), ne fût-ce que trois jours.

Il monta et resta trois jours chez elle. Puis il descendit et se promena avec le vizir. Le caroubier le rencontra.

— Tu te rappelles, vizir, dit le prince ; le caroube est comme les sourcils de Sittoukan ; si tu ne m'en voulais pas (je resterais encore chez elle), ne fût-ce que trois jours.

Il monta et resta chez elle trois jours. Puis il descendit et se promena. Il rencontra une fontaine jaillissante :

— Tu te rappelles, vizir ; la fontaine est comme la taille de Sittoukan, si tu ne m'en voulais pas (je resterais encore chez elle), ne fût-ce que trois jours.

Il retourna chez elle. (Cependant) elle était

descendue d'en haut, en disant en elle-même:

— Allons voir pourquoi il s'en va et revient ainsi.

Elle descendit et se mit derrière la porte pour le regarder pendant qu'il venait pousser la porte.

Alors il la vit, cracha sur elle et lui dit :

— Si tu n'aimais pas les hommes, tu ne te mettrais pas derrière les portes.

Il la quitta et s'en alla. Elle se fâcha fortement, se promena dans le jardin et y trouva une bague. Or c'était la bague du royaume (de Salomon). Elle la frotta ; la bague lui dit :

— A tes ordres ; que demandes-tu ?

Elle lui dit :

— Je demande un palais à côté du palais du prince, et que tu me donnes une beauté plus grande que la mienne.

Elle leva les yeux et se trouva dans le palais à côté du palais du prince. Elle regarda par la fenêtre; le prince la vit et en devint amoureux. Il alla chez sa mère et lui dit :

— Ma mère, n'as-tu pas quelque chose de joli que tu pourrais porter comme cadeau à la dame qui s'est installée à côté de nous et ne pourrais-tu lui dire : Epouse mon fils ?

Elle lui dit :

— J'ai deux pièces de brocart royal.

Il lui dit :

— C'est bien, porte-les.

Sa mère alla chez elle et lui dit :

— Ma fille, accepte ce cadeau-ci : mon fils désire t'épouser.

Sur ce, la jeune fille appela l'esclave et lui dit :

— Prends, coupe-les en morceaux et essuie la maison avec.

La mère du prince s'en alla. Il lui demanda :

— Que t'a-t-elle dit, ma mère ?

Elle lui dit :

— Ce sont des gens riches ; on m'a pris le brocart et on en a fait des chiffons à essuyer la maison.

Il lui dit :

— Je t'en supplie, ma mère ; n'as-tu pas encore une chose précieuse que tu pourrais porter ?

Elle lui dit.

— Je n'ai qu'un collier d'émeraudes qui vaut quatre mille livres.

Il lui dit :

— C'est bien, porte-le.

Elle s'en alla, monta chez elle et lui dit :

— Accepte ce cadeau, ma fille ; mon fils désire t'épouser.

Elle appela l'esclave et lui dit :

— Les pigeons ont-ils mangé ou non ?

L'esclave lui dit :

— Pas encore, madame.

Elle lui dit :

— Prends ce collier-ci, égrène-le et donne-le aux pigeons pour qu'ils le mangent.

La mère du prince se fâcha et lui dit :

— Tu m'as vaincue, ma fille ; dis-moi si tu veux l'épouser ou non.

Elle lui dit :

— Si tu veux que je l'épouse, dis-lui de se faire passer pour mort; enveloppe-le dans sept linceuls, conduis-le par la ville et dis aux gens de ne l'enterrer que dans cette maison-ci.

Elle lui dit :

— C'est bien ; je le lui dirai, ma fille.

La mère du prince partit et lui dit :

— Si tu veux l'épouser, fais-toi passer pour mort pour qu'on t'enveloppe dans sept linceuls ; fais-toi conduire par la ville et reviens pour qu'on t'enterre chez elle ; alors elle t'épousera.

Il lui dit :

— Rien que cela ! ma mère ; crie et dis : Mon fils est mort.

Elle cria.

Les gens entendirent que le prince était mort.

Les chantres du Coran et les cheiks s'assemblèrent, entrèrent et le lavèrent.

Sa mère leur dit :

— Mon fils m'a imposé une obligation : Quand je mourrai, enveloppe-moi dans sept linceuls et,

après m'avoir conduit par la ville, enterre-moi dans le palais qui est à côté de chez nous.

On l'enveloppa; on le porta dans le cercueil, et les cheiks et les habitants de la ville marchèrent devant lui, le conduisant par la ville, le rapportèrent et le montèrent dans le palais de la jeune fille. Là ils le quittèrent et s'en allèrent. Elle entra vers lui et détacha de lui le premier linceul (et les autres) jusqu'au septième, cracha sur lui et lui dit:

— Si tu n'aimais pas les femmes, tu ne te serais pas fait envelopper de sept linceuls.

Alors il lui dit :

— Est-ce toi ?

Il mordit son doigt, l'arracha et ils demeurèrent ensemble.

37

LA VACHE DES ORPHELINS (1).

Il était une fois un homme qui avait une femme ; elle mit au monde deux enfants et mourut. L'homme se remaria ; il eut de cette seconde femme un garçon et une fille. La femme donnait à sa fille et à son fils de très

(1) Dulac, *Contes arabes en dialecte égyptien*, *Journal asiatique*, janvier 1885, p. 11-16.

bonne nourriture et quant aux deux autres enfants qui n'étaient pas ses enfants à elle, elle leur donnait du pain des chiens. Les enfants prenaient la vache, la menaient paître, donnaient le pain à la vache et lui disaient :

— O vache, sois bonne pour nous comme notre mère était bonne pour nous.

Et la vache leur donnait de bonne nourriture ; ils mangeaient et se rassasiaient et tous les jours cela marchait de même. La femme regardait ses enfants et les trouvait tout chétifs et elle trouvait que les autres enfants étaient bien portants. Alors elle se mit à donner du pain des chiens à ses enfants à elle, pensant qu'ils allaient devenir comme les autres, mais cela ne réussit pas du tout. Alors elle dit à son fils :

— Enfant, va-t'en avec ton frère et ta sœur et vois ce qu'ils mangent dans les champs.

Il dit :

— C'est bien.

Il alla aux champs avec son frère et sa sœur. Les enfants s'assirent affamés, mais ils avaient peur de leur frère, craignant qu'il ne les dénonçât. Ils lui dirent :

— Petit frere, si nous nous procurons quelque chose, ne nous dénonce pas.

Il dit :

— Bien, mes frères.

Alors ils donnèrent leur pain à la vache et lui dirent :

— O vache, sois bonne pour nous comme notre mère était bonne pour nous.

La vache leur donna un gâteau plein de lait. Ils mangèrent et, rassasiés, s'en retournèrent au logis. La femme vint à la rencontre de son fils et lui dit :

— Qu'est-ce que vous avez mangé dans la campagne ?

— Nous n'avons rien mangé du tout, dit-il, si ce n'est ce pain qu'on donne aux chiens.

Le jour suivant, elle dit au garçon :

— Reste, toi, n'y va pas; laisse aller ta sœur.

Leur sœur s'en alla en effet avec eux. Ils s'assirent; ils avaient bien faim. Ils lui dirent :

— Sœur, si nous nous procurons quelque chose à manger, ne nous dénonce pas.

Elle leur dit :

— Bien, mes frères.

Ils donnèrent le pain à la vache en lui disant :

— O vache, sois bonne pour nous comme notre mère était bonne pour nous.

La vache leur donna du gâteau. Ils se mirent à manger et la fille faisait tomber de la nourriture sur ses vêtements. Elle s'en retourna à la maison. Sa mère lui dit :

— Qu'est-ce que vous avez mangé dans les champs?

— Interroge mon vêtement, dit la fille, avant de m'interroger ; interroge mon burnous! vois, nous avons mangé du gâteau : c'est la vache qui nous l'a procuré.

La femme avait un amant ; elle lui dit :

— Je ferai semblant d'être malade, moi ; et toi, viens et dis : Je suis le médecin qui soigne les malades : je suis celui qui les guérit. Il n'y a de remède pour cette femme, il n'y a que le foie d'une vache toute noire.

Il lui dit :

— Je ferai cela pour toi. Quand je viendrai, dis : Fais-le entrer.

Elle fit la malade : on introduisit le prétendu médecin. Le mari demanda son avis. Il dit :

— Le remède qu'il lui faut n'est pas près d'ici.

— Dis seulement ce que c'est, dit le mari, et j'irai le chercher.

— Le remède qu'il lui faut, reprit l'autre, c'est le foie d'une vache toute noire, sans aucune tache d'autre couleur.

— La vache qu'il faut est chez nous, dit le mari.

On amena la vache, on l'égorgea. Les enfants pleuraient et disaient :

— O combien nous voilà orphelins, maintenant

que nous n'avons plus notre vache qui nous tenait lieu de mère!

La femme mangea le foie et fit semblant d'être guérie; son mari et son amant se jetèrent sur la viande et la dévorèrent tandis que les enfants rassemblaient les os; puis ils les calcinèrent et les placèrent dans un grand vase en terre: un aloès y poussa et les enfants se tenaient sous l'arbre et ils mangeaient et ils buvaient ce que leur procurait l'aloès. Ainsi l'arbre leur tenait lieu de la mère qui les avait élevés et de la vache qui les avait nourris et ils demeurèrent à vivre contents à la grâce de Dieu.

b) *Arabe de Tripoli.*

38

L'HOMME ET LE LION (1)

Il y avait un homme qui était marchand; il achetait et vendait. Un jour il fit un voyage dans le pays; des brigands arrivèrent et voulurent le tuer. Alors il leur dit:

— Qu'est-ce que je vous ai fait? Si vous voulez mon argent, je vous le donne.

Un des voleurs lui dit:

— Nous voulons te tuer.

(1) Stumme, *Mærchen und Gedichte aus der Stadt Tripoli in Nord-Afrika*, Leipzig, 1898, in-8°, Hinrich, p. 1-5.

Il s'enfuit et se cacha dans une caverne souterraine. Il y rencontra un lion ; celui-ci se leva, lui fit place dans la caverne et alla vers ces gens qui étaient au dehors et voulaient tuer le marchand ; il se jeta sur eux et les dévora. Puis il rentra dans la caverne et trouva l'homme assis. De la tête, il lui fit signe de s'en aller. L'autre partit.

Après avoir un peu marché, il rencontra un autre lion.

— Seigneur, dit-il, qu'ai-je donc fait autrefois ? Les hommes veulent me tuer ; je leur échappe, je me glisse dans une caverne, je rencontre un lion ; il me délivre d'eux, je m'en vais et je rencontre un autre lion ! Seigneur, qu'ai-je fait dans le monde pour que chaque fois je trouve un danger?

Il s'en retourna vers le premier lion et entra dans la caverne. Le premier lion vit l'autre qui voulait dévorer l'homme ; tous deux s'attaquèrent et se livrèrent bataille. Le premier tua le second qui avait menacé l'homme, puis il alla retrouver celui-ci et avec la tête lui fit signe de partir.

L'homme s'en alla en disant :

— Dieu soit loué ! D'abord des voleurs ont voulu me tuer ; un lion m'a délivré d'eux, puis je suis parti et j'ai rencontré un autre lion ; je me suis enfui et le premier m'a encore délivré. Qu'ai-je fait dans le monde, Seigneur ?

Il continua sa route et trouva un puits auprès

duquel il se coucha et se mit à pleurer. A la nuit arriva une caravane. Les gens lui demandèrent :

— Pourquoi es-tu assis à pleurer au-dessus du puits ?

Il leur répondit :

— Laissez-moi, après être mort, je suis revenu à la vie.

— Quelle chose extraordinaire !

— Je vais vous la raconter. Je suis marchand ; je vends et j'achète ; je voyageais lorsque j'ai rencontré des gens qui voulaient me tuer ; je me suis enfui et je suis entré dans une caverne ; j'y ai trouvé un lion qui est sorti contre eux, m'a délivré d'eux et les a tués. Puis il m'a dit : Va-t'en. Je suis parti. J'ai rencontré un autre lion qui a voulu me tuer ; je me suis sauvé et je suis revenu vers le premier. Quand il m'a vu, il m'a laissé entrer ; il est sorti contre l'autre ; ils se sont battus et il l'a tué. Puis il m'a dit : Va-t'en. J'ai repris mon chemin et je suis arrivé à ce puits ; alors je me suis couché et je me suis mis à pleurer. Faites-moi du bien ; prenez-moi avec vous ; faites-moi revoir mes enfants. Désormais, je ne voyagerai plus dans le pays à cause de ce qui m'est arrivé. Trois fois j'étais près de mourir ; si ce n'avait été ce lion qui m'a délivré, j'aurais péri. Je désire revenir vers ma famille, la revoir,

lui raconter tout ce qui m'est arrivé dans ce périlleux voyage.

Les gens de la caravane le recueillirent et lui dirent :

— Viens avec nous ; nous t'emmènerons, ne crains pas.

Ils le prirent avec eux et il marcha jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans son pays. Alors il revit sa femme et ses enfants et se mit à pleurer.

Ils lui demandèrent :

— Où as-tu été ?

Il leur raconta tout ce qui lui était arrivé.

c) *Arabe de Tunisie.*

39

LES TROIS MOH'AMMED (1)

Il y avait un homme qui avait trois fils ; leur nom à tous trois était Moh'ammed. Quand il fut sur le point de mourir, il douta que l'un d'eux fût son fils. Alors il leur dit :

Moh'ammed héritera ; Moh'ammed héritera et Moh'ammed n'héritera pas.

Quand leur père fut mort, ils laissèrent passer

(1) Stumme, *Tünisische Mærchen und Gedichte.* Leipzig, 1893, 2 v. in-8°, Hinrich, t. I, p. 73-75 ; t. II, p. 123-126.

une semaine, puis une autre, puis ils se mirent à parler de l'héritage pour le partager. Ils se mirent à discuter. A la fin, ils se rendirent devant le juge. Quand ils furent arrivés, la décision de leur affaire lui parut difficile; il leur dit :

— Que le qâdhi Hiddi décide entre vous.

Alors ils se recommandèrent à Dieu et partirent.

Quand ils eurent marché de nouveau, ils arrivèrent à un endroit où des chameaux s'étaient arrêtés. Le premier regarda et dit :

— Le chameau qui a été ici n'avait pas de queue.

Le second regarda et dit :

— Le chameau était borgne

Le troisième vint et dit :

— La charge de ce chameau était mi-partie douce et mi-partie acide.

Puis ils partirent. Le maître du chameau les rencontra; il cherchait après sa bête. Il leur demanda :

— Avez-vous rencontré un chameau ?

L'un d'eux regarda et dit :

— Ton chameau n'est-il pas sans queue ?

— Oui, répondit-il.

Le second regarda et dit :

— Ton chameau n'est-il pas borgne ?

— Oui.

Le troisième regarda et dit :

— La charge de ton chameau n'est-elle pas mi-partie douce et mi-partie acide ?

— Oui. Donc vous avez vu mon chameau, puisque vous m'avez donné son signalement ?

Ils lui répondirent :

— Mon cher, nous n'avons pas vu ton chameau.

— Où l'avez-vous vu ?

— Nous ne l'avons pas vu.

Il les saisit sans vouloir les lâcher. Ils lui dirent :

— Nous allons trouver le qâdhi Hiddi ; viens avec nous.

Ils arrivèrent devant le qâdhi. Le maître du chameau se présenta le premier et dit :

— Ces jeunes gens ont mon chameau.

Le qâdhi leur dit :

— Rendez-lui sa bête.

Ils répliquèrent :

— Que Dieu juge entre nous et lui, nous ne l'avons pas.

Le maître du chameau regarda et dit :

— Ils m'ont donné son signalement ; mon chameau est sans queue ; il est borgne ; sa charge est mi-partie douce et mi-partie acide.

Le qâdhi regarda et dit :

— Comment savez-vous qu'il est sans queue ?

L'un d'eux répondit :

— Quand le chameau fait des crottins, il les

disperse avec sa queue, de sorte qu'ils sont éparpillés de tous côtés. Quand j'ai vu ses crottins, je les ai trouvés en tas. Alors j'ai reconnu qu'il n'avait pas de queue.

Le qâdhi se tourna vers le second frère et lui dit :

— A quoi as-tu reconnu qu'il était borgne ?

— J'ai vu que l'herbe était mangée du côté où son œil était sain, et qu'elle restait intacte du côté où il était borgne.

Le qâdhi s'adressa au troisième et lui dit :

— D'où as-tu su que la charge du chameau était mi-partie douce et mi-partie acide ?

Il répondit :

— Du côté où était la charge acide, des mouches tourbillonnaient au-dessus des gouttes tombées, et du côté où était la charge douce, les mouches bourdonnaient.

Alors le qâdhi se tourna vers le propriétaire du chameau et lui dit :

— Mon cher, comment est ton chameau ?

— Effectivement, il est sans queue, borgne et porte une charge mi-partie douce et mi-partie acide; d'un côté du vinaigre et de l'autre du miel.

Le qâdhi reprit :

— Cherche ton chameau ; ces gens ont deviné son signalement par leur habileté; ce sont des gens intelligents.

Il les regarda et leur dit :

— Vous trois, quelle est votre affaire ?

— Seigneur, répondirent-ils, notre père a dit en mourant : Moh'ammed héritera, Moh'ammed héritera et Moh'ammed n'héritera pas. Nous ne savons pas lequel ; nous nous appelons tous les trois Moh'ammed.

Il leur dit :

— Vous passerez cette nuit chez moi comme mes hôtes ; demain, je déciderai votre affaire.

Il les fit monter à l'étage supérieur, appela son berger et lui dit :

— Va leur égorger un agneau.

Il égorgea un agneau, le dépouilla et le porta à la maison pour le faire cuire. On leur apporta le souper. Ils se mirent à manger. Le qâdhi se tint derrière la porte de la chambre à écouter ce qu'ils disaient. L'un d'eux dit :

— Cette viande est de la viande de chien.

Le second ajouta :

— Celle qui a fait cuire le souper avait ses règles.

Le troisième conclut :

— Le qâdhi est un bâtard.

— Non, mon cher, ne dis pas que le qâdhi est un bâtard. D'où le sais-tu ?

— Celui qui fait apporter le dîner et ne mange pas avec ses hôtes est un bâtard.

Le qâdhi les entendit et s'en alla. Il appela le berger et lui dit :

— Pourquoi me mets-tu dans l'embarras quand des hôtes viennent et égorges-tu un chien ?

— Non, seigneur, par ta tête, je n'ai égorgé qu'un agneau ; mais comme sa mère était morte quand il était petit, c'est une chienne qui l'a allaité.

Le qâdhi alla à la maison et demanda :

— Qui a fait cuire le souper des hôtes ?

Une femme s'avança et dit :

— C'est moi, seigneur.

Il lui dit :

— Tu as tes règles ?

— Oui.

Il alla trouver sa mère, la saisit, la jeta par terre, tira son poignard contre elle pour l'égorger et lui dit :

— Dis-moi qui est mon père, sinon je te tue.

Elle eut peur et lui dit :

— Mon fils, ton père était sans vigueur. Il y avait chez nous un boucher qui nous apportait de la viande ; c'est lui que Dieu a décrété ; j'ai dormi avec lui, je suis devenue enceinte et je t'ai eu.

Alors il lâcha sa mère.

Le lendemain, il alla juger. Les jeunes gens se présentèrent à lui. Il dit au premier :

— Comment as-tu reconnu que cette viande était du chien ?

Il répondit :

— La viande d'agneau n'a pas de fibres ; celle du chien en a.

Il se tourna vers le second et lui demanda :

— A quoi as-tu reconnu que celle qui a fait cuire le souper avait ses règles ?

— Parce que la viande n'était pas salée.

Il ne dit rien au troisième, mais il décida :

— Moh'ammed (l'aîné) héritera ; Moh'ammed (le second) héritera, mais Moh'ammed (le troisième) n'héritera pas.

Celui-ci demanda :

— Pourquoi ?

— Un bâtard seul distingue un bâtard.

d) *Arabe d'Algérie.*

40

TRAVESTISSEMENT (1)

Un homme labourait son champ dans la saison d'hiver, avec un attelage à deux bœufs, lorsqu'un individu, fils du péché, se dirigea de son côté, se dépouilla de son bur-

(1) Cherbonneau, *Exercices pour la lecture des manuscrits arabes*, Paris, Hachette, 1853, in-8, p. 53-54, 62-64.

nous et se mit à laver sans eau. Le laboureur, voyant ce manège, se réjouit parce qu'il avait soif. Le drôle eut bientôt ramassé son burnous et vint droit à lui :

— Que Dieu t'assiste ! lui dit-il.

— Que Dieu te bénisse, repartit le laboureur, qui ajouta aussitôt :

— Je meurs de soif.

— Eh quoi ! fit l'autre ; il y a de l'eau tout près d'ici et tu meurs de soif !

— Comment t'appelles-tu ? demanda le laboureur.

— Je me nomme Meddih.

— Mon cher Meddih, fais-moi le plaisir de garder mes deux bœufs jusqu'à mon retour.

Il partit, mais quand il revint, le gardien et l'un des deux bœufs avaient disparu. Aux cris désespérés du laboureur, notre compère arrive avec un nouveau costume.

— Qu'as-tu à crier ainsi ? lui dit-il en l'abordant.

— On m'a volé un bœuf.

— Cours vite à sa recherche, ajouta l'homme au déguisement.

— Ton nom ? demanda le laboureur.

— Je m'appelle Moulhiq-Khouh (j'emmène son frère).

— Eh bien, mon cher Moulhiq-Khouh, aie la

complaisance de me garder ce taureau jusqu'à ce que je revienne.

Cela dit, il se mit à courir pendant que notre homme complétait son œuvre. A son retour, le laboureur ne trouva plus ni homme ni taureau. Il en perdit la tête et grommela entre ses dents :

— Qu'on vienne un peu me prendre le soc et la charrue !

41

LES RICHESSES DE LA KALA'AH (1)

On raconte qu'une caravane y était venue pour acheter de l'huile. Arrivée à la porte d'El Adjeraoua, cette même Adjeraoua dit aux gens qui la composaient :

— Que voulez-vous ?

Ils lui répondirent :

— Nous désirons acheter de l'huile.

— Combien en voulez-vous ?

— Cent charges, dirent-ils.

Elle donna des ordres à ses serviteurs qui leur vendirent de l'huile jusqu'à concurrence de la quantité demandée, après quoi il en resta une quantité considérable. La caravane emporta l'huile et parvint à un endroit près de Ras el

(1) Méquesse, *Notice sur la Kalaa des Beni Hammad*, *Revue Africaine*, Alger, Jourdan, t. XXX, 1886, p. 302.

Oued, dans le Riras-Dahras. Mais Adjeraoua, qui avait vendu l'huile, trouva une souris morte dans l'huile qui restait ; elle leur envoya un messager pour leur dire que l'huile qu'ils emportaient était corrompue, de revenir en prendre d'autre et de jeter celle qu'ils avaient, à l'endroit où ils se trouvaient, à Ras el Oued. Ils revinrent et elle leur mesura la même quantité d'une autre huile. C'est pourquoi le lieu où ils ont jeté l'huile, nommé Ras el Oued, a été appelé Merdj ez Zit (pré de l'huile), nom qu'il porte encore aujourd'hui.

42

MOULEY YAQOUB ET SON FILS (1)

Le sultan Mouley Yaqoub ben Mansour régnait dans le Maghreb. Un jour vint à lui un serviteur de Sidi Bel Abbès es Sebti qui lui demanda sa fille en mariage. Le sultan lui répondit :

— Si ton but est d'épouser ma fille, apporte-moi une pierre comme celle-ci.

C'était un rubis Le serviteur alla sur-le-champ chez son maître Sidi Bel Abbès et lui raconta ce qui s'était passé entre lui et le sultan. Le cheikh

(1) René Basset, *Nédromah et les Traras*, Paris, Leroux, 1901, in-8, p. 205-209.

lui ordonna d'aller à la rivière et de lui rapporter autant de pierres qu'il pourrait, semblables à celle qu'il avait vue dans la maison du prince. Le disciple obéit et toutes ces pierres rapportées de la rivière devinrent des rubis. Quand le roi vit cela, il lui donna en mariage sa fille Sàfyah. La nuit des noces, le disciple entra chez son épouse ; le mur se fendit ; son maître Sidi Bel Abbès entra par là et dit à son disciple :

— Si tu as pour but ce bas-monde, tu y es ; mais si tu as l'autre pour but, suis-moi.

Alors le mari abandonna sa femme et partit en compagnie du cheikh. Le lendemain elle écrivit à son père une lettre pour lui demander de venir chez elle. Quand il fut arrivé, elle lui dit :

— Tu n'es pas roi.

Et elle lui raconta ce qu'avait fait son mari et le maître de celui-ci. Au matin, le sultan ordonna de prendre ce qu'il avait amassé dans son trésor ; il confia le gouvernement à un fils qu'il avait, appelé Es Soltân el Akh'al et se voua à l'abstinence des choses de ce monde. Sa fille Sâfyah le suivit. Ils se rencontrèrent un jour dans le désert et ils vinrent ensemble dans la ville de Tlemcen.

Mouley Yaqoub ben Mansour raconta que la dame qu'il avait avec lui était sa femme, et il se mit à fabriquer des matelas pendant l'espace de

deux ans. A cette époque, régnait à Tlemcen un roi nommé El Ablaq el Fertas. Un jour, les voisins de Mouley Yaqoub ben Mansour allèrent tous chez le roi et lui dirent :

— Le matelassier a une femme douée de beauté et de grâce; ordonne-lui de la répudier et tu l'épouseras.

Le sultan de Tlemcen lui envoya exposer ces paroles. Quand le matelassier l'apprit, il jura qu'il ne répudierait jamais sa femme. Mais comme le prince insistait, il demanda un délai de trois jours pour délibérer. Dans l'intervalle il écrivit un billet à son fils qui résidait dans la capitale, lui demandant de venir avec ses soldats. Quand il fut arrivé à Tlemcen, il entoura la ville, lui ordonna de tuer son roi et elle le tua. Puis il emmena son père et sa sœur Sâfyah ; il alla trouver le prophète de Dieu Youcha (Josué), bâtit la muraille autour de son tombeau et, après avoir égorgé quarante taureaux, il partit pour sa capitale avec son père et sa sœur. Quand ils furent entrés dans leur pays, le cheikh Sidi Bel Abbès vint les trouver avec son disciple et ils le saluèrent. Puis le serviteur en question prit sa femme Sâfyah que précédemment Mouley Yaqoub lui avait donnée en mariage.

e) *Arabe du Maroc.*

43

LE HIBOU (1)

Il était une pauvre femme qui avait un fils. Ils ne possédaient qu'une chèvre. Ils l'égorgèrent et mangèrent sa chair. Le lendemain, le fils dit à sa mère :

— Porte cette peau au marché. J'irai te l'acheter; assurément un juif viendra aussi pour te l'acheter et il te trompera. Je veux y aller et faire réussir l'affaire : nous arriverons, le juif et moi, et nous mettrons une enchère sur la peau.

Ils surenchérirent de sorte qu'elle arriva à cent mithqals. Ils la vendirent au Juif, emportèrent les cent mithqals lui et sa mère, et ils achetèrent des moutons qu'il emmena paître.

Dans la forêt, il rencontra un hibou dans une maison déserte. L'oiseau cria :

— Mouak !

Le berger demanda :

— Combien m'en donnes-tu ?

— Mouak.

(1) Socin et Stumme, *Der arabische Dialekt der Houwara*, Leipzig, Hirzel, 1894, in-8, p. 34-37, 98-99.

— Cent réaux ?

— Mouak.

Ils recommencèrent.

— Que Dieu t'en fasse profiter ! (marché conclu), dit le berger.

Il rentra à la maison et dit à sa mère :

— J'ai vendu le troupeau.

— A qui ?

— A un hibou.

— As-tu jamais vu les gens vendre à des hiboux ?

— Je le lui ai vendu. C'est fait.

— T'a-t-il payé ?

— Je suis convenu avec lui de quinze jours.

Quand le délai fut passé, il retourna à cette maison et rencontra le hibou qui lui dit :

— Mouak.

— As-tu apporté l'argent ?

— Mouak.

— Donne-le.

Alors il lui lança une pierre. Le hibou s'envola. Le jeune homme le suivit jusqu'à son trou : il y entra et trouva une marmite pleine de réaux. Il en prit cent pour prix des moutons et s'en revint à la maison.

— Le hibou m'a payé, dit-il à sa mère.

— Où cela ?

— Dans sa demeure.

— Tu connais le chemin de l'endroit où il t'a payé?

— Oui, je le connais.

Sa mère alla avec lui au trou du hibou; ils entrèrent, prirent la marmite pleine de réaux et revinrent à la maison.

La femme prit son fils et le cacha dans la cave. Elle apporta un moulin et un crible pour moudre et cribler l'eau. Les gens vinrent lui dire le lendemain :

— Lâche ton fils.

Ils allèrent le voir et le saluèrent.

— Salut! leur dit-il; que béni soit le bien qui nous est tombé hier!

— Quel bien, demandèrent-ils.

— J'ai passé la nuit avec la pluie et le tonnerre.

Quand il eut recouvré la raison, elle le fit sortir du silo et le maria à une jeune fille.

L'histoire est terminée; je les ai laissés et je suis venu ici.

XIV. — GHEEZ (1)

44

LA VISION DE SAINT IARED (2)

En ce jour, le 2 de ghënbot, s'endormit dans le Seigneur Iâred le musicien, pareil aux séraphins. Il était des parents d'Abbâ Gédéon, un des prêtres de l'église métropolitaine d'Aksoum. Comme Abbâ Gédéon avait commencé à apprendre les Psaumes de David au bienheureux Iâred, celui-ci ne pouvait les retenir longtemps. Son maître le frappant et le tourmentant, il s'enfuit dans le désert, s'assit à l'ombre d'un arbre et vit un ver qui montait sur l'arbre. Quand il était arrivé à la moitié, il tombait à terre. Il recommença souvent et arriva, non sans peine, au haut de l'arbre. Iâred, ayant vu le zèle du ver, se repentit en lui-même, revint vers son maître et lui dit :

— Pardonne-moi, ô mon maître ! fais-moi ce que tu voudras.

(1) Le gheez, aujourd'hui éteint, est demeuré la langue liturgique et savante de l'Ethiopie

(2) Dillmann, *Chrestomatia æthiopica*. Leipzig, Weigel, 1876, in-8, p. 34.

Son maître spirituel l'accueillit. Alors il demanda en pleurant au Seigneur de lui ouvrir l'esprit des livres anciens et nouveaux. Puis il fut fait diacre. A cette époque, il n'y avait pas de notation dans la liturgie. Le Seigneur envoya à Iâred trois oiseaux du paradis terrestre qui conversèrent avec lui dans la langue des hommes et l'enlevèrent avec eux vers la Jérusalem céleste où 21 prêtres des cieux lui apprirent les modes de musique. Lorsqu'il revint à lui, il alla dans la sainte église métropolitaine d'Aksoum vers la troisième heure et cria :

— Alleluia au Père ! alleluia au Fils ! alleluia au Saint-Esprit ! Il a créé le ciel comme la première Sion ; il a apparu à Moïse pour qu'il lui construisît le tabernacle.

Il appela ce mode musical Aryam. Au bruit de sa voix, le roi et la reine accoururent avec l'évêque, les prêtres et les grands et demeurèrent là à l'écouter. Il disposa les cantiques selon les saisons, d'une année à l'autre : ceux du printemps, de l'hiver, de l'été et de l'automne, d'après les fêtes et les dimanches ; ceux des anges, des prophètes, des martyrs et des justes, d'après trois modes qui sont le *ghêêz*, le *êzêl* et l'*ârârâi*. Il ne dépassa pas les trois modes correspondant aux paroles des hommes, aux chants des oiseaux, aux cris des animaux. Lorsque Iâred chanta, il

était au-dessous du roi Gabra-Masqal, et lorsque le roi entendit sa voix, son bâton de fer pénétra dans le pied du saint : il en coula beaucoup de sang, sans que Iâred s'en aperçût, jusqu'à ce qu'il eût fini. A cette vue, le roi en fut effrayé, arracha le bâton de son pied et lui dit :

— Demande ce que tu voudras, pour prix de ce sang qui a coulé.

Iâred l'adjura en ces termes :

— Laisse-moi aller me faire moine.

Le roi, l'ayant entendu, s'affligea avec tous ses fonctionnaires, mais il craignit, en l'empêchant, de manquer à son serment. Iâred, étant allé à l'église, se tint près de l'arche de Sion et dit :

— Sainte et heureuse! louée et bénie! honorée et exaltée!

Si bien que dans sa perfection il s'éleva de terre à plusieurs coudées. Puis il alla vers le désert de Samèn, y demeura dans le jeûne et la prière, y fatigua beaucoup son corps et y accomplit sa lutte. Dieu lui promit qu'on invoquerait son nom et qu'on ferait sa commémoration.

45

LE SOLITAIRE ET LES FEMMES (1).

Lorsque Yohani eut douze ans, le vieillard (qui l'avait élevé) réfléchit :

— C'est mon fils, se disait-il : son instruction est terminée; je le mènerai à l'évêque pour qu'il devienne diacre.

Il partit avec Yohani et, s'étant un peu éloigné de sa demeure, il fit route pendant une demi-journée. L'enfant vit dix femmes qui portaient de l'eau dans des jarres : elles étaient nues et avaient les seins allongés.

— Mon père, demanda Yohani, qu'est-ce que ces êtres singuliers et séduisants, qui ont quatre pieds et les cheveux longs ?

Auparavant, il n'avait jamais vu de femme. Le vieillard réfléchit :

— Voici, dit-il, que mon fils n'a jamais connu sa mère, ni rien du siècle ; pourquoi lui apprendrai-je la différence qui existe entre la femme et l'homme ? Puis s'adressant à lui :

— Mon enfant, ce sont des démons impurs

(1) René Basset, *Vie d'Abba Yohani*, Alger, 1885, in-8, Fontana, p. 18-19.

qui prennent l'âme dans leurs rets ; si tu en vois encore, jette-toi dans le précipice.

XV. — TIGRÉ (1).

46

LE TAUREAU ET LA GRENOUILLE (2).

Un taureau passait sur le bord d'un fleuve : une grenouille le vit en cet endroit. Comme elle était envieuse, elle voulut devenir aussi grosse que lui. Alors elle enfla son corps pour grossir. Mais pendant qu'elle s'efforçait de devenir grosse comme lui, elle éclata et mourut.

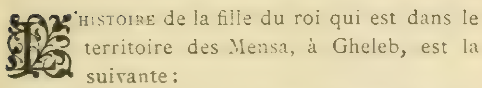
Les pauvres ne doivent pas chercher à être comme les riches ; une parole me suffit ; qu'on comprenne.

(1) Le tigré est une langue dérivée du ghëëz et se parle sur la côte de la mer Rouge, dans l'Erythrée italienne.

(2) Nœldeke, *Tigre-Texte*, *Wiener Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes*, t. IV, Vienne, 1890, Hœlder, in-8, p. 297.

47

LA FILLE DU ROI (1).



L'histoire de la fille du roi qui est dans le territoire des Mensa, à Gheleb, est la suivante :

La fille du roi et son mari, s'avançant avec leurs biens, leur nourriture et leurs gens, partirent, dit-on, d'Abyssinie. Leurs gens qui les avaient accompagnés s'en retournèrent. Elle resta avec son mari et ses serviteurs.

Tout ce qui aujourd'hui est devenu pierre, on dit que c'étaient de grands sacs de grains et de plus petits.

XVI. — TIGRINIA (2).

48

LA COMPASSION DU RENARD (3).

Un renard voulait pénétrer dans un poulailler, mais il se fatigua longtemps en vain. Enfin, voyant qu'il ne pouvait pas

(1) C. Conti-Rossini, *Tradizioni storiche dei Mensa*. Rome, Casa editrice italiana, 1901, in-8, p. 30-31.

(2) Le tigrinia est dérivé du ghèez et se parle dans le nord de l'Ethiopie actuelle et dans l'Erythrée italienne.

(3) Schreiber, *Manuel de la langue tigraï*, 2e partie. Vienne, 1893, Hœlder, in-8, p. 189.

forcer la maisonnette, il s'en retourna. Après qu'il fut arrivé chez son frère, celui-ci l'interrogea en disant :

— Mon frère, avez-vous trouvé un bon souper ?

— Comme la pauvre poule, dit-il, criait beaucoup, mon cœur fut touché de compassion et je m'en suis retourné.

49

LA PÉNITENCE DU RENARD (1).

Un jour, un renard, cherchant de la viande, rôda de l'aurore au soir ; mais cependant il n'en trouva point. Enfin il vit un épervier mangeant une poule, assis sur un arbre.

— Hé, mon frère, lui dit-il, vous n'avez pas honte ! C'est mercredi aujourd'hui. Vous ne faites pas l'œuvre de pénitence. Vous ne savez donc pas que c'est un péché que de manger de la viande ?

L'épervier trembla au cri du renard et la viande tomba de son bec à terre.

Le renard saisit aussitôt ce qui était tombé et commença à manger en disant :

(1) Schreiber, *Manuel de la langue tigraï*, 2e fasc., p. 190.

— Peut-être me suis-je trompé ; je crois que c'est jeudi.

XVII. — AMHARINIA (1).

50

LE JUGE ET LES PLAIDEURS (2).

Il y avait deux plaideurs : l'un d'eux fit cadeau de miel au juge suprême ; l'autre lui donna en présent un mulet. Le jour où ils plaidèrent leur procès, le juge suprême décida en faveur de celui qui avait donné un mulet. Celui qui avait donné le miel dit :

— Qu'est-il arrivé à mon cher seigneur pour l'avoir indisposé contre moi ?

Le juge suprême répondit :

— Ton vase de miel a été cassé d'un coup de pied par un mulet.

(1) L'amharinia est parlé dans le centre de l'empire actuel d'Ethiopie et jusque dans le Choa.

(2) Ign. Guidi, *Proverbi, strofe e racconti abissini*, Rome, Salviucci, 1894, in-8, p. 83.

51

L'ANESSE ET LA HYÈNE (1).

Un jour, une ânesse, portant une charge de viande et conduite par un chien, fit la rencontre d'une hyène. Celle-ci lui demanda :

— Qui es-tu ?

— Je suis madame l'ânesse.

— Que portes-tu ?

— De la viande.

— Qui est-ce qui te conduit ?

— Le voici, c'est un chien.

La hyène reprit :

— Tu es une excellente nourriture pour moi ; tu es chargée d'une excellente nourriture pour moi et ce qui te suit est une excellente nourriture pour moi : je t'en prie, ne me fais pas rire des yeux (tu me causes trop de contentement) : ce sont les dents qui doivent seules montrer le rire des gens.

(1) Ign. Guidi, *Proverbi, strofe e racconti*, p. 73-74.





TROISIÈME PARTIE

LANGUES DU NIL

XVIII. — NOUBA (1)

a) *Dialecte de Dongola*

52

LE SINGE ET LE BUCHERON (2)

Un bûcheron allait ramasser du bois dans la campagne pour le vendre au marché et, du produit de sa vente, il vivait, lui et sa femme. Un jour, dans le marché, un homme lui proposa d'échanger un cynocéphale contre deux fagots. Le bûcheron y consentait, mais sa femme

(1) Les trois dialectes nouba sont parlés en Nubie depuis la Haute-Egypte jusqu'à Khartoum.

(2) Rochemonteix, *Quelques contes nubiens*, *Œuvres diverses*. Paris, éd. Leroux, 1894, in-8°, p. 361-367.

s'y opposait. Alors le singe, par la permission de Dieu :

— Renvoie ta femme, dit-il, et prends-moi pour les deux fagots.

Et le bûcheron ayant éloigné la femme, s'éloigna avec le singe.

— Suivez-moi, ajouta celui-ci, et je vous ferai épouser la fille du roi.

Ils partirent pour le palais du roi. Or, celui-ci prétendait n'accorder sa fille qu'à celui qui lui en donnerait le poids d'or.

— Comment, disait le bûcheron au singe, voulez-vous que j'épouse cette princesse ? Où trouver un pareil poids d'or ?

Et le singe entra dans le palais, et ayant pénétré près de la princesse, il l'amusa par ses jeux et ses discours.

— On raconte, dit-il, que ton père ne veut te marier qu'en échange de ton poids d'or, est-il donc si riche lui-même ?

Et il voulut voir le trésor royal. La jeune fille prit alors une clef sous un coussin, ouvrit le trésor et le montra au cynocéphale Mais celui-ci observa la place de la clef et, à la nuit, ayant fait des vêtements de son maître un sac qu'il se pendit au cou, il se glissa sans bruit auprès de la princesse endormie, tira la clef de dessous le coussin et ouvrit le trésor, et il charria l'or jusqu'au matin. Avec

de l'or, ils achetèrent des chevaux, des esclaves, un palais. Puis le bûcheron monta à cheval et s'en fut chez le roi.

Après être entré et s'être assis :

— Marie-moi ta fille, ô roi, dit-il.

— Peux-tu donc fournir un poids d'or égal à celui de ma fille ?

— Certes !

— Eh bien, apporte ton or, et si le poids n'y est pas, je te couperai la tête.

L'or fut apporté, et le poids ayant été trouvé juste, le bûcheron épousa la princesse et demeura avec elle dans le palais.

Et le bûcheron, pensant à sa fortune, se prit à rire. Alors la princesse :

— De qui riez-vous ? dit-elle en colère, est-ce de mon père ou de moi ?

Le bûcheron fut très embarrassé. Au matin, la princesse courut se plaindre à son père. Quand le singe vint trouver son maître, il le vit plein de trouble et lui demanda pourquoi il était ainsi. Mis au fait :

— Si le père vous interroge, dit-il, répondez-lui qu'ayant habité jadis le palais de briques d'or et d'argent, il vous a paru bizarre d'habiter aujourd'hui un palais de briques de limon.

Or, le roi manda son gendre, et celui-ci ayant fait la réponse indiquée par le singe, le roi, irrité

contre sa fille, la fit venir et, après l'avoir battue, la rendit à son mari. Les deux époux vécurent heureux dans leur appartement.

Mais il advint que la princesse eut l'idée de voir le palais de briques d'or et d'argent. Le bûcheron fut encore dans l'embarras. Le singe dit :

— Attendez sans inquiétude, je trouverai ce qu'il faut.

— C'est bien, dit-il.

Le singe partit à la recherche et il arriva enfin à un palais construit en briques d'or et d'argent. Le roi était mort et, comme il n'avait pas d'enfant, son esclave avait pris sa place. Le singe entra et adressa à l'esclave de vifs reproches de s'être emparé du trône sans avoir prévenu les enfants du roi.

— Avait-il donc des enfants ? repartit l'esclave.

— Certes ! et un fils qui me suit. Malheur à vous, misérables !

A ces mots, tous les Arabes furent remplis de crainte et on s'empressa de mettre le palais en état de recevoir son maître. Le singe courut vers celui-ci :

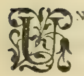
— Ecoute ! cria-il et bientôt le bûcheron vint s'installer dans son nouveau palais avec son épouse, ses esclaves mâles et femelles, ses chevaux et ses chameaux.

Voilà comment, par l'esprit d'un singe, un homme, ô retour de fortune ! de bûcheron qu'il était devint roi.

b) *Dialecte de Kenza.*

53

JOHA ET LES SOULIERS (1)

N homme du nom de Joha monta sur un palmier ayant avec lui ses souliers. Quelqu'un lui demanda :

— Qu'as-tu besoin de souliers là-haut?

L'autre lui répliqua :

— Peut-être c'est un voyageur qui les a oubliés là-haut.

c) *Dialecte de Fadidja.*

54

LE RENARD ET LA HYÈNE (2)

E renard monta sur la montagne avec un papier écrit pour trouver la hyène. Quand il fut arrivé, il lui dit :

(1) Reinisch, *Die Nuba-Sprache* t. I, Vienne, 1879, in-8°, Braumüller, p. 162.

(2) Reinisch, *Die Nuba-Sprache*, t. I, p. 204-206.

— Je me suis fait remettre par les hommes ce papier qu'ont signé les cheikhs et les cheikhs inférieurs et je t'en fais cadeau. Avec cette garantie, tu peux descendre à midi, sans que personne mette un obstacle sur ta route, pour aller boire ouvertement de l'eau au fleuve et te promener ostensiblement partout à ton gré. Prends donc ce passe-port, descends, bois de l'eau et reviens.

La hyène répondit :

— Allons ensemble, toi et moi, descendons tous deux, buvons de l'eau et ensuite revenons.

— Ne crains donc plus les gens, répliqua le renard ; mais la hyène lui dit :

— Descends seulement pendant trois jours avec moi, parce que je suis encore trop inquiète ; mais après trois jours, j'oserai descendre toute seule boire de l'eau et revenir chez moi.

— C'est bon, dit le renard, et il descendit au fleuve en compagnie de la hyène et là, ils burent leur eau.

Quand ils furent en route pour revenir, ils se glissèrent dans l'étable d'une maison et, après qu'ils s'y furent introduits, l'hyène égorgea une brebis et se mit à la dévorer. Mais le renard se glissa dehors et avertit les gens de la maison. Ceux-ci saisirent immédiatement leurs bâtons et enfermèrent la hyène et le renard dans un cer-

cle. Le renard bondit sur le mur et se tint là.

Pendant ce temps, les gens tombèrent à coups de bâtons sur la hyène jusqu'à ce qu'elle ne pût s'échapper. Alors elle cria au renard :

— Lis donc à ces gens le sauf-conduit que tu portes avec toi.

Le renard lui répliqua :

— Aujourd'hui, c'est le jour de la bataille ; si je voulais lire, qui est-ce qui m'écouterait ?

Sous ce prétexte, il refusa de lire.

Les gens frappèrent la hyène à mort, et quand ils en eurent fait la fin, on la traîna au fleuve et on l'y jeta.

XIX. — DINKA (1)

55

LE COQ ET L'ÉLÉPHANT (2)

Un jour, un pari fut engagé entre le coq et l'éléphant pour savoir lequel des deux se montrerait le plus grand mangeur et le lendemain, à l'aube, les deux adversaires se trouvèrent au rendez-vous choisi.

(1) Les Dinka habitent sur les bords du Nil blanc entre le 12e et le 6e degré de latitude nord.

(2) Casati, *Dix années en Equatoria*, trad. franç., Paris, Firmin-Didot, 1892, in-8, p. 35.

Vers midi, l'éléphant rassasié s'endormit : lorsqu'il se réveilla au bout de quelques heures, il fut fort surpris de voir que le coq mangeait toujours. Il se mit à paître, mais ne tarda pas à se sentir repu. Il se retira, laissant son antagoniste plus que jamais occupé à chercher dans les herbes.

Comme le soleil allait se coucher, le coq courut se percher sur le dos de l'éléphant qui sommeillait déjà, mais qui s'éveilla bientôt en s'apercevant que des picotements le tourmentaient sans cesse.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il au coq.

— Rien, répondit celui-ci ; je mange les insectes que je trouve sur ta peau.

L'éléphant, terrifié d'une telle voracité, prit la fuite, ce qu'il fait encore aujourd'hui, chaque fois qu'il entend le coq chanter.

XX. — BARI (1)

56

LA FEMME ET LA HYÈNE (2)

Un homme avait deux femmes: l'une douce et prévenante, l'autre si bavarde qu'il en éprouvait seulement de la colère. Ni les

(1) Les Bari habitent les deux bords du Nil blanc, au sud des Dinka, entre le 6e et le 3e degré de latitude Nord.

(2) Casati, *Dix années en Equatoria*, p. 234-236.

remontrances, ni les coups ne la corrigeaient, et finalement, il prit le parti de la chasser dans un bois parmi les hyènes.

Elle s'y bâtit une petite cabane dans laquelle une hyène vint bravement s'installer en maîtresse. La femme essaya de protester, mais la hyène, non contente de boire et de manger tout ce que la femme préparait, la força ensuite à garder ses petits.

Or, un jour que la hyène avait ordonné à la femme de faire bouillir de l'eau en l'attendant, la femme eut l'idée malheureuse de prendre les petits et de les jeter dans l'eau bouillante, puis elle courut toute tremblante se réfugier chez son mari qu'elle trouva tranquillement assis sur le seuil de sa case, la lance à la main. Elle se jeta aux pieds de son époux pour lui demander aide et protection et, lorsque la hyène arriva, écumante de rage, le mari l'étendit à terre, morte d'un coup de lance.

La leçon ne fut pas perdue pour la femme, car, à partir de ce jour, elle fut la joie et le contentement des siens.

57

LE LIÈVRE (1)

Une jeune fille vivait avec sa mère et son père, dans la même maison. La mère partit en voyage et dit à sa fille :

— Veille bien sur ton père.

Mais la jeune fille ne veilla pas sur lui : il souffrit de la faim.

Quand la mère fut de retour, le père avait maigri : alors elle chassa sa fille dans la forêt avec un grand panier pour aller chercher des fruits de sycomore. Elle arriva à un grand arbre ; cet arbre appartenait aux animaux, mais ceux-ci étaient absents.

La jeune fille remplit son panier des fruits de cet arbre. Mais le soir, les animaux revinrent et la trouvèrent encore sur l'arbre. Ils se réjouirent beaucoup parce qu'ils espéraient avoir de la viande quand ils dévoreraient la jeune fille.

Quelques animaux dirent :

— Ne la mangeons pas aujourd'hui, mais demain matin de bonne heure.

Pour que la jeune fille ne s'échappât pas, ils s'endormirent tous sous l'arbre.

(1) Mitterrutzner, *Die Sprache der Bari*, Brixen, 1867, in-8, Weger, p. 10-15.

La nuit, le lièvre s'éveilla : il monta sur l'arbre et demanda à la jeune fille si elle voulait vivre ou mourir. Elle désira vivre. Alors il lui dit :

— Si je te délivre, que me donneras-tu ?

— Je te donnerai tout ce que tu désireras.

Le lièvre répliqua :

— Je te demande des poules.

— Combien de poules veux-tu ?

— Beaucoup, beaucoup.

La jeune fille lui dit :

— Soit, aussitôt que je serai revenue à la maison.

Alors tous deux descendirent dans la maison de la jeune fille. Celle-ci donna au lièvre tant de poules qu'il en fut content. Il prit les poules et s'en retourna dans la forêt. Alors il les égorgea et versa leur sang dans un petit plateau. Après qu'il eut mangé à satiété, il revint à l'arbre en emportant le plateau avec le sang.

Il prit alors le sang et en enduisit le museau de la hyène et ses griffes, puis il alla dormir. Au matin, tous s'éveillèrent ; le lièvre faisait semblant de dormir, mais il écoutait tout. Les animaux se dirent les uns aux autres :

— Maintenant, nous allons manger de la viande.

Mais la viande avait disparu. Tous demandèrent :

— Où est-elle allée ?

Alors ils éveillèrent le lièvre et lui demandèrent :

— Où est la viande ?

— Je ne sais pas, dit-il, mais certainement la hyène l'a mangée : elle a du sang au museau et aux griffes.

Quelques animaux entrèrent en fureur contre la hyène et la battirent, mais les autres ne le crurent pas. Alors le lièvre dit :

— Nous allons faire une fosse profonde et large avec du feu dedans : tous les animaux sauteront par dessus le feu : ceux qui y tomberont seront coupables.

Tous sautèrent l'un après l'autre, mais tous y tombèrent. Le lièvre ne sauta pas; il s'enfuit dans la forêt, joyeux de sa ruse.

Dans la forêt, il rencontra le renard : tous deux cherchèrent des fruits d'arbre. L'arbre appartenait à un autre maître. Lorsque celui-ci vint pour les cueillir, il n'en trouva plus. Il crut que des voleurs les avaient dérobés et voulut les prendre quand ils reviendraient.

Il fabriqua avec de la gomme une image de jeune fille et la plaça sur l'arbre. La nuit, le lièvre et le renard vinrent pour manger des fruits. Ils virent la jeune fille sur l'arbre. Le lièvre monta, elle resta toute tranquille ; il la frappa, mais ses pieds demeurèrent collés à la glu. Alors il cria :

— Lâche-moi ! lâche-moi !

Mais la jeune fille ne le lâcha pas.

Alors il appela le renard à son secours. Le renard monta aussi et il demeura collé également. Le lièvre lui dit :

— Si le propriétaire de l'arbre vient et nous bat, que ferons-nous ?

Le lièvre reprit :

— Ne gémis pas beaucoup, mais seulement un peu, ensuite fais le mort de façon qu'il croie que tu l'es.

Le lendemain matin, le propriétaire du jardin arriva et les trouva tous deux sur l'arbre. Alors il monta et les battit tous les deux. Le renard gémit beaucoup jusqu'à ce qu'il crevât. Le lièvre gémit un peu, puis il fit le mort. Alors le propriétaire le prit, cueillit des fruits, les mit avec les deux animaux dans le panier et le porta sur sa tête à la maison. En route, le lièvre s'éveilla et voulut réveiller le renard, mais celui-ci était mort.

Alors le lièvre mangea beaucoup de fruits dans la corbeille et fit le mort de nouveau. Le propriétaire, en arrivant à la maison, ne trouva que peu de fruits, mais il ne savait pas pourquoi. Il mit alors les deux animaux avec la peau et le poil dans un grand pot pour les cuire. Mais quand l'eau devint chaude, le lièvre fit éclater la

marmite, sauta dehors et s'enfuit. Le propriétaire le poursuivit, mais inutilement.

XXI. — LOUR OU CHILLOUK (1).

58

LE LION ET LE SANGLIER (2).

Les animaux s'étant réunis, résolurent de se donner un roi et le choix, après s'être un instant arrêté sur l'éléphant, se fixa sur le lion. Celui-ci vécut d'abord en bonne harmonie avec tous, puis il se fatigua de ne manger que de l'herbe comme tous ses sujets.

— Pourquoi n'essayez-vous pas de la chair des petits animaux ? insinuèrent ses conseillers. Elle est tendre et savoureuse.

Il arriva que le sanglier tomba malade et que, ne pouvant aller présenter ses hommages au roi, il envoya un de ses fils : celui-ci ne revint pas ; un second ne revint pas davantage. Le père s'inquiéta, s'informa et, promptement renseigné, se mit à crier partout la férocité du souverain qui

(1) Les Chillouk habitent sur les bords du Nil blanc, au sud de Khartoum.

(2) Casati, *Dix années en Equatoria*, p. 244.

mangeait les enfants de ses sujets. Les animaux s'éloignèrent désormais du lion qui vécut ouvertement en guerre avec tous.

XXII. — NYAM-NYAM OU A-SANDÉ (1).

59

LE MORT ET LA LUNE (2).

Un vieillard vit un mort sur lequel tombait la clarté de la lune. Il réunit un grand nombre d'animaux et leur dit :

— Lequel de vous, mes braves, veut se charger de passer le mort sur la lune de l'autre côté de la rivière ?

Deux tortues se présentèrent : l'une, qui avait de longues pattes, prit la lune et arriva saine et sauve avec elle sur la rive opposée ; l'autre, qui avait de petites pattes, emporta le mort et se noya. C'est pour cette raison que la lune morte reparaît tous les jours et que l'homme mort ne reparaît jamais.

(1) Les A-Sandé habitent entre le Ouellé ou Chari et les affluents de gauche du Nil blanc.

(2) Casati, *Dix années en Equatoria*, p. 163.

XXIII. — MAMBETTOUS (1).

60

LE LÉOPARD ET LE CHACAL (2).

Le léopard avait pris et dévoré une gazelle; le chacal, le voyant, lui dit :

— Tu es sans doute un animal glouton, mais je gage que ta voracité n'est rien auprès de la mienne.

Le léopard se mit à rire.

— Voyons, dit-il.

Le chacal courut à un champ de citrouilles blanches qu'il dépouilla de leurs feuilles et au milieu desquelles il s'assit après s'être teint la tête en rouge. Quand le léopard arriva et qu'il aperçut ces citrouilles qu'il prit pour autant de crânes, il se sauva dare-dare.

— Qu'as-tu ? lui demanda le chacal.

— J'ai peur, riposta le léopard sans ralentir son allure ; et je reconnais que tu es plus féroce et plus sanguinaire que moi.

(1) Les Mambettous habitent le territoire du haut Ouellé.

(2) Casati, *Dix années en Equatoria*, p. 117-118.

XXIV. — MASAI (1)

61

LOKITOYO (2)

Il y avait un homme qui s'appelait Lokitoyo et qui possédait une maison. Bien. Il alla se promener. Dans la maison était un ver. L'homme revint et arriva à la porte. Le ver lui dit :

— Je suis un être considérable, plus considérable que tout au monde. Voilà ce que je dis.

Alors Lokitoyo se sauva et appela la hyène. Elle vint et cria :

— Qui est dans la maison de Lokitoyo ?

Le ver répondit :

— Moi, je suis un être considérable, plus considérable que tout au monde.

La hyène s'enfuit. Lokitoyo appela le léopard qui fit la même question et reçut la même réponse. Il s'enfuit. Il en arriva autant au lion,

(1) Les Masaï habitent dans l'Afrique Orientale anglaise, entre le lac Victoria-Nyanza et les montagnes du Kenia et du Kilimandjaro.

(2) Raum, *Einige Masaï-Mærchen in Kimadschame*, ap. Seidel, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. IV, Berlin, Reimer, 1898, in-4, p. 124-126.

puis au rhinocéros, puis à l'éléphant, puis au buffle. Lokitoyo appela tous les animaux ; tous s'enfuirent. Il était triste et disait :

— Je ne puis pas l'éloigner, c'est un être considérable.

Il alla appeler la fourmi brune. Elle vint et dit :

— Qui est dans la maison de Lokitoyo ?

Le ver répondit :

— Moi, je suis une chose considérable, plus considérable que tout au monde.

— Bon.

La fourmi entra dans la maison. Le ver répéta la même chose. Quand elle entra, elle fit encore la même demande et reçut encore la même réponse. Mais elle entra et saisit le ver qui cria :

— Malheur !

Elle l'emporta dehors et le tua. Lokitoyo alla appeler tous les animaux pour qu'ils le vissent. Mais la fourmi dit :

— Je suis plus forte qu'eux tous.

Le lion tua un animal dans la steppe et le donna à la fourmi.





QUATRIÈME PARTIE

LANGUES DU SOUDAN

XXV. — OUADAI (1)

62

LE GÉNIE AMOUREUX (2)

On m'a raconté qu'un Afryt se déclara l'amant exclusif d'une jeune fille qui le détestait. L'Afryt l'aimait éperdûment. Chaque soir, il se rendait chez elle et, lorsqu'il y trouvait quelqu'un, il le tuait. L'épouvante fit qu'on abandonna cette fille. Tous les prétendants

(1) Le Ouadaï forme la partie la plus orientale du Soudan français, entre le lac Tchad et le Darfour égyptien.

(2) Mohammed et Tounsi, *Voyage au Ouaday*, trad. Perron, Paris, B. Duprat, 1851, in-8, p. 411-414.

qui, d'abord, allaient la voir, la courtiser, ne reparurent plus chez elle. L'Afryt demanda le mariage ; le père de la fille y consentit, mais elle refusa. Elle resta longtemps célibataire. Personne n'osait la demander, pas même lui faire visite. Ainsi délaissée, elle passa presque l'âge de se marier. Néanmoins, elle repoussa opiniâtrément les sollicitations de son Afryt et refusa net de l'épouser. Elle en demeura là tant qu'il plut à Dieu.

Un jour qu'elle était allée au marché faire quelques emplettes, sa beauté frappa un inconnu qui subitement en devint épris. C'était d'ailleurs un homme d'audace et de sang ; le danger, la mort, rien ne l'intimidait. L'amour l'anime, l'échauffe ; il suit la jeune fille, attend qu'elle ait terminé ses affaires, et qu'elle soit hors du marché. Alors il l'accoste, lui demande la permission d'aller la voir, lui offre son amour et prodigue ses protestations de dévouement et de tendresse.

— Mon Dieu, répond-elle, je te trouve charmant et, en vérité, je me sens pour toi autant d'amour que tu peux en avoir, sinon plus. Mais, comme dit le proverbe, il y a un obstacle qui empêche l'âne de saillir.

— Comment cela ? Est-ce que tu es mariée ?

— Eh, non !

— Et qui donc te retient ?

— Ce qui me retient ! Un de ces fiers-à-bras d'Afryt a défendu à qui que ce fût de penser à moi ; il jette sa brutalité sur quiconque ose m'aborder.

— Pourquoi alors ne t'épouse-t-il pas ?

— Je ne l'aime pas ; je ne veux pas de lui.

— T'est-il allié ?

— Non, par Dieu ! non.

— Eh bien, ne crains rien ; moi, je te débarrasserai de lui s'il plaît à Dieu.

— Tu n'y es pas, mon cher ; tu n'y es pas ! me débarrasser de la cage où je suis emprisonnée ! Cependant, sache bien, Dieu me damne ! que je ne suis pas poltronne ; que je n'ai pas peur, moi, de mon Afryt : mais c'est pour toi que j'ai peur. Tu me parais un homme de cœur et de résolution ; mais mon Afryt est un sauvage, un brutal ; s'il met la main sur toi, il t'assassine.

— N'aie aucune crainte ; montre-moi seulement ta demeure et tu verras, je l'espère, que tout se terminera à ta plus grande satisfaction.

La fille indique sa demeure. A la nuit close, notre homme se rend chez son inconnue. Il s'assied auprès d'elle et ils s'entretiennent en tout bien et tout honneur. Quelques minutes après, arriva l'Afryt. Il avait appris qu'un rival devait se présenter chez la belle. Il entre et trouve l'étran-

ger assis, ayant la cuisse passée sur celle de la jeune fille. Celle-ci veut aussitôt se dégager, se mettre en sûreté et laisser les deux rivaux se démêler entre eux. L'étranger appuie fortement sa cuisse sur celle de la jeune fille, la retient en place et continue la conversation sans faire attention à l'Afryt. L'Afryt étonné vient se poser en face d'eux et dit à l'inconnu :

— Qui t'a permis d'entrer ici ?

L'inconnu ne daigne pas lui répondre. Nouvelle question, même indifférence. Troisième demande, point de réponse encore.

L'Afryt furieux tire son coutelas kirdâouy, le dirige sur la cuisse de son rival et enfonce la pointe jusqu'à la cuisse de la fille. Elle fait un effort pour retirer sa cuisse ; elle ne peut la débarrasser. L'Afryt dégage son couteau et, tout stupéfait du flegme et de la contenance de son adversaire, il rengaîne son arme et va partir vaincu. Mais l'étranger se lève, le saisit par le haut de son vêtement et le tire brusquement. Le vêtement se déchire en deux ; un morceau reste à la main de l'inconnu, l'autre sur le corps de son ennemi. Celui-ci cherche à fuir et songe à son salut ; son rival lui allonge, de son membre blessé, un violent coup de pied dans les reins et le renverse sur la face. L'Afryt, le nez et le front écorchés, demeure étendu par terre, étourdi, ne

sachant plus où il est. Il revient à lui ; l'autre tire son couteau et va le tuer.

— Laisse-moi la vie, dit le vaincu ; que Dieu te laisse la tienne !

— Fais-nous amende honorable ; jure-moi que, de ta vie, tu ne te présenteras pas à cette fille, et je te ferai grâce ; sinon, je t'éventre là, sur la place.

L'Afryt se soumit et jura aussitôt tout ce qu'on voulut. L'inconnu saisit alors l'Afryt par les oreilles et le traîna comme un mouton jusqu'auprès de la fille. Elle était restée assise, regardant et attendant quel allait être le dénouement de la lutte et lequel de ses deux prétendants demeurerait vainqueur. L'étranger fait arrêter l'Afryt debout en face de la fille et déclare que le vaincu a juré de ne plus se présenter à elle.

— Sera-t-il fidèle à son serment ? dit-elle.

— Oui, répond l'Afryt.

— Laisse-le s'en aller, dit alors la fille à l'inconnu ; si jamais il reparaît ici, tu le traiteras comme tu voudras.

L'Afryt fut relâché et il partit, secouant la poussière de la mort.

Le libérateur de la fille la demanda en mariage et l'épousa. Il resta avec elle jusqu'à ce qu'elle mourut.

XXVI. — BORNOU OU KANOURI (1)

63

LA FILLE RUSÉE (2)

Il était un homme qui avait une belle fille et il voyait que tous les garçons étaient amoureux d'elle en raison de sa beauté. Deux d'entre eux, qui étaient rivaux, se présentèrent un jour, allèrent trouver la jeune fille et lui dirent :

— Nous sommes venus à toi.

Elle leur demanda :

— Que désirez-vous de moi ?

Ils lui répondirent :

— Nous t'aimons, c'est pourquoi nous sommes venus à toi.

La jeune fille se leva, alla trouver son père et lui dit :

— Vois, deux garçons sont venus à moi.

Le père se leva, sortit, alla trouver les garçons et leur demanda :

(1) Le Bornou est parlé à l'ouest du Tchad, dans le Soudan anglais.

(2) Koelle, *African native Literature*, Londres, Church Missionary House, 1854, in-8, p. 31-33, 151-153.

— Que désirez-vous, mes fils, pour être venus à moi ?

Ils lui répondirent :

— Nous sommes rivaux et nous sommes venus trouver ta fille parce que nous la voulons pour femme.

Le père écouta ces paroles et reprit :

— Allez dormir chez vous cette nuit et revenez demain ; vous verrez qui doit avoir ma fille pour femme.

Les garçons obéirent à ces paroles et s'en retournèrent dormir chez eux. Mais dès qu'il fit jour, le lendemain, ils se levèrent, revinrent chez le père de la jeune fille et lui dirent :

— Eh bien, nous voici comme tu nous l'as dit hier ; nous sommes venus te trouver.

Le père écouta leurs paroles et leur dit :

— Restez et attendez-moi, car je vais acheter une pièce d'étoffe au marché ; quand je l'aurai apportée, vous entendrez ce que je dirai.

Les jeunes gens obéirent aux paroles du père et attendirent tandis qu'il se levait, prenait l'argent et allait au marché. Il vint à l'endroit où on vendait les étoffes, en acheta une pièce et s'en retourna là où étaient les jeunes gens. Quand il fut de retour, il appela sa fille et quand elle fut là, il dit aux jeunes gens :

— Mes fils, vous êtes deux et il n'y a qu'une

fille ; auquel de vous dois-je la donner ? et auquel de vous dois-je la refuser ? Voici une pièce d'étoffe ; je vais la déchirer en deux et en donner un morceau à chacun de vous. Celui qui aura fini le premier de coudre un vêtement sera le mari de ma fille.

Les jeunes gens prirent chacun le vêtement et s'empressèrent de le coudre tandis que le père de la jeune fille les regardait. Alors il appela sa fille à l'endroit où étaient les prétendants et, quand elle fut arrivée, il prit du fil et le lui donna en disant :

— Voici du fil, tords-le et donne-le à ces jeunes gens.

Elle obéit à son père, prit le fil et s'assit à côté d'eux.

Mais elle était rusée et ni son père, ni les jeunes gens ne le savaient. Elle connaissait déjà celui qu'elle aimait. Le père s'en alla, s'assit dans sa maison et attendit que les jeunes gens eussent cousu les vêtements, en disant :

— Celui qui aura fini le premier sera le mari de ma fille.

Celle-ci commença à tordre le fil et les prétendants prirent leur aiguille et se mirent à coudre. Mais la jeune fille était rusée. Pour celui qu'elle aimait, elle tordait des fils courts, et pour celui qu'elle n'aimait pas, des fils longs. Ils cousaient

et elle tordait ainsi. Pourtant, à midi, elle vit qu'ils n'avaient pas fini de coudre : elle continua de tordre le fil et eux, de travailler. A trois heures de l'après-midi, le jeune homme qui avait les fils courts avait fini de coudre ; mais celui qui avait les fils longs n'avait pas encore fini.

Quand le père de la jeune fille se leva et vint trouver les jeunes gens, il leur dit :

— Vous avez cousu jusqu'à présent et le vêtement n'est pas encore fini !

L'un d'eux se leva, prit le vêtement et dit au père :

— Mon père, voici : ma tâche est achevée.

Celle de l'autre n'était pas terminée. Le père les regarda et ils le regardèrent. A la fin, il leur dit :

— Mes fils, quand vous êtes venus tous les deux me demander ma fille unique, je n'avais pas de préférence pour l'un de vous : c'est pourquoi j'ai apporté une pièce d'étoffe, je l'ai déchirée en deux, je vous l'ai donnée et j'ai appelé ma fille pour tordre le fil pour vous en disant : Faites ces vêtements. Vous avez commencé à travailler et je vous ai dit : Celui qui aura fini le premier le vêtement, sera le mari de ma fille. Avez-vous compris ?

Les jeunes gens répondirent :

— Père, nous comprenons ce que vous nous dites. Voici : l'homme qui a fait le vêtement doit

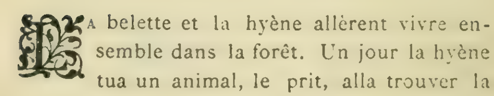
être le mari de ta fille et celui qui ne l'a pas fait ne sera pas son mari.

Ce fut la jeune fille rusée qui décida dans le débat des deux jeunes gens. Le père ne savait pas que sa fille, quand elle tordait le fil, en faisait de courts pour l'homme qu'elle aimait, ni qu'elle en faisait de longs pour celui qu'elle n'aimait pas. Il ne savait pas que c'était sa fille qui avait choisi son mari. Le père avait raisonné de la sorte : si l'homme qui a fini de coudre prend ma fille, il travaillera ferme et la nourrira : mais celui qui n'aura pas fini de coudre travaillera-t-il ferme et la nourrira-t-il s'il l'épouse ? Alors les deux jeunes gens se levèrent et s'en allèrent dans leur ville ; mais celui qui avait fini le vêtement prit la fille pour femme.

Maintenant l'histoire que j'avais entendu raconter sur la fille rusée est finie.

64

LA BELETTE ET LA HYÈNE (1)



La belette et la hyène allèrent vivre ensemble dans la forêt. Un jour la hyène tua un animal, le prit, alla trouver la belette et lui dit :

(1) Koelle, *African native Literature*, 45-46 ; 160-163.

— Voici, j'ai apporté de la viande ; apportez du feu pour que nous la rôtissions et la mangions.

La belette se leva pour aller chercher du feu ; mais après avoir marché un peu, comme elle n'en voyait pas, elle revint vers la hyène en disant :

— Ma sœur, comme je n'ai pas vu de feu quand tu m'as envoyée, je suis revenue.

La hyène, voyant le soleil se coucher à l'ouest, pensa que c'était du feu et dit à la belette :

— Veille sur notre viande, parce que je vais aller chercher du feu.

La belette écouta les paroles de la hyène et se mit en devoir de l'attendre. La hyène, désirant prendre du feu, s'avança vers le soleil couchant, mais, quand elle eut marché, le soleil était couché. Alors elle revint vers la belette en disant :

— Bien que je sois allée vers la place du feu, je n'en ai pas vu.

La belette ayant mis la viande dans un trou, la hyène ne la voyait pas et demanda :

— Où est notre viande ? Je t'ai dit de veiller sur elle pendant que j'irais chercher du feu ; mais comme je n'en voyais pas, je suis revenue et je ne vois plus de viande : où l'as-tu mise ? fais-le-moi savoir.

La belette répondit à la hyène en disant :

— Voici : deux hommes sont sortis de la forêt,

ont pris la viande et l'ont mise dans un trou ; attends, je vais y aller;alors tu pourras allonger ta queue vers moi ; j'y attacherai la viande et tu la tireras du trou.

Alors la belette entra dans le trou ; la hyène tendit sa queue, mais l'autre la saisit, attacha un bâton et dit :

— J'ai attaché la viande à ta queue, tire et sors-la.

La hyène était sotte ; elle ne savait pas que la belette la surpassait en habileté; elle crut que c'était la viande qui y était attachée ; mais lorsqu'elle essaya de tirer sa queue, c'était résistant. Quand la belette lui dit de nouveau : Tire, elle tira, mais elle ne pouvait la sortir.

Alors elle se fâcha et tira avec tant de force que sa queue se brisa. Quand elle l'eut rompue, elle ne vit plus la belette ; celle-ci était restée dans le trou avec la viande et la hyène ne la vit plus.

La hyène s'en alla, et étant entrée dans la forêt, elle rencontra deux hommes. En les voyant, elle se réjouit et dit :

— Maintenant j'ai trouvé de la viande.

Elle alla au-devant d'eux et eux au-devant d'elle. Quand elle les eut rejoints, elle se leva, mais tandis qu'elle se préparait à fondre sur un des hommes forts, espérant en faire son repas, celui-ci, qui ne se préoccupait pas d'elle, fit du feu,

prit du bois et le souleva. L'autre homme se leva et marcha contre la hyène qui le vit; il commença à l'attaquer, saisit une de ses oreilles, la serra fortement, l'arracha et la mit sur le feu. Quand il l'eut exposée un peu au feu, il la reprit et la mangea en sorte que la hyène vit l'homme manger son oreille. A cette vue, elle dit :

— L'homme qui m'a arraché l'oreille et la mange m'épargnera-t-il s'il reste ?

Alors elle courut en arrière dans la forêt.

La belette avait dit à la hyène :

— Viens et faisons amitié ; mais la hyène était sotte, ne sachant pas que la belette la surpassait en finesse. La belette rendit la hyène sans queue et sans oreille et alors elles rompirent leur amitié.

C'est ce que j'ai entendu raconter aux gens. C'est fini.

XXVII. — SONGHAI (1).

65

ABARNAKAT (2).



Un homme nommé Abarnakat voyageait un jour avec quelques amis. Il portait un cordon rouge au cou et sur son âne une

(1) Le Songhaï est parlé à Tombouctou et dans toute la région environnante.

(2) Hacquard et Dupuis, *Manuel de la langue songay*. Paris, Maisonneuve, 1897, in-12, p. 75-77.

couverture rouge. Arrivé à un certain endroit, il attache son âne à son pied, étend sa couverture et s'endort. Pendant son sommeil, un de ses compagnons se lève, dénoue le cordon qu'il portait au cou, le passe au sien, puis enlève doucement la couverture, détache l'âne et s'en va sous un arbre Il étend la couverture, attache l'âne à son pied et se couche. A ce moment, Abarnakat se réveille, voit cet homme au cordon rouge, ayant l'âne attaché au pied et couché sur la couverture rouge.

— Cet homme, dit-il, est Abarnakat; mais moi, que suis-je alors ?

A ces mots, il se lève et se met à pleurer.

66

LE PÊCHEUR ET SON FILS (1).

Un jour, un pêcheur et son fils étaient assis dans leur maison ; le père présenta un plat de *tasso* à son fils qui, ouvrant les bras, le saisit des deux mains, de chaque côté du pilier. Quand il voulut ramener ses mains, il ne le put, à cause du pilier. Il se mit à crier : ce que voyant, son père se lève, mais ne sachant

(1) Hacquard et Dupuis, *Manuel de la langue songay*, p. 77-79.

pas comment délivrer son fils, il appelle au secours. Les pêcheurs assemblés ne réussirent pas davantage :

— Appelons un tel, dirent-ils ; il est beaucoup plus intelligent que nous.

Celui-ci arriva et, voyant le plat de tasso entre ses bras :

— Qu'on enlève, dit-il, la toiture de la maison.

Quand elle fut ôtée :

— Maintenant, dit-il, qu'on soulève le pilier et qu'on fasse sortir le jeune homme.

XXVIII. — SARMA (1)

66

LE VÉRIDIQUE ET LE MENTEUR (2)

Deux hommes qui parcouraient le monde se rencontrèrent en route et résolurent de continuer ensemble leur voyage. Ils convinrent qu'un jour l'un, un jour l'autre, aurait soin de se procurer de la nourriture. De ces deux

(1) Les Sarma ou Saberma habitent à l'est du Niger au sud du Sahara ; leur langue est apparentée à celle des Songhai.

(2) Gottlob Adolf Krause, *Beitræge zum Mærchenchatz der Afrikaner*, *Globus*, t. LXXII, n° 16, Braunschweig, in-4°, p. 258-259.

hommes, l'un aimait la vérité par dessus tout ; il ne mentait jamais, mais ne disait aux gens que la vérité. L'autre n'était pas sincère dans ses paroles : il ne disait que ce qui pouvait lui servir ou être agréable aux gens.

A la fin de la première journée de marche, ils arrivèrent à leur gîte pour la nuit. Le menteur ne dit rien, mais le véridique parla beaucoup avec son hôte et sa famille. Il blâma le maître de la maison de ce que la hutte destinée aux étrangers n'était pas tenue propre, de ce que les étrangers n'étaient pas accueillis avec plus d'amitié et trouva à redire à ceci et à cela qui ne lui plaisait pas. Cela choqua le maître de la maison et ses gens.

Le soleil était couché ; il faisait sombre et dans leur hutte, les étrangers entendirent le maître de la maison et les siens manger leur souper. Ils s'attendaient à recevoir le leur ; mais ils attendirent en vain : on ne leur apporta rien, et ils durent aller se coucher avec la faim.

Le lendemain matin, ils continuèrent leur voyage.

— Aujourd'hui laisse-moi m'occuper des choses, dit le menteur, et tu verras que nous n'irons pas dormir de nouveau avec la faim.

Quand ils arrivèrent à leur gîte, le menteur alla trouver aussitôt le roi pour le saluer. Il se vanta

d'être un homme illustre et de pouvoir exécuter ce que personne n'avait jamais vu. Il demanda au roi de rassembler immédiatement le peuple pour lui communiquer ce qu'il était en état de faire. Quand le peuple fut réuni, le narrateur fit un discours : c'était un honneur pour la ville qu'il y fût descendu : le grand roi dans telle et telle ville l'avait invité à venir le trouver pour que lui, l'homme célèbre, délivrât par ses miracles le roi et ses sujets, de la maladie et de tous les maux. Non seulement il pouvait guérir toutes les maladies, mais il pouvait encore ressusciter les morts. Pourtant aujourd'hui, il était trop tard : il était fatigué du voyage ; mais, le lendemain, on devait se réunir de bonne heure à l'endroit où il ressusciterait les morts qui étaient decédés l'année précédente. Alors l'assemblée se dispersa.

A peine était-il de retour dans son habitation, que le roi le fit avertir, par un envoyé secret, qu'il pouvait ressusciter les autres morts, mais non pas son prédécesseur qui était mort depuis peu de temps ; en effet, si celui-ci revenait, lui-même perdrait le pouvoir. Vint ensuite une femme : elle avait perdu son mari qui l'avait constamment maltraitée ; elle s'était remariée la veille ; elle demandait de ressusciter les autres morts, mais pas son mari. Bien d'autres vinrent encore, voulant bien que le menteur ressuscitât

les morts des autres, mais pas les leurs pour une raison quelconque.

Quand le soir fut venu, chacun de ceux qui voulait laisser son mort au tombeau envoya aux étrangers de grands plats remplis de nourriture de choix et de l'argent. Lorsque les voyageurs furent seuls, l'homme véridique fit des reproches au menteur sur ses mensonges, puisqu'il ne pouvait pas ressusciter un mort. L'autre ne fit que rire.

— Hier, dit-il, nous avons dû aller nous coucher avec la faim ; aujourd'hui, nous pourrions rassasier la ville entière avec les nombreux mets auxquels nous ne pouvons toucher.

Les gens attendirent le jour suivant avec curiosité. Lorsque tous furent réunis, le menteur se présenta et dit que, d'abord, il voulait ressusciter le roi défunt, car le roi était le premier dans le pays et la priorité lui revenait. Alors le roi régnant se leva : son prédécesseur avait régné longtemps; tous les gens l'avaient aimé et lui souhaitaient le repos. Le défunt avait d'ailleurs dit lui-même qu'il désirait la mort; l'étranger devait donc laisser le roi défunt dans son tombeau et ressusciter une autre personne.

— Vous avez entendu ce qu'a dit le roi, dit le menteur en s'adressant à l'assemblée ; quand le roi parle, il a toujours raison. Je laisserai le roi

dans le tombeau et je ressusciterai une autre personne.

Alors il s'adressa à la femme qui avait perdu son mari et voulut le rendre à la vie. Mais elle n'y consentit pas. Il voulut ensuite ressusciter l'un après l'autre ceux dont les héritiers lui avaient demandé la veille de ne pas le faire ; mais pour chaque cas, il trouva de l'opposition.

— Vous voyez bien, dit-il à la fin, que je puis ressusciter les morts, mais les héritiers n'y consentent pas. Laissons tous les morts dans le tombeau.

Alors il s'en retourna à la maison et fut richement gratifié avant de continuer sa route avec son compagnon.





CINQUIÈME PARTIE

LANGUES DE LA SÉNÉGAMBIE ET DE LA GUINÉE

XXIX. — MANDÉ (1)

68

LA HYÈNE ET LE LIÈVRE (2)

La hyène dit une nuit au lièvre :

— Allons pêcher.

Ils se rendent de concert à la rivière et bientôt le lièvre attrape un beau poisson. La hyène jalouse préméditait le vol du poisson. Comme il fallait camper en attendant le jour, la

(1) Le Mandé est parlé dans le Haut Sénégal et sur les bords du Haut Niger.

(2) Binger, *Du Niger au Golfe de Guinée*, Paris, Hachette, 1892, 2 vol. in-4, t. II, p. 9.

hyène prétexta la maraude et passa sur l'autre rive de la rivière. Avant de partir, afin de détourner les soupçons, elle recommanda au lièvre de faire bonne garde pendant la nuit :

— Méfie-toi, ami lièvre, le pays est infesté de voleurs ; on pourrait bien venir te voler notre poisson ; encore une fois, veille bien.

— J'ai compris, dit le lièvre ; tu peux être tranquille.

Vers la moitié de la nuit, la hyène, dans le but d'accaparer le poisson, traversa en silence la rivière pour voler son camarade. Mais le lièvre qui veillait bien, s'empara d'un tison et le jeta dans les yeux de la hyène, qui s'empressa de s'enfuir et de repasser la rivière.

Au jour, la hyène, de l'autre rive, interpella le lièvre :

— Bonjour, lui cria-t-elle, tu t'es donc battu avec les voleurs ?

Le lièvre répondit en regardant la hyène et en souriant :

— Oui.

La hyène honteuse ajouta :

— Pour un gaillard si petit, tu as le bras solide ; non seulement tu as chassé le voleur et tu lui as fendu la figure, mais encore ton coup a été si rude que le feu du tison a été projeté sur moi par dessus la rive et m'a brûlé les yeux.

XXX. — MALINKHÉ (1)

69

LE LIÈVRE ET SON GRIS-GRIS (2)

Un jeune lièvre alla vers Dieu lui demander un gris-gris de finesse. Dieu lui dit :

— Oui, si tu m'apportes un boa attaché à un bambou, du lait de lionne, une calebasse pleine de moustiques, une sauce faite avec des mouches, une hyène mâle. Le jeune lièvre dit au boa :

— Quel est le plus long, de toi ou de mon bambou ?

Le boa se mesure au bambou : le lièvre l'y attache. Il s'en alla chez la lionne avec une petite calebasse en lui disant que tout son lait ne pourrait pas la remplir. La lionne y met son lait : le lièvre bouche la calebasse. Il s'en alla chez les moustiques, leur disant que, quand bien même ils se réuniraient tous, ils ne rempliraient pas sa calebasse. Les moustiques entrent ; le lievre ferme. Il s'en va chez les mouches et leur dit que,

(1) Le Malinkhé est parlé dans tout le Haut Sénégal.

(2) *** *Essai de grammaire malinkée*, Saint-Michel en Préziac, 1896, in 8, p. 67-68.

toutes réunies, ne rempliraient pas sa calebasse. Les mouches entrent, le lièvre ferme. Il s'en va chez la hyène et lui dit de l'accompagner chez le bon Dieu, qu'on la paierait au centuple. Ils s'en vont. Dieu dit qu'on lui présente le lait de lionne.

— Voici du lait de lionne.

— Apporte, mon ami.

Dieu dit qu'on lui présente un boa attaché à un bambou.

— Voici le boa attaché à un bambou.

— Apporte, mon ami.

Dieu dit :

— Et la calebasse de moustiques ?

— La calebasse de moustiques est ici.

— Apporte, mon ami.

— Dieu dit qu'on lui présente la sauce de mouches.

— La sauce de mouches est ici.

— Présente, mon ami.

— Dieu dit qu'on lui présente la hyène mâle.

— La hyène est ici.

— Présente, mon ami.

Dieu dit :

— File avec ton gris-gris de finesse.

XXXI. — SONINKHÉ (1)

70

QUI EST LE PLUS FORT (2)

N enfant disait un jour à son père :

— Qu'y a-t-il de plus fort que toi ?

— Tu le verras, répondit le père.

Un jour, ils vont ensemble en voyage : Les pierres blessent le père au pied et l'enfant dit :

— Voilà : les pierres sont plus fortes que mon père.

Le père trouve un bâton sur sa route ; il le ramasse, s'en sert pour marcher et écarter les pierres.

L'enfant dit :

— Le bâton est plus fort que les pierres qu'il chasse et que mon père qu'il supporte.

Ils s'asseoient sous un arbre ; le père tire son couteau et coupe son bâton qui est trop long.

— Le fer est le plus fort, dit l'enfant.

Avant d'arriver au village, ils voient des hommes qui fondent du fer dans les fourneaux. L'enfant dit alors :

(1) Le Soninkhé ou Sarrakholé est parlé aux environs de Bakel, dans le Haut Sénégal.

(2) P. Soleillet, *Voyage à Ségou*, Paris, Challamel, 1887, in-8, p. 207.

— C'est le feu qui est le plus fort de tous.

— Attends, dit le père.

Ils entrent dans le village : sur la place, il y avait un forgeron qui maniait le fer et le feu, faisait des bêches, des haches, des couteaux.

— L'homme est le plus fort de tout, dit l'enfant émerveillé.

— Attends, répond le père.

Ce forgeron, déjà sur l'âge, avait une femme jeune et jolie qui lui faisait faire toutes ses volontés, surtout depuis qu'elle lui avait donné un fils qu'elle allaitait. Le père et l'enfant se logent dans une case voisine de celle du forgeron et l'enfant entend la femme qui commande à son mari.

— Ah ! dit-il, la femme est tout ce qu'il y a de plus fort

— Quelquefois, répond le père, mais attends.

La femme se couche et veut dormir, mais son petit, malade, pleure et elle lui obéit.

— C'est l'enfant qui est le plus fort, dit le fils à son père.

— Attends encore, répond celui-ci.

Dans la nuit, la Mort enlève le fils du forgeron.

— Je sais maintenant qui est le plus fort, dit l'enfant : c'est la Mort.

— Tu as raison, répond le père ; c'est la Mort, mais elle est dans la main de Dieu, maître des

mondes qui est seul puissant, bon et fort. Que son nom soit loué !

XXXII. — VEI (1)

71

L'ÉLÉPHANT ET LE DAIM (2)

L'ÉLÉPHANT et d'autres animaux allèrent travailler et le daim leur dit :

— Venez à mon travail !

— Non, dit l'éléphant, ils vont à mon ouvrage.

Le daim reprit :

— Je troublerai votre travail.

Alors il prit sa harpe et alla s'asseoir à côté du chemin. Il commença à jouer de la harpe ; les animaux vinrent et se mirent à danser. Mais quand il eut joué un certain temps, ils s'assirent à côté de lui et n'allèrent plus travailler. L'œuvre fut troublée ce jour-là : ils ne revinrent plus. L'éléphant demanda :

(1) Les Veï ou Vaï sont une population de langue apparentée au malinkhé, ils habitent près du cap Gallinas (république de Liberia).

(2) Kœlle, *Outlines of a Grammar of the Vei language*, London, Church Missionnary house, 1854, in-8, p. 68.

— Qu'est-ce qui est arrivé, que vous ne venez pas et que vous ne travaillez pas ?

— Le daim répondit :

— J'ai dit que vous veniez à mon travail : tu as dit : non. Alors j'ai troublé ton ouvrage. L'éléphant dit :

— C'est vrai :

Ils ne firent plus rien ce jour-là.

C'est fini.

72

L'ARAIGNÉE (1)

Il était une araignée et une grande famine vint dans le pays, de sorte qu'il n'y avait ni riz, ni cassave, ni bananes, ni chou-palmiste, ni viande, ni nourriture. Une grande famine était venue dans le pays. Pendant longtemps, l'araignée et sa femme avaient eu des enfants, des centaines d'enfants. Il n'y avait pas dans le pays de nourriture à leur donner. L'araignée tomba malade ; elle fit semblant d'être malade et dit à sa femme :

— Je vais mourir.

(1) Kœlle, *Outlines of a Grammar of the Vei language*, p. 69-72.

— Ne meurs pas, dit la femme, nous travaillerons.

— Non, dit l'araignée, je vais mourir.

Et elle ajouta :

— Lorsque je serai morte, ne me mets pas ici, mais dépose-moi dans un trou, place sur moi des planches sur lesquelles tu entasseras de la terre.

La femme y consentit. L'araignée mourut. La femme dit à ses enfants :

— Creusez un trou.

Ils creusèrent un trou et y mirent l'araignée ; ils ne la laissèrent pas là, mais ils la mirent dans le trou et ils le couvrirent avec des planches. Quand le soir arriva, l'araignée sortit du trou et alla loin dans le pays. Elle était encore vivante, elle n'était pas morte. Elle marcha et trouva une femme considérable ; une femme-chef. La femme possédait beaucoup de riz ; il y avait beaucoup de riz dans sa ferme ; il y en avait beaucoup dans son magasin et il y avait beaucoup de cassave dans la ferme. La femme était stérile ; elle n'avait pas d'enfants. L'araignée demanda :

— Ma mère, où sont tes enfants ?

— Je n'en ai pas, répondit-elle.

— J'ai une médecine, dit l'araignée, je te la donnerai, tu la boiras, de sorte que tu pourras devenir enceinte et enfanter.

— Donne-moi la médecine, dit la femme : si

j'enfante et si j'ai un fils, je te donnerai un hangar plein de riz, deux plantations de cassave et une grande quantité de bananes.

L'araignée accepta en raison de la famine. Elle s'en alla chercher la médecine et s'en revint à la ville. La femme avait tué un bouc et cuit du riz pour l'araignée ; elle lui dit :

— Araignée, voici du riz pour toi.

L'araignée mangea le riz et fut complètement satisfaite. Alors elle mit la médecine dans un pot, y versa de l'eau et y mêla la médecine. Elle dit à la femme :

— Apporte une bande d'étoffe.

Elle attacha avec cela les yeux de la femme et dit :

— Attention ! bois la médecine. Quand tu l'auras bue, tu ne me verras plus ; je m'en irai loin. Dans six mois, tu donneras naissance à un enfant mâle et je viendrai de façon que tu puisses me donner du riz et tous mes vivres.

La femme consentit ; elle prit le pot et but la médecine. L'araignée sauta dans le pot et la femme l'avala. L'araignée était dans son corps. La femme donna naissance à un enfant : c'était l'araignée. La femme lui donna de l'eau à boire, elle fit cuire d'excellent riz et le donna à manger à l'araignée. Celle-ci avait été en elle, c'était elle l'enfant. La femme ne le savait pas.

Il y a dans la forêt un animal qu'on appelle le daim; il est rusé. Il dit :

— Je vais aller voir l'enfant de la femme ; pendant six mois, il a mangé le riz de la femme.

Le daim arriva et dit :

— Mère, je suis venu pour voir ton enfant.

La femme le lui passa. Il le regarda et vit que c'était l'araignée. Il la remit à la femme : celle-ci la prit et lui mit des vêtements. Le daim s'en alla à la ville, prit une baguette, s'en revint, enleva les vêtements de l'enfant et le fouetta fort. L'enfant se sauva et s'en alla. Le daim dit à la femme :

— C'était l'araignée ; ce n'était pas un enfant : l'araignée était un imposteur.

L'araignée alla trouver sa femme ; tout le riz de sa femme avait mûri ; elle avait beaucoup de poules. Elle pila du riz et ses enfants tuèrent le bétail. La femme fit cuire le riz ; elle fit cuire la viande ; elle mit le riz dans un plat et la viande dans le riz. L'araignée vint un soir et trouva sa femme qui mangeait du riz. Il lui poussa la main, passa et s'arrêta. La femme mit sa main dans le riz. L'araignée recommença à lui retirer le bras et lui dit :

— Je suis morte depuis longtemps : je suis revenue.

La femme ne répondit pas. Son fils lui dit :

— Ma mère, c'est mon père.

— Non, répondit-elle, ton père est mort depuis longtemps.

L'araignée vint et dit à la femme :

— Je suis l'araignée.

— L'araignée est morte depuis longtemps. L'araignée est un imposteur.

C'est fini.

XXXIII. — OUOLOF (1).

73

LA HYÈNE, LE BŒUF ET L'ÉLÉPHANT (2)

Une hyène, courant toutes les nuits pour chercher sa nourriture, tomba dans un grand trou ; elle avait beau grimper pour sortir; c'était peine inutile. Lorsque le jour fut venu, on l'entendit hurler de loin. Un bœuf, touché de compassion, s'approcha de l'abîme et reconnut l'infortunée. Son cœur fut ému, mais il n'osait lui porter secours. La hyène le pria, au nom de Dieu, de la délivrer du danger, en lui

(1) Les Ouolofs habitent tout le bas Sénégal, Saint-Louis et la région au sud jusque Dakar.

(2) Boilat, *Grammaire de la langue woloffe*, Paris, imp. imp., 1858, in-8, p. 397-399.

offrant le bout de sa queue pour qu'elle pût s'y accrocher. Le bœuf lui répondit qu'il regrettait de ne pouvoir lui rendre ce service, parce qu'aussitôt qu'elle serait sortie du trou, elle pourrait le dévorer. La hyène jura qu'elle ne le trahirait jamais. Le bœuf, se fiant à ses promesses, lui présenta le bout de sa queue, mais, à peine la hyène fut-elle hors de danger, qu'elle se jeta sur le bœuf pour le tuer. Heureusement pour ce dernier, un éléphant vint à passer et, entendant une dispute très animée, il s'approcha et résolut d'y mettre de l'ordre.

— Je vais dit-il, vous rendre justice : arrêtez-vous un instant, que j'examine la question pour savoir qui a raison de vous deux.

Après les avoir entendus, l'un et l'autre, il leur dit :

— Cette affaire est difficile à vider ; il est nécessaire avant tout que chacun retourne où il était, et je jugerai.

Aussitôt il ordonna à la hyène de retourner dans le trou, ce qui fut fait.

Le bœuf, débarrassé, continua sa route et la hyène fut forcée de périr dans l'abîme.

La morale de cette fable est que l'ingratitude est un crime horrible et qu'un juste châtiment l'atteindra tôt ou tard.

74

LE LIÈVRE ET LES MOINEAUX (1).

Le lièvre, le plus malin des animaux, alla un jour demander à Dieu de le rendre plus fin. Pour le congédier, Dieu lui dit d'abord d'aller remplir de moineaux une gourde et de revenir. Le lièvre se rendit près d'une fontaine et y passa sa journée en méditation. Quand le soir fut venu, les oiseaux, que la chaleur du jour avait forcés de se cacher, sortirent pour se rafraîchir; les moineaux, spécialement, vinrent voltiger, gazouiller près de la source et s'y désaltérer. Le lièvre se dit tout bas :

— Voilà l'occasion de les attraper !

Il saute, et, faisant semblant de discuter :

— Non, non, dit-il : oui, oui; pardonnez-moi, jamais, ça n'aura pas lieu ; c'est impossible ; pourquoi pas ?

Les moineaux, surpris, lui demandèrent le sujet de sa discussion ; il répondit qu'il voulait savoir si sa gourde était assez grande pour les contenir tous :

— Nous y tiendrions sans être gênés, répliquèrent les moineaux ; nous sommes si petits.

(1) Boilat, *Grammaire de la langue woloffe*, p. 402-404.

Aussitôt l'un d'eux entra, un second suivit, puis un troisième ; enfin, tous y trouvèrent place.

Le lièvre, sans perdre de temps, ferma sa gourde et alla trouver l'Être suprême ; mais Dieu, le frappant sur la tête, le renvoya en disant :

— Halte-là ! si j'augmentais ton esprit, tu bouleverserais le monde.

La morale de cette fable est qu'il faut se contenter de sa condition et que l'ambition cause la ruine d'un grand nombre d'hommes.

XXXIV. — PEUL (1)

75

LES TROIS VOYAGEURS (2)

Trois voyageurs trouvèrent en route un trésor considérable. Ils se dirent :

— Nous avons faim ; il faut que l'un de nous aille chercher de quoi manger.

L'un d'eux y alla. En chemin, il se dit :

— Je vais mettre du poison dans cette viande pour qu'ils meurent et que le trésor me reste.

(1) Les Peul sont répandus dans toute l'Afrique occidentale (Sénégambie et Soudan).

(2) O. de Sanderval, *De l'Atlantique au Niger par le Foutah-Djallon*, Paris, Ducrocq, 1893, in-12.

Il le fit et mit du poison dans ce qu'il acheta. Les deux autres se dirent:

— Quand celui qui est parti reviendra, nous le tuerons et nous partagerons le trésor.

Quand il revint après avoir empoisonné la viande, ils le tuèrent, et quand ils eurent mangé, ils moururent: le trésor resta sans maître.

Les trois scélérats étaient étendus sur la route sans être encore morts quand passèrent un vieillard et son fils. Ils trouvèrent les trois cadavres et le père dit:

— Tu vois que ceux-ci sont morts, parce qu'ils ont fait le mal. Tu possèdes beaucoup de richesses; si tu ne fais pas attention à toi, tu les perdras. Je prie Dieu que tu ne les perdes pas; je n'aime pas à voir le mal. Puisses-tu tout garder! Mais si tu deviens pauvre, n'oublie pas ce que tu vois là; si tu veux encore avoir des richesses, ne cherche pas à prendre ce qui appartient à autrui; ce qu'on vole ne rend tranquille ni ton cœur, ni celui d'un autre.

XXXV. — SÉRÈRE-NONE (1).

76

LE LIÈVRE ET LA HYÈNE (2)

E lièvre et la hyène s'associèrent pour cultiver un *lougan* (champ) de mil. Comme ils n'avaient pas de houe, le lièvre dit à la hyène :

— Je vais en chercher chez le forgeron.

Il partit, rapporta plusieurs houes et dit à son associée :

— Il en reste d'autres : va les chercher.

Elle s'en alla.

Pendant ce temps, le lièvre prit le mil qui devait servir de semence et le cacha dans un puits. Quand la hyène revint, il lui dit :

— Un chameau qui passait par ici m'a battu, a volé le mil et est parti. Je ne veux plus rester ici : comment cultiver notre lougan ?

— Rassure-toi, répondit la hyène ; je connais un bon moyen. Nous allons vendre comme esclaves ta mère et la mienne et, avec le prix, nous achèterons du mil.

(1) Les Sérère-None habitent au Sénégal, entre Saint-Louis et Dakar.

(2) Le texte de ce conte que j'ai recueilli à Thiès est inédit.

Le lièvre accepta. Les deux mères furent attachées à un arbre en attendant la vente, mais le lièvre fut assez adroit pour couper les liens de la sienne qui s'enfuit. Il feignit une grande colère ; la hyène le consola en disant :

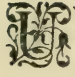
— Le prix de la vente de ma mère suffira pour acheter du mil ; à quoi bon se fâcher ?

— Et le lendemain, tous deux, avec le prix de la vieille hyène, allèrent acheter du mil pour remplacer celui que le lièvre avait volé.

XXXVI. — LANDOUMAN (1)

77

LE BŒUF ET LE LION (2)

n jour un bœuf et un lion recherchaient la même fille en mariage. Le lion dit au bœuf :

— Tu n'entreras pas ici.

Le bœuf demanda :

— Et pourquoi ?

— Parce que tu es un bœuf et que je suis un lion.

(1) Les Landoumans habitent sur le cours supérieur du Rio-Nunez.

(2) Ce conte est inédit : je l'ai recueilli à Boké.

— Oui, mais qu'importe ?

La mère de la jeune fille les entendant se disputer leur dit :

— Il faut que vous régliez votre querelle.

Le bœuf reprit :

— Qu'on nous enferme ensemble pendant la nuit et je dévore le lion !

— Comment ! un lion, d'ordinaire, mange un bœuf et celui-ci voudrait manger un lion !

On les enferma. Le lendemain, quand on ouvrit la porte, on trouva le bœuf en train de dévorer le lion. Il épousa la fille.

XXXVII. — TEMNÉ (1)

78

L'ENFANT ET L'OISEAU (2)

Il y avait une fois un enfant qui plaça un piège sous une racine et prit un oiseau. Bien. Quand il l'eut mangé, il revint, remit le piège et prit encore un moineau ; il courut le délier et le porta dans la case, mais sa mère

(1) Les Temné habitent sur les bords des Squarcies, en Guinée, près de Sierra-Leone.

(2) Schlenker, *A Collection of temne traditions*, London, Church Missionary Society, 1861, in-8, p. 56-61.

l'envoya à l'extrémité de la ferme pour aller chasser des oiseaux. L'enfant lui dit :

— Mère, fais-moi rôtir l'oiseau.

— Oui, répondit-elle.

— Bien.

Quand l'enfant fut parti, la mère tua l'oiseau, le pluma, alla le faire rôtir et le mangea complètement Quand l'enfant vint lui demander l'oiseau, elle lui dit :

— Je l'ai mangé.

Alors il cria :

— Mère, donne-moi l'oiseau que j'ai tué sous la racine, près de la cascade, sous la racine.

— Bien.

La mère lui donna du maïs. Il le plaça en haut d'un tronc d'arbre et quand les termites l'eurent mangé, il leur dit :

— Termites, donnez-moi le maïs ! Termites, donnez-moi le maïs que ma mère m'a donné. Ma mère a mangé l'oiseau que j'avais tué sous la racine, près de la cascade, sous la racine.

— Bien.

Les termites lui firent des pots de terre ; il les porta au ruisseau, à la cascade, pour vider l'eau. Mais lorsque la chute d'eau eut brisé ces pots de terre, il lui dit :

— Cascade, donne-moi mes pots de terre ! Cascade, donne-moi mes pots de terre que les

termites m'ont donnés! Les termites ont mangé mon maïs que ma mère m'avait donné; ma mère a mangé mon oiseau que j'avais tué sous la racine, près de la cascade, sous la racine.

La cataracte lui donna un poisson et comme un faucon l'enlevait, il lui dit :

— Faucon, donne-moi mon poisson ! Faucon, donne-moi mon poisson que la cataracte m'avait donné. La cataracte a brisé mes pots de terre que les termites ont faits pour moi ; les termites ont mangé mon maïs que ma mère m'avait donné ; ma mère a mangé mon oiseau que j'avais tué sous la racine, près de la cascade, sous la racine.

— Bien.

Le faucon laissa tomber une plume pour lui.

— Bien.

Quand le vent l'emporta il lui dit :

— Vent, donne-moi ma plume ! Vent, donne-moi ma plume que le faucon m'a donnée. Le faucon a mangé mon poisson que la cataracte m'avait donné ; la cataracte a brisé mes pots de terre que les termites avaient faits pour moi ; les termites ont mangé mon maïs que ma mère m'avait donné ; ma mère a mangé mon oiseau que j'avais tué sous la racine, près de la cascade, sous la racine.

— Bien.

Le vent fit tomber pour lui quelques fèves du pays.

— Bien.

Quand le babouin eut mangé les fèves, il lui dit :

— Babouin, donne-moi mes fèves que le vent a fait tomber pour moi. Le vent a emporté ma plume que le faucon m'avait donnée ; le faucon a mangé mon poisson que la cataracte m'avait donné: la cataracte a brisé mes pots de terre que les termites avaient faits pour moi; les termites ont mangé mon maïs que ma mère m'avait donné; ma mère a mangé mon oiseau que j'avais tué sous la racine, près de la cascade, sous la racine.

— Bien.

Le babouin dit :

— Je n'ai rien à te donner.

Alors l'enfant le lia et l'apporta à la ville.

79

L'IGUANE ET LE CHIEN (1)

Il y avait une fois un iguane et un chien. L'iguane était dans un buisson près de la ville. Le chien était dans la ville. L'i-

(1) Schlenker, *A Collection of temne traditions*, p. 41-45.

guane entendait toujours la voix du chien dans la ville ; il l'entendait toujours appeler par son nom. Quand il le vit, il lui dit :

— Ami, tu es heureux dans la ville ?

— Oui, dit le chien, allons-y.

Ils y allèrent. Le chien reprit :

— Je vais te porter sur mon dos, car tu ne saurais pas comment te retourner dans la ville.

Il le porta sur son dos et le transporta à une cuisine ; ils trouvèrent les gens qui mettaient de la viande dans une écuelle. Le chien prit la viande dans l'écuelle. L'enfant cria :

— Ma chère mère, le chien a pris la viande !

La femme prit un bâton allumé et frappa l'iguane sur le dos du chien. Celui-ci courut ; ils s'en allèrent et s'assirent dehors. On mit un peu de riz cuit dans une écuelle et on alla le donner au chien. Mais comme il n'y en avait pas beaucoup, il ne suffisait pas pour tous deux. Quand on eut mangé la viande, on retira les os et on les jeta au chien. Celui-ci dit à l'iguane :

— Frère, mangeons la viande.

L'iguane répondit :

— Ce n'est pas de la viande pour moi ; je n'ai pas de dents pour manger des os.

Quand le chien eut mangé les os, il lui dit :

— Allons là-bas.

Ils s'en allèrent dans une autre cour ; ils trou-

vèrent les gens en train de manger. Le chien alla lapper la soupe : on prit un fouet et on battit l'iguane ; comme il était sur le dos du chien, le fouet ne pouvait atteindre ce dernier. Le chien s'en alla et ils s'assirent dehors.

— Je vais m'en retourner, dit l'iguane.

— Ne t'en vas pas, mon ami, dit le chien ; je suis heureux : tu recevras un présent aujourd'hui.

On avait des os ; on alla les leur jeter. Le chien lui dit :

— Viens, ami, nous allons manger de la viande.

L'iguane répondit :

— Mange seul ; pour moi je n'ai pas de dents.

Quand le chien eut mangé les os, il lui dit :

— Allons là-bas à l'autre cour.

Ils y allèrent et trouvèrent qu'on y servait du riz bouilli. Le chien renversa la soupe ; on prit un fouet et on le battit, mais l'iguane seul recevait les coups. On poursuivit le chien ; il courut. Alors l'iguane lui dit :

— Je vais m'en retourner.

— Ne t'en vas pas, dit le chien ; notre cadeau est devant ; allons.

Ils partirent pour une autre cour ; ils trouvèrent les gens en train de manger. L'iguane était sur le dos du chien. Celui-ci alla renverser la soupe ; on le saisit fortement, on le battit et on le tira dehors en le frappant. Le chien courut et

alla dans la brousse d'où ils étaient venus, lui et l'iguane.

— Allons, dit-il.

L'iguane répondit :

— Je ne retourne pas ; c'est dur à la ville.

Il courut se cacher.

— Je m'en vais, dit le chien.

— Va, dit l'iguane ; c'est dur à la ville, je n'y retourne pas.

— Viens, allons, dit le chien, puisque tu disais que j'étais heureux à la ville !

— Je n'y retourne pas.

C'est pour cela que l'iguane n'ose plus s'approcher de personne, qu'il ne vient pas dans la ville ; il demeure seulement dans la brousse. Quant au chien, aussitôt qu'il voit l'iguane, il le saisit, le porte à la ville ; alors on vient et on le mange complètement. On demanda au chien :

— Pourquoi tourmentes-tu l'iguane ?

Il répondit :

— Je lui ai montré ce que c'est que le bonheur car il disait que j'étais heureux.

C'est pourquoi l'iguane ne s'aventure plus à s'approcher de personne. Il ne s'aventure plus à s'approcher du chien ; il ne s'aventure plus à la ville.

XXXVIII. — BOULLOM (1)

80

L'ÉLÉPHANT ET LE BOUC (2)

L'éléphant et le bouc se disputèrent entre eux pour savoir qui mangeait le plus ; ils allèrent trouver le lion afin qu'il décidât. L'éléphant parla le premier, puis la parole fut donnée à son ami. Quand celui-ci eut fini, le lion leur dit :

— Je vais vous conduire dans un vaste champ ; je permettrai au vainqueur d'habiter parmi mes sujets, mais celui qui sera vaincu, qu'il sache bien qu'il ne me verra pas avec ses yeux.

Il les amena dans un vaste champ et s'arrêta pour les regarder. Ils se baissèrent jusqu'à terre et broutèrent toute la journée, jusqu'à ce que la nuit arriva ; alors ils allèrent se coucher sur un rocher et allongèrent leurs membres. Le bouc commença à faire des efforts et à remâcher ses aliments.

(1) Le Boullom est parlé dans la colonie anglaise de Sierra-Leone.

(2) Nylænder, *Grammar and Vocabulary of the bullom language*, Londres, 1814, Church Missionary Society, in-12, p. 53-54.

— Qu'est-ce que tu manges encore ? demanda l'éléphant.

— Aïe, Aïe, dit le bouc ; je mange le rocher et comme j'ai fini avec celui-ci, il faut que je prenne du tien.

L'éléphant s'enfuit dans les bois et ne revint plus depuis ce jour-là.

81

LA CHENILLE ET LA TORTUE DE TERRE (1)

La chenille et la tortue se mirent en route en temps de famine et vinrent dans les contrées voisines. La chenille s'arrêta, regarda d'où il venait le plus de fumée et dit qu'elle voulait aller là-bas ; mais la tortue voulut aller là où il n'y avait pas beaucoup de fumée. Toutes les deux se séparèrent. La chenille alla vers l'endroit choisi par elle et trouva seulement beaucoup de bois entassé, mais la tortue trouva beaucoup d'excellents mets préparés. La chenille ne put voir une bonne place pour loger : elle s'éloigna, s'enfuit, alla vers la tortue, trouva qu'elle avait fini de manger et qu'elle remettait

(1) Nylænder, *Grammar and Vocabulary of the Bullom language*, p. 57-59.

le reste. La chenille arriva, regarda et chuchota :

— Ma bonne amie, viens ici.

La tortue répondit :

— Je ne veux pas ; j'ai travaillé à remplir mon ventre.

— Serres-tu le reste ? demanda la chenille.

— Je n'en ai laissé qu'un peu, dit la tortue.

— Donne-le-moi, apporte-le-moi, que je mange et que je m'emplisse comme toi.

La tortue le lui donna et la chenille l'acheva.

— Vois, dit la tortue ; quand tu te promènes avec ton voisin, tu ne dois pas le tromper. Tu pensais que là où il y avait de la fumée, il y avait de la nourriture ; tu ne savais pas qu'il n'en est pas ainsi. Si tu avais trouvé quelque chose, tu ne m'en aurais pas donné.

XXXIX. — AGNI (1)

82

LE CAMÉLÉON ET LE CRAPAUD (2)

e caméléon et le crapaud discutaient au sujet de leur âge. Le crapaud disait :

— Je suis plus vieux que le caméléon.

(1) L'agni est parlé dans la moitié orientale de la colonie française de la Côte d'Ivoire.

(2) Maurice Delafosse, *Essai de manuel de la langue agni*. Paris, André, 1901, in-8°, p. 155-156.

Le caméléon disait :

— Je suis plus vieux que le crapaud.

Alors le crapaud dit au caméléon :

— Qui est plus vieux que moi ? comment était la terre lorsque tu vins au monde ?

Le caméléon dit :

— Lorsque je vins au monde, la terre était tout entière à l'état liquide, c'est pour cela que je marche en tâtonnant.

Le crapaud dit :

— Quant à moi, lorsque je vins au monde, la terre consistait en trois sommets ; aussi je dus sauter sur le premier, puis sauter sur le second, puis sauter encore une troisième fois, et c'est pourquoi j'avance en sautant. Mais c'est la liquéfaction de ces sommets qui a formé le pays que tu as vu en venant au monde ; je suis donc plus vieux que toi.

83

LE CIEL, L'ARAIGNÉE ET LA MORT (1)

Le ciel avait une forêt remplie d'orties. Il dit qu'il donnerait sa fille en mariage à quiconque défricherait sa forêt. Alors l'éléphant arriva, prit un coupe-coupe et com-

(1) Maurice Delafosse, *Essai de manuel de la langue agni*, p. 170-173.

mença à défricher. Mais le ciel déclara que celui qui se gratterait en défrichant n'obtiendrait pas la main de sa fille ; au contraire, celui qui défricherait la forêt sans se gratter aurait la jeune fille.

L'éléphant se mit donc à défricher; mais tout de suite, il se gratta. Alors les enfants du ciel allèrent lui dire :

— L'éléphant s'est gratté.

— Il ne sait pas défricher la forêt, dit le ciel.

Et il enleva sa fille des mains de l'éléphant.

Il appela toutes les bêtes sauvages ; elles vinrent en grand nombre, mais ne purent réussir à défricher la forêt sans se gratter.

Alors l'araignée dit qu'il voulait essayer, lui aussi; il se mit à défricher et il demandait à Ouré, la fille du ciel :

— Tu connais le bœuf qu'on va prendre pour que tu me fasses à manger? ici il a du noir, et là il a du rouge; et ici, il a du blanc.

Et en disant cela, l'araignée se frappait, mais les enfants du ciel n'allèrent pas dire à leur père qu'il se grattait. Et ainsi l'araignée put finir de défricher la forêt. Et le ciel lui donna sa fille en mariage et lui fit cadeau d'un bœuf.

L'araignée dit :

— C'est à moi, ce bœuf : je ne veux pas que les mouches viennent se poser dessus pour en manger.

Et il alla dans un endroit où il n'y avait pas de mouches, afin d'y tuer son bœuf pour le manger. Il alla ainsi très loin. Quand il arriva son feu était éteint. Il dit alors à son petit garçon qui s'appelait Aba-Kan :

— Aba, tu vois ce feu là-bas : va en chercher pour que nous mangions notre bœuf.

Aba y alla : c'était la Mort qui dormait, Aba-Kan vit son anus qui était rouge, il crut que c'était du feu et, prenant un petit morceau de bois, il s'approcha de l'anus de la Mort pour l'allumer. A ce contact, la Mort s'éveilla et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Aba-Kan répondit :

— C'est papa qui te fait dire de venir pour que nous mangions du bœuf.

Et la Mort vint.

Dès que l'araignée aperçut la Mort, il lui dit :

— Oui, j'avais dit à Aba-Kan d'aller t'appeler.

— Eh bien, me voici, dit la Mort ; tuons le bœuf et mangeons.

Et ils tuèrent le bœuf.

— Donne-moi une épaule, dit la Mort.

L'araignée prit une épaule et la donna à la Mort qui n'en fit qu'une bouchée, et qui dit à l'araignée :

— Donne-moi le bœuf tout entier.

L'araignée le lui donna tout et la Mort, sans bouger de place, l'avala tout entier.

L'araignée avait bien dit :

— Je ne veux pas que les mouches touchent à mon bœuf.

Mais déjà la Mort le lui avait mangé tout entier et il ne restait rien pour l'araignée.

XL. — GAN OU AKKRA (1)

84

LES ESPRITS DANS LE TROU DE RATS (2)

Une fois, il y eut une famine dans le pays. Alors l'araignée s'en alla avec son petit hors de la brousse pour chercher des noix sous une vieille muraille. Ils passèrent plusieurs semaines sans trouver une seule noix ; à la fin, la jeune araignée trouva une noix. Pleine de joie, elle la cassa, mais voici qu'elle tomba de sa main et roula dans un trou de rat. La jeune araignée n'était pas disposée à laisser disparaître

(1) La langue gan est parlée dans la colonie anglaise de la Côte-d'Or.

(2) Zimmermann, *Grammatical Sketch of the akra or Gâ language*, Stuttgart, 1858, in-8, p. 193-200.

son butin, mais elle descendit dans le trou de rat pour chercher sa noix perdue.

Alors trois Esprits se présentèrent à elle : un blanc, un rouge et un noir, qui, depuis la création du monde, ne s'étaient jamais lavés ni n'avaient rasé leur barbe. Ils lui dirent :

— Où vas-tu ? Que cherches-tu ?

Alors la jeune araignée leur raconta ses infortunes et dit qu'elle était venue dans le trou de rat pour chercher sa noix perdue. Les trois Esprits lui dirent :

— Tu entreprends tant que cela pour aussi peu de chose qu'une noix !

Alors ils déterrèrent des *yams* de leur champ et lui en apportèrent une quantité en disant :

— Ecorce ces *yams*, fais cuire les écailles, mais ne jette pas le bon.

La jeune araignée obéit, prépara les écailles et voici qu'elles se changèrent en *yams* énormes.

La jeune araignée resta là pendant trois jours et devint très grasse. Le quatrième jour, elle demanda aux Esprits la permission de porter un peu des précieux *yams* à ses compagnons d'infortune. Les Esprits lui accordèrent sa demande et la congédièrent avec une grande corbeille pleine de *yams*. Ils l'accompagnèrent pendant un bout de chemin et, avant qu'elle ne prît congé d'eux, ils lui dirent :

— Tu es maintenant notre amie ; c'est pourquoi nous voulons te confier quelque chose. Nous voulons t'apprendre une maxime, mais ne la révèle à personne. Alors ils commencèrent :

Esprit blanc, hoho !
Esprit rouge, hoho !
Esprit noir, hoho !
Si ma tête était foulée aux pieds,
Que m'arriverait-il ?
La tête, il la jette :
Le pied, il le jette ;
La tête, il la jette ;
Toi, tu as offensé le grand fétiche.

Ainsi chantèrent les Esprits ; alors ils congédièrent l'araignée. Lorsqu'elle arriva chez elle et qu'elle montra les *yams*, son père convoqua tous ses amis et chacun d'eux manifesta sa joie. Ils mangèrent tous avec le plus grand plaisir des *yams* apportés et devinrent très gros. Alors la jeune araignée allait toujours chercher une nouvelle provision au trou de rat où habitaient les Esprits qui n'étaient pas lavés. A la fin, le père de la jeune araignée, tourmenté par la curiosité, lui offrit un jour de l'accompagner à l'endroit d'où elle rapportait de si beaux *yams*. La jeune araignée ne voulut rien entendre, car son père n'avait pas de moyens d'existence. La vieille araignée ne voulut pas renoncer à son projet,

mais pendant la nuit, tandis que la jeune araignée dormait, le père fit un trou à son sac et le remplit de cendres.

Quand le lendemain, elle se mit en route avec le sac, son père suivit secrètement sa trace qui lui était indiquée par la cendre et la rejoignit devant la ville.

— Bien, dit la jeune araignée, je vois que tu veux y aller à ma place. Fort bien ! va, je m'en retourne. Mais père, fais attention à ne pas trop parler et à jouer l'homme sage.

Alors la jeune araignée s'en alla, mais son père lui cria :

— Soigne-toi bien ! et il pénétra tout droit dans le trou de rats.

Alors les Esprits allèrent à sa rencontre et lui demandèrent ce qu'il voulait. A peine l'araignée les eut-elle vus qu'elle éclata de rire et s'écria :

— Oh ! ces fous qui ne sont pas lavés ! Venez ; dois-je raccourcir vos barbes en broussailles ?

— Veux-tu peut-être nous apprendre la sagesse ? s'écrièrent les Esprits irrités ; et que cherches-tu surtout ici ?

Alors l'araignée leur apprit qu'elle était venue chercher des *yams* pour elle et ses compagnons. Là dessus, ils lui en apportèrent et lui dirent :

— Ecorce-les et fais cuire les écailles.

L'araignée se mit à rire et pensa : je serais un vrai sot !

Elle plaça les *yams* sur le feu, mais ils ne voulurent rien donner. A la fin, elle suivit le conseil des Esprits ; elle plaça sur le feu, non les *yams*, mais les écailles et elles se changèrent en fruits magnifiques.

Après que l'araignée fut restée quelque temps chez les Esprits, elle dit :

— Maintenant, je veux m'en aller.

Alors les Esprits lui donnèrent un grand panier plein de *yams*, l'accompagnerent un bout de chemin et, avant de se séparer d'elle, ils lui enseignèrent la maxime qu'ils avaient enseignée à la jeune araignée, mais ils lui recommandèrent de ne jamais la chanter. Au mépris de la défense, l'araignée se mit à la chanter aussitôt. Comme les Esprits se taisaient, elle pensa qu'ils avaient seulement murmuré un ancien chant de leur patrie.

A peine s'était-elle séparée des Esprits, hors du trou de rat, qu'elle se mit à chanter à haute voix :

Esprit blanc, hoho !

Esprit rouge, hoho !

Esprit noir, hoho !

etc.

Aussitôt, une violente douleur la saisit ; elle s'affaissa. C'était comme si sa tête, ses jambes et ses mains étaient coupées, mais son chant continuait encore. Pleins de compassion, les Esprits

l'éveillèrent de ce mauvais songe, mais elle chanta de nouveau. Alors elle tomba avec ce rêve effrayant devant les yeux. De nouveau, les Esprits l'éveillèrent ; mais lorsque pour la troisième fois elle recommença le chant défendu, les Esprits lui enlevèrent les *yams* et la cravachèrent. Les habitants de la ville se réjouirent au commencement, lorsque l'araignée revint, mais quand ils entendirent son récit, ils la chassèrent irrités.

XLI. — TCHWI (1)

85

DÉCOUVERTE DU VIN DE PALME (2)

Lorsque les Fantis se dirigeaient de l'intérieur vers la côte maritime, les gens qui vivaient dans les forêts essayèrent de les arrêter et les Fantis durent se frayer un chemin. Les éclaireurs qui ouvraient la marche étaient conduits par un célèbre chasseur nommé Ansah. Cet homme avait avec lui un chien qui l'accompagnait toujours continuellement. Un jour qu'il

(1) Le tchwi est parlé dans l'ancien royaume des Achantis, aujourd'hui colonie anglaise.

(2) Ellis, *The tshwi speaking peoples*. Londres, Chapman, 1887, in-8, p. 337-338.

était au guet, le chien le conduisit vers un palmier renversé par un éléphant qui y avait percé un trou avec ses défenses pour en boire la sève. Ansah observa que celle-ci découlait du trou et, craignant d'y goûter lui-même, car cela pouvait être du poison, en donna un peu à son chien. Le lendemain, voyant que l'animal n'en éprouvait aucun dommage, il en but lui-même un peu. Il trouva cette boisson si agréable qu'il en avala jusqu'à ce qu'il tomba ivre-mort et resta privé de connaissance pendant la journée tout entière, au grand effroi des Fantis et de leur roi qui le croyaient perdu. En recouvrant ses sens, il remplit de cette liqueur un pot de terre et le porta au roi à qui il décrivit ses effets et la manière dont il l'avait obtenue. Le roi, ayant goûté du vin de palme, l'aima tellement qu'il en but au point de tomber sans connaissance. A cette vue, son peuple le croyant empoisonné, se jeta sur le malheureux chasseur et le tua sans lui laisser le temps de s'expliquer. Quand le roi s'éveilla et apprit ce qui était arrivé, il fut très attristé et fit mettre à mort immédiatement ceux qui avaient tué Ansah. En souvenir de celui-ci, il ordonna que le vin de palme fût désormais nommé Ansah.

86

LA CRÉATION ET L'ORIGINE DE LA MORT (1)

Lorsque Dieu créa le monde, il créa d'abord une femme. Mais lorsqu'il vit que la femme, tant qu'elle serait seule, n'enfanterait pas et que le monde ne serait pas peuplé d'hommes, il créa aussi l'homme. Alors ils eurent des enfants, mais non de manière convenable ni en nombre.

Alors la brebis fut envoyée avec ce message :

— L'homme mourra ; ensuite il revivra.

La brebis s'arrêta en route dans un pâturage. Ensuite les hommes dirent :

— Si l'homme meurt, il ne peut pas engendrer.

Alors la chèvre fut envoyée avec ce message :

— Quand l'homme mourra, il ne reviendra pas.

Tandis que la chèvre suivait son chemin, la brebis s'attarda encore à manger. La chèvre se présenta à elle et lui dit :

— Quand l'homme mourra, il ne reviendra pas.

(1) Christaller, *Negersagen von der Goldküste*, ap. Büttner, *Zeitschrift fur afrikanische Sprachen*, t. I, Berlin, Asher, 1889, in-8, p. 54.

Si la brebis avait été alerte à accomplir son message, l'homme serait revenu après la mort. Mais comme la chèvre a été plus empressée qu'elle à porter le message contraire, l'homme ne revient pas.

XLII. — EWHÉ (1)

87

LA HYÈNE ET LE CHAT SAUVAGE (2)

La hyène avait un petit qui mourut. Le chat sauvage eut aussi un petit qui mourut.

Le chat sauvage prit son pays en dégoût ; ainsi fit la hyène et tous deux partirent pour chercher un meilleur endroit.

Quand la hyène fut arrivée à une certaine place, elle dit :

— Cela ira. Demain, au lever du jour, j'irai arracher l'herbe.

Le chat sauvage arriva par hasard au même endroit qui lui plut ; il arracha l'herbe et s'en alla dormir.

(1) L'ewhé est parlé en Guinée, dans la colonie allemande du Togo.

(2) Ellis, *The Ewhe speaking peoples*, Londres, Chapman, 1890, in-8, p. 269-271.

Le lendemain matin, la hyène revint :

— Oh ! dit-elle, quelle bonne place ! J'étais venue arracher l'herbe et l'herbe s'est arrachée toute seule.

Elle en prit possession, balaya le sol et s'en alla.

Le chat sauvage revint à son tour et dit :

— Oh ! quel bon pays ! J'étais venu pour balayer et le sol s'est balayé tout seul.

Il abattit quelques arbres, les laissa sur le sol et s'en alla.

La hyène revint, planta les troncs dans le sol et partit dormir.

Quand le chat sauvage fut de retour :

— Les arbres, dit-il, se sont plantés d'eux-mêmes.

Il coupa quelques bambous et les plaça sur le sol.

La hyène revint et les attacha aux troncs des arbres.

A son retour, le chat sauvage dit :

— Ah ! les bambous se sont attachés d'eux-mêmes aux arbres.

Alors il prit de l'herbe et en couvrit la maison.

— Comment cela se fait-il ? dit la hyène quand elle arriva. La chambre est finie.

Elle partagea la maison en deux parties, prenant l'une pour elle et l'autre pour sa femme.

Quand le chat sauvage revint, il dit :

— Bien, la maison est partagée en deux ; je garderai cette partie pour moi et je laisserai l'autre pour ma femme. Dans cinq jours, j'apporterai ici tout ce que je possède et je défricherai.

La hyène, de son côté, fit le même arrangement.

Quand le cinquième jour fut arrivé, le chat sauvage prit ce qui lui appartenait et vint avec sa femme.

La hyène fit de même.

Elle alla dans une chambre et le chat sauvage dans l'autre. Chacun croyait qu'il n'y avait personne d'autre dans la maison.

Au même moment, chacun cassa quelque chose et dit :

— Qu'est-ce qui casse quelque chose dans la chambre à côté ?

Et chacun d'eux s'enfuit.

Ils coururent aussi loin que de Ketu à Amoutino, et alors ils se rencontrèrent.

— Qu'est-ce que vous faites, hyène ? demanda le chat sauvage.

— J'ai bâti une maison, dit-elle, et quelque chose m'en a chassée ; je ne sais pas quoi.

— C'est ce qui m'est arrivé, dit le chat sauvage, j'ai coupé les arbres et les troncs se sont plantés d'eux-mêmes.

La hyène reprit :

— J'ai trouvé une place qui me convenait et j'étais venue pour arracher l'herbe, mais quand je suis arrivée, l'herbe était arrachée d'elle-même.

Alors le chat sauvage et la hyène se remirent à courir de nouveau.

Depuis, ils ne peuvent se regarder l'un l'autre.

88

POURQUOI LES SINGES HABITENT DANS LES ARBRES (1)

Écoutez l'histoire du chat sauvage.

Une fois le chat sauvage avait chassé toute la journée sans rien prendre. Il était fatigué. Il alla s'asseoir et se reposer, mais les puces ne voulaient pas le laisser tranquille.

Il vit un singe qui passait ; il l'appela :

— Singe, viens, je te prie, et cherche mes puces.

Le singe consentit et, tandis qu'il prenait les puces, le chat sauvage s'endormit.

Alors le singe prit la queue du chat sauvage, l'attacha à un arbre et se sauva.

Le chat sauvage s'éveilla : il voulut s'en aller,

(1) Ellis, *The Ewhe-speaking peoples*, p. 274-275.

mais il trouva que sa queue était attachée à un arbre.

Il se donna du mal pour se délivrer ; mais il n'y réussit pas. Il resta là haletant.

Une tortue passa par là :

— Je vous prie de délier ma queue, cria le chat sauvage quand il la vit.

— Vous ne me tuerez pas si je vous délivre ? demanda la tortue.

— Non, je ne vous ferai rien, répondit le chat sauvage.

La tortue le délia.

Le chat sauvage rentra chez lui. Il dit en s'en allant à tous les animaux :

— Dans cinq jours, annoncez que je suis mort et que vous viendrez m'enterrer.

Le cinquième jour, le chat sauvage se coucha à la renverse feignant d'être mort. Tous les animaux arrivèrent et dansèrent autour de lui.

Tout à coup, il s'élança et bondit pour saisir le singe. Mais celui-ci avait déjà sauté sur un arbre et s'échappa.

C'est pourquoi le singe vit dans les arbres et ne descend pas sur le sol. Il a trop peur du chat sauvage.

XLIII. — ATAKPAME (1)

89

LA CAILLE ET LE CRABE (2)

La caille était propriétaire de la ferme ; le crabe était maître de l'eau.

Un jour, la caille, mourant de soif, alla trouver le crabe et lui dit :

— Donne-moi de l'eau à boire.

Il lui en donna et elle but. Puis elle dit au crabe de lui envoyer ses enfants pour chercher de la nourriture. Il les envoya et elle leur dit qu'avant d'arriver, ils l'appelassent : Bonne fermière. Alors ils entendraient sa réponse. Ils y allèrent et l'appelèrent :

— Bonne fermière, Angbala !

Elle demanda :

— Qui appelle : bonne fermière, Angbala ?

— C'est moi, le fils du crabe.

— Que veux-tu ?

— Une ancienne parole pour aller à Angbala.

(1) L'atakpame est parlé dans la colonie allemande du Togo, en Guinée.

(2) Müller. *Ein Beitrag zur Kenntniss der Atakpame* ap. Seidel, *Zeitschrift fur afrikanische, ozeanische und ostasiatische Sprachen*, VIe année, Berlin, W. Süsserott, in-8°, 1902, p. 153-155.

— Si tu y vas, dis à ton père : Angbala, bras brûlé, infirme ! pied brûlé, infirme ! Angbala, une grande bosse sur le dos ! L'œil est-il à gauche de la main ?

Les enfants du crabe revinrent à la maison et dirent à leur père :

— Elle t'injurie.

Au lever du jour, la caille revint pour boire de l'eau. Le crabe demanda :

— Hier, tu m'as injurié ?

— Tu mens, dit-elle, je ne t'ai pas insulté.

Et elle ajouta :

— Viens, apporte de l'eau.

Après qu'elle eut bu, elle lui dit qu'il devait lui envoyer ses enfants chercher de la nourriture pour lui Ses enfants y allèrent : le crabe se cacha et leur dit d'appeler la caille. Ils obéirent et elle insulta leur père qui retourna chez lui avec eux. Le lendemain matin, elle revint et dit qu'elle voulait boire.

— Quelle eau bois-tu ?

— Je bois de l'eau claire.

Le crabe lui dit de venir boire. Elle y alla, mais il la saisit. Les enfants de la caille chantèrent :

— Mère, vomis son eau, rends-la-lui, que nous allions chez nous.

D'un autre côté, les enfants du crabe chantaient :

— Père, tiens-la bien ; tiens-la bien ; tiens-la bien.

Les enfants de la caille répétaient :

— Mère, vomis leur eau, rends-la-leur, que nous allions chez nous.

— Lâchez le cou, saisissez la queue. dit la caille ; la queue est ma mort : le cou est ma vie.

Alors le crabe lâcha son cou et saisit les plumes de la queue qui lui restèrent dans la main : c'est pourquoi la caille n'a pas de plumes à la queue. Depuis, elle ne but plus au fleuve.

XLIV. — YOROUBA (1)

a) *Nago.*

90

LE LÉZARD ET LA TORTUE (2)

Mon *alo* (récit) a trait au lézard.

La famine sévissait : nulle part on ne trouvait de quoi manger. Le lézard s'en va à la campagne et finit par découvrir une grande pierre remplie d'ignames. Or le maître

(1) Le yorouba est parlé sur toute la rive gauche du bas-Niger.

(2) Bouche, *Étude sur la langue nago*, Bar-le-Duc, 1880, in-8, p. 43-49.

du champ était derrière la pierre et le lézard l'entendit quand il voulut entrer dans la pierre et il saisit toutes ses paroles. Le fermier étant entré dit :

— Pierre, ouvre-toi.

Etant sorti, il ajouta :

— Pierre, ferme-toi.

Le lézard ayant tout entendu rentra chez lui.

Le lendemain, au premier chant du coq, il va voler des ignames, les porte à la maison et les mange à loisir.

Tous les jours, il agissait de la sorte. Une fois la tortue le rencontre et lui dit :

— Mon ami, où donc as-tu pu trouver ainsi de quoi manger ?

— Je me garderai bien de t'y mener, répond le lézard, on me tuerait.

— Mène-m'y ; je n'en soufflerai mot à personne.

— C'est bien, dit le lézard.

Puis il ajouta :

— Quand le coq aura chanté, viens m'éveiller et nous partirons.

Cela dit, la tortue et le lézard se retirèrent chacun de leur côté. Le coq n'avait pas chanté encore, que la tortue était déjà près de la case du lézard, disant :

— Kékéréké.

Elle le fait une seconde fois et court appeler le lézard. Elle lui dit que le coq avait chanté; mais le lézard lui demanda de le laisser se reposer; aucun coq ne s'étant fait entendre encore.

— C'est bien, dit la tortue.

Ils se couchent de nouveau jusqu'au moment où le coq chante en effet. Alors le lézard se lève et ils partent. Arrivés à l'endroit, le lézard dit:

— Pierre, ouvre-toi.

Et la pierre s'ouvre. Quand le lézard eut pris autant d'ignames qu'il en voulut, il sortit et demanda à la tortue de partir. La tortue le pria d'attendre un instant:

— Je viens, dit-elle.

Et le lézard :

— C'est bien.

Et il rentra chez lui

Cependant la tortue se chargea d'ignames. Elle en mit sur sa tête ; elle s'en attacha aux pieds, aux bras, aux cheveux; elle pliait sous le faix. Depuis longtemps, déjà, le lézard était rentré chez lui ; il avait allumé du feu et s'était étendu à côté, les pattes en l'air, comme quelqu'un qui vient de mourir.

Et la tortue était là près de la pierre, ne sachant que dire pour faire ouvrir la pierre. Et elle s'épuisait à crier de longues heures durant.

Le fermier survient; il saisit la tortue et la

frappe jusqu'à la laisser pour morte. La tortue finit par déclarer que le lézard l'a amenée. Et le fermier de la lier et de la conduire chez le lézard.

Le fermier trouve le lézard étendu comme un mort.

— La tortue, dit-il, prétend que c'est toi qui l'as menée dans mon champ pour voler des ignames.

— Voyons, répliqua le lézard ; vous semble-t-il que je sois en état de voler des ignames ? Depuis trois mois que je suis couché ici, je ne connais aucun champ.

Le fermier saisit la tortue et la tua. Il l'avait laissée morte. Et la tortue de dire :

— Cancrelas, raccommode-moi, fourmi, viens me raccommoder.

C'est à l'endroit où la fourmi et le cancrelas la raccommodèrent que la tortue est toute raboteuse.

b) *Egba.*

91

LA LÉGENDE DE LA PLANTATION DU MAÏS (1)

Les narrations rapportent que Kesi, Kemta, Ake sont les villes qui furent d'abord fondées dans la forêt d'Egba. Après cela, les autres villes se hâtèrent de jeter leurs fondements. Comme elles étaient toutes en paix, elles songèrent à nommer un roi parmi elles. Lorsqu'elles consultèrent l'*Ifa* (le sort), celui-ci désigna un homme qui se nommait Odjoko et qui était un ami du chef des habitants de Kesi. Alors ils le firent roi. A cette époque, les moyens de se nourrir n'etaient pas nombreux dans toutes les autres villes : le maïs existait seulement à Kesi, car il poussait uniquement là.

Le roi Odjoko avait dit à ses gens qu'ils ne devaient pas vendre de grains aux autres Egbas si auparavant on ne l'avait trempé dans l'eau chaude. Peu après, le chef d'Ake donna sa fille Adechikou en mariage au roi Odjoko.

(1) Mann, *Eine geschichtliche Sage aus der Zeit der ersten Niederlassungen der Egba* ap. Büttner, *Zeitschrift fur afrikanische Sprachen*, Berlin, Asher, t. II, 1888-1889, in-8, p. 209-216.

Par elle, les centres egbas apprirent la ruse employée contre eux. Un jour, l'Alaka demanda à sa fille de lui montrer comment il pourrait réussir à planter du bon grain dans son champ. La fille lui répondit :

— Père, tu sais bien qu'ici il est expressément défendu de livrer du bon grain par toutes les douanes de la ville : quiconque transgresse cette défense mérite la mort ; mais à cause de l'affection que je te porte, comme ton enfant, je vais faire une tentative, quand même elle devrait me coûter la vie.

Alors elle commença à penser à la manière de s'y prendre pour arriver à son but. Il lui vint l'idée suivante. Deux jours après, elle fit dire à son père de lui envoyer trois poulets. Quand ils furent arrivés, elle les nourrit avec beaucoup de grains ; elle fit dire à son père par le messager de les tuer, de rassembler les grains qui étaient dans leurs intestins et de les planter. Le père le fit et s'étonna de voir les grains pousser ainsi dans son champ, mais il n'en dit rien à personne jusqu'à ce que le grain eût des épis et fût mûr.

Après que l'Alaka eut fait décortiquer ce maïs, il en envoya à tous les Egbas pour en planter. Ceux-ci le firent, le rassemblèrent, le mangèrent et s'étonnèrent de voir le maïs pousser aussi dans leur champ comme toujours il croissait à Kesi.

Ils tinrent une assemblee et, dans leur colère, ils décidèrent de faire la guerre à Idjoko où habitait alors Odjoko : ils détruisirent la ville et tuèrent beaucoup d'habitants pour se venger à cause du grain.

XLV. — EFIK (1)

92

COMMENT LE MONDE FUT PEUPLÉ (2)

ABASI se leva, s'assit là, fit toutes les choses supérieures, toutes les choses inférieures, l'eau, la forêt, la rivière, les sources, les bêtes de la forêt; il fit toute espèce de choses dans le monde entier. Il ne fit pas l'homme ; tous les hommes habitaient en haut avec Abasi. A ce moment, aucun homme n'existait dans ce monde ; il n'y avait que les bêtes de la forêt, les poissons qui vivent dans l'eau, les oiseaux que nous voyons voler dans l'air et beaucoup d'autres êtres qu'il ne paraît pas nécessaire d'énumérer. Mais l'homme n'existait pas dans le monde : tous les

(1) Les Efik habitent sur la côte de Guinée, à l'est du delta du Niger.

(2) Hugh Goldie, *Principles of efik grammar*, Edimbourg, Muir et Paterson, 1888, in-18, p. 89-91.

hommes habitaient en exil avec Abasi dans sa ville : quand Abasi s'asseyait et mangeait, ils se joignaient à lui et Ataï prononçait ses paroles.

A la fin, Ataï l'appela ; il répondit et elle lui dit :

— La situation telle qu'elle est n'est pas très bonne; tu possèdes la terre qui existe ici ; tu possèdes le ciel qu'ils habitent; tu as fait un endroit entier pour y rester et si tu n'y places pas l'homme, ce n'est pas bien. Cherche un moyen de placer l'homme sur la terre pour qu'il y demeure et qu'il allume du feu, de façon que le ciel soit chaud, car le froid y est considérable parce qu'il n'existe pas de feu sur la terre.





SIXIÈME PARTIE

LANGUES DU GROUPE HOTTENTOT (KHOIN-KHOIN) ET BUSHMEN

XLVI. — GRAND NAMAQUA

93

L'ORIGINE DE LA MORT (1)

La lune meurt et revient à la vie. Elle dit au lièvre :

— Va trouver les hommes et dis-leur:

— De même que je meurs et que je reviens à la vie, de même vous devez aussi mourir et ressusciter.

Le lièvre alla trouver les hommes et leur dit:

— De même que je meurs et que je ne reviens pas à la vie, de même vous devez mourir et ne pas ressusciter.

(1) Bleck, *Reineke Fuchs in Afrika*, Weimar, Bœhlau, 1870, in-8, p. 55.

Lorsqu'il revint, la lune demanda :

— Quel message as-tu porté aux hommes ?

— Je leur ai dit : De même que je meurs et que je ne reviens pas à la vie, de même vous devez mourir et ne pas ressusciter.

— Quoi ! cria la lune, tu as dit cela ?

Elle prit un bâton et le frappa sur la bouche ; alors elle se fendit. Le lièvre s'enfuit et court encore.

XLVII. — PETIT NAMAQUA

94

L'ARRÊT DU BABOUIN (1)

Un jour, raconte-t-on, il se passa ce qui suit :

La souris avait déchiré les vêtements du tailleur : Celui-ci alla trouver le babouin et se plaignit de la façon suivante :

— Vois, voici pourquoi je viens à toi. La souris a déchiré mes vêtements, mais elle ne veut rien savoir de cela ; elle accuse le chat ; le chat proteste également de son innocence et dit : C'est le chien qui doit l'avoir fait. Mais le chien le nie et prétend que c'est le bois qui l'a fait ; le

(1) Bleck, *Reineke Fuchs in Afrika*, p. 26-28.

bois rejette la faute sur le feu et dit : C'est le feu qui l'a fait. Le feu dit : Non, je ne l'ai pas fait : c'est l'eau. L'eau dit : L'éléphant a déchiré les vêtements et l'éléphant prétend que c'est la fourmi qui les a déchirés. C'est ainsi qu'ils s'entre-querelient. C'est pourquoi, moi, le tailleur, je viens te proposer ceci : Convoque les gens et interroge-les pour me procurer un dédommagement.

Il parla ainsi et le babouin les appela tous à l'interrogatoire. Alors ils s'excusèrent avec les mêmes prétextes que le tailleur avait mentionnés, chacun rejetant la faute sur les épaules de l'autre.

Le babouin ne put trouver de meilleur châtiment que de les faire punir les uns par les autres. Il parla ainsi :

— Souris, veux-tu donner un dédommagement au tailleur ?

Elle protesta de son innocence. Alors le babouin dit :

— Chat, mords la souris.

Le chat mordit la souris. Le babouin posa la même question au chat et, comme il s'excusait de même, il cria au chien :

— Toi, mords le chat.

Alors le babouin les interrogea tous successivement : tous s'excusèrent. Le babouin prononça alors ces mots :

— Bois, frappe le chien !

— Feu, brûle le bois !

— Eau, éteins le feu !

— Eléphant, bois l'eau !

— Fourmi, pique l'éléphant.

Ils firent ainsi, et depuis ce temps-là, ils ne peuvent plus se supporter.

La fourmi pique l'éléphant là où cela lui fait le plus mal.

L'éléphant boit l'eau.

L'eau éteint le feu.

Le feu brûle le bois.

Le bois bat le chien.

Le chien mord le chat.

Le chat mange la souris.

Ce fut le dédommagement que le tailleur reçut par ce jugement.

— Oui, dit-il, maintenant je suis content, puisque j'ai reçu ce dédommagement et je te remercie de tout cœur, ô babouin, de ce que tu m'as rendu justice et que tu m'as adjugé un dedommagement.

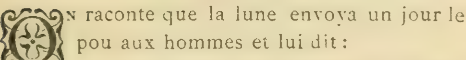
— Désormais, dit le babouin, je ne veux plus m'appeler Yan, mais on m'appellera babouin.

Depuis ce temps-là, le babouin marche sur les quatre membres. Par ce jugement insensé, il a perdu la faculté de marcher debout.

XLVIII. — NAMA

95

LA LUNE, LE POU ET LE LIÈVRE (1)



On raconte que la lune envoya un jour le pou aux hommes et lui dit :

— Va trouver les hommes et dis-leur de ma part :

— J'ai coutume de mourir et ensuite de revivre, vous aussi, vous mourrez et vous revivrez.

Il se mit en route. Le lièvre le rencontra en chemin et lui demanda :

— Que vas-tu chercher ?

— Je suis envoyé par la lune vers les hommes pour leur annoncer de sa part :

— Moi-même, je meurs et je revis ; vous aussi, vous mourrez et vous revivrez.

Le lièvre lui dit :

— Tu marches difficilement ; j'y vais.

En parlant ainsi, il courut vers les hommes et leur dit :

— Je suis envoyé par la lune pour vous mander : Moi, j'ai l'habitude de mourir et de revivre.

(1) Hahn, *Die Sprache der Nama*, Leipzig, 1870, in-8, p. 57 ; — F. Muller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, t. I, Vienne, Hœlder, 1877, in-8, p. 21-22.

Vous vous mourrez et vous resterez morts.

Il revint vers la lune et lui rapporta ce qu'il avait dit aux hommes.

— Je ne t'ai pas chargé de rien dire aux hommes, dit la lune, et, en colère, elle prit un bâton et le frappa sur le nez.

Depuis ce jour, le lièvre a le nez fendu.

XLIX. — BUSHMEN

96

LE VENT (1)

Le vent était autrefois une personne. Il devint un être à plumes et il vola, car il ne pouvait plus marcher comme auparavant; en effet, il vola et il habita dans la montagne. Aussi, il vola. Il était autrefois une personne: c'est pourquoi autrefois il roulait une balle; il tirait, parce qu'il sentait qu'il était une personne. Il devint un être à plumes, et alors il vola ; il habita dans une grotte de la montagne. Il en sort, il vole et il retourne chez lui. Il y vient pour dormir, il s'éveille de bonne heure et en sort ; il vole loin, de nouveau, il vole loin. Il retourne

(1) *Bushmen Folk-lore; Folk-lore Journal, of the South-african Folk-lore Society*, Le Cap, S. Solomon, t. II, 1880, in-8, p. 42-43.

de nouveau à la maison parce qu'il sent qu'il a à chercher de la nourriture. Il mange encore, encore, encore ; il retourne à la maison ; de nouveau, il y vient pour dormir.

L. — BA-YÉYE

97

CRÉATION DES HOMMES ET DE LA MORT (1)

Vers l'Orient, là où les nuages rencontrent la terre, Urezhwa, le Grand Etre, créa les hommes et les animaux. Il les forma d'abord d'argile, puis y mit la vie.

Les Ba-yéyé furent créés les premiers, puis les Bushmen, les Betchouana et d'autres tribus noires. Les blancs furent formés les derniers.

A la création, chaque tribu reçut les armes et les instruments différents qui les distinguent. Ainsi les Bushmen, leurs arcs et leurs flèches ; les Betchouana, la lance et le bouclier. Les Ba-yéyé reçurent un petit modèle de canot, partie en bois et partie en argile. On leur dit :

— Abattez un grand arbre et travaillez-le sui-

(1) Edward, *Tradition of the Ba-yeye*, *Folk-lore Journal of the South-african Folk-lore Society*, t. II, 1880, p. 34-36.

vant le modèle, il flottera sur l'eau et, avec lui, on pourra traverser la rivière.

Ils racontent des hommes blancs qu'ils sont beaucoup plus riches et plus sages en disant qu'ils ne sont pas si avides que les noirs. A la création, les hommes noirs criaient :

— Donnez-nous nos choses et allons-nous-en.

Les blancs furent patients, attendirent et reçurent ainsi les meilleurs cadeaux, sagesse, richesses.

Après avoir créé les hommes, Urezhwa vécut quelque temps avec eux et prit femme. Une fois, cette femme tomba malade. Il partit dans un canot pour se procurer une médecine, laissant des ordres pour que, si sa femme venait à mourir pendant son absence, elle ne fût pas jetée. Peu après son départ, elle mourut et, comme son corps se corrompait, les Ba-yéyé la jetèrent. Quand Urezhwa revint, il fut très affligé en trouvant qu'on avait désobéi à ses ordres. Alors il leur dit que s'ils l'avaient gardée, il lui aurait rendu la vie et, de la même façon, quand eux-mêmes seraient morts, il les aurait ressuscités, mais maintenant, qu'ils mourraient et ne reviendraient plus. Alors il les laissa et s'en alla aux cieux où on le voit distinctement passer et où l'on entend sa voix. Quand il passe sur les cieux, il passe très rapidement et avec une grande lumière.



SEPTIÈME PARTIE

LANGUES DU GROUPE BANTOU

LI. — SOUAHILI (1)

98

L'INTELLIGENCE DES FEMMES (2)

Il était un sultan qui avait un fils et de même un pauvre qui avait un fils. Les enfants furent élevés jusqu'à ce qu'ils furent grands. Alors le sultan appela le pauvre et lui dit :

(1) Le souahili est parlé sur la côte orientale d'Afrique dans la région de Zanzibar.

(2) Velten, *Mærchen und Erzæhlungen der Suahali*, Stuttgart et Berlin, W. Speemann, 1898, in-8, p. 110-119 ; id. trad. allem. Stuttgart et Berlin, W. Speemann, 1898, in-8, p. 178-191.

— Je veux te faire mon vizir et ton fils deviendra l'ami du mien.

Le pauvre fut content ; il devint vizir et son fils contracta de l'amitié avec celui du sultan, jusqu'à ce qu'ils prirent femme.

Le fils du sultan épousa une femme, et aussi le fils du vizir se maria avec une femme. Celui-là rechercha l'épouse de son ami ; il prenait de belles choses et les lui envoyait. Cette femme aimait son amant, le fils du sultan, mais elle ne trouvait pas l'occasion de se réunir avec celui qu'elle regardait comme son mari.

Le fils du sultan inventa cette ruse de voyager et d'aller dans l'intérieur. Il prit beaucoup d'argent et partit dans l'intérieur. Quand il revint, il apporta des cadeaux de toute espèce qu'il donna à la femme de son ami, le fils du vizir.

Un jour elle dit à son mari :

— Pourquoi, mon ami, ne veux-tu pas voyager, toi aussi ? Si tu vas dans l'intérieur comme le fils du sultan, tu rapporteras des présents que tu donneras à mon amie, la femme du fils du sultan, car il m'en donne et ton devoir est de faire aussi des cadeaux à sa femme.

Le mari répondit :

— Il n'est pas nécessaire d'aller dans l'intérieur, je puis avoir aussi ici des présents et les envoyer à sa femme.

Elle lui répliqua :

— Quelque chose qui vient de l'intérieur est toujours une rareté.

Alors son mari dit :

— Si tu y consens, je voyagerai.

Cette femme inventa cette ruse à dessein ; son mari n'en savait rien. Il résolut donc de partir dans l'intérieur. Lorsqu'il se mit en route, sa femme lui dit :

— Va, achète-moi un petit morceau d'intelligence ; si tu ne reviens pas avec un petit morceau d'intelligence, je ne veux plus de toi.

— Bon, répondit son mari.

Et il partit. Il monta sur un vaisseau, chargea beaucoup de richesses, se mit en route et arriva dans un autre pays et une grande ville.

Quand il fut parvenu dans cette ville, il vint dans la maison d'une vieille femme et y resta. Dans cette ville habitait un sultan qui avait sept filles ; elles n'étaient pas encore mariées. Tous les gens qui les demandaient, elles les frappaient et refusaient de se marier. Ce jeune homme, le fils du vizir, était un bel homme. Quand un jour se fut écoulé, il prit ses meilleurs habits et se fit très beau. Il alla devant la maison du sultan et lorsque ces sept jeunes filles l'aperçurent, elles s'éprirent de lui dans leurs cœurs.

Il passa devant encore une fois et vint dans la

maison du vizir. Il y avait là une jeune fille, fille du vizir. Quand elle l'aperçut, elle se réjouit et l'appela. Il entendit, entra et demanda :

— Que désires-tu ?

Elle répondit :

— Je t'ai appelé pour te parler.

Alors il répliqua :

— Je voudrais t'épouser. Veux-tu de moi ?

La jeune fille répondit :

— Je veux bien, si mon père y consent.

Il alla trouver son père, le vizir, lui demanda la main de sa fille. Le vizir lui dit :

— Tu dois m'apporter deux sacs d'argent ; alors tu auras ma fille.

Il s'en alla à sa maison, et le lendemain, il apporta deux sacs d'argent et épousa la jeune fille.

Dans cette ville, toutes les femmes avaient beaucoup d'intelligence. Quand il eut épousé la sienne, elle lui dit :

— Si tu m'aimes, tu dois aussi te lier avec les filles du sultan.

— Je ne connais pas ces jeunes filles, répondit-il.

Elle reprit :

— Je te ferai l'éloge de leurs qualités ; elles ont beaucoup d'intelligence ; je te donnerai aussi des instructions, mais raconte-moi ce que tu verras.

Il répondit :

— Bon, c'est bien.

Elle lui dit :

— Prends tes vêtements et fais-toi très beau.

Elle continua :

— Va maintenant devant la maison du sultan et rapporte-moi ce que tu verras.

Il alla par derrière jusque dans la maison du sultan. Aussitôt que ces jeunes filles l'aperçurent elles versèrent de l'eau sur ses vêtements. Il passa devant et passa outre. Quand il arriva près de sa femme, elle lui demanda :

— Qu'as-tu vu ?

Il répondit :

— J'ai passé outre car elles m'ont versé de l'eau sur mes vêtements.

La femme répliqua :

— Cela signifie qu'elles t'appellent ; va et attends-les au puits aujourd'hui soir à la cinquième heure, elles viendront.

L'homme se leva et alla le soir au puits pour les attendre ; mais il ne les trouva pas. Il revint aussitôt et suivit le rivage. Tandis qu'il était en chemin, les jeunes filles vinrent d'un autre côté. Comme elles ne le trouvèrent pas à leur arrivée, elles dirent :

— L'homme n'a pas d'intelligence.

Et elles s'en retournèrent à la maison. Quand il

revint du rivage, il ne trouva personne au puits, mais il sentit l'odeur des parfums et reconnut à cela que les femmes étaient venues.

Il s'en retourna à la maison auprès de sa femme. Celle-ci lui demanda :

— Qu'as-tu vu, mon mari ?

Il lui dit :

— Je suis allé auprès du puits ; je n'ai vu personne ; je m'en suis retourné aussitôt et je suis allé au bord de la mer. Quand je suis revenu de là, j'ai remarqué auprès du puits l'odeur de leurs parfums et j'ai su que les jeunes filles étaient venues mais qu'elles m'avaient manqué.

La femme lui dit :

— Dors jusqu'à demain, fais-toi beau comme hier et va devant leur maison.

Il dormit et le lendemain matin mit ses plus beaux habits. Puis il alla vers elles, devant la maison. Quand elles le virent d'en haut, elles prirent des fleurs de jasmins et les lui jetèrent, elles en couvrirent ses vêtements. Il s'en retourna et vint trouver sa femme. Celle-ci lui demanda :

— Quel signe as-tu vu aujourd'hui lorsque tu es passé près de ces femmes, les filles du sultan ?

Il lui dit :

— Elles m'ont jeté des fleurs de jasmin sur mes vêtements.

Elle reprit :

— Leur dessein était de t'appeler : Va et attends-les dans le jardin.

Il se leva le soir, s'en alla et les attendit dans le jardin.

A la cinquième heure, les sept jeunes filles arrivèrent. Aussitôt qu'elles furent là, elles lui dirent :

— Nous sommes sept : laquelle de nous te plaît ?

Il répondit :

— Je vous aime toutes.

Elles reprirent :

— Nous ne voulons pas être aimées toutes par un homme, mais demande celle de nous sept que tu veux. Il leur dit :

— Choisissez vous-mêmes celle que je dois prendre, car je vous aime toutes.

Quand les jeunes filles entendirent cela, elles se réjouirent ; elles prirent leur plus jeune sœur et dirent au jeune homme :

— Nous te donnons celle-ci.

Il la prit avec lui. Cette jeune fille l'aima. Les autres partirent et suivirent leur chemin.

Le fils du vizir revint vers sa femme. Elle demanda à son mari :

— Les as-tu trouvées ?

Il répondit :

— Je les ai vues ; elles sont venues et j'ai pris avec moi la plus jeune d'entre elles. Sa femme lui dit :

— Bien, mon mari.

La fille du sultan demeura un jour chez son mari ; puis elle lui dit :

— Je désire que tu viennes et que tu demeures aussi chez moi, à la maison. Il fut content et alla dire à sa femme :

— Cette jeune fille m'invite à venir habiter aussi chez elle.

Elle lui répondit :

— Vas-y.

Le soir, il partit et alla dans sa maison. Elle prépara le repas pour manger avec son mari ; ils mangèrent ensemble, elle et son mari. Tout à coup apparut une vieille femme. Elle connaissait très bien la ruse des femmes. Quand elle arriva, l'homme se leva et se cacha à l'intérieur. La fille du sultan enleva les affaires là où son mari avait mangé et mit tout en ordre. Ensuite, elle fit approcher cette vieille, la fit entrer et lui dit :

— Viens et mange.

La vieille vint et mangea.

Quand elle prit place, elle vit du riz qui était tombé à terre. Elle remarqua qu'il y avait là deux personnes en train de manger, mais que l'une s'était enfuie et s'était cachée par crainte d'elle :

elle reconnut cela au riz qui était par terre.

La vieille mangea ; puis elle se leva, alla trouver quelques jeunes gens dans la ville et leur communiqua la chose. Justement, ces jeunes gens avaient voulu épouser la jeune fille, mais elle n'avait voulu d'aucun d'eux.

Là-dessus ces jeunes gens s'en allèrent et attendirent le soir. Alors ils montèrent au premier étage et saisirent l'homme avec la jeune femme, la fille du sultan. Ils les prirent, les mirent ensemble, elle et son mari, dans un sac qu'ils fermèrent, portèrent à la prison et remirent au gardien. Ils lui dirent :

— Prends ce que nous te donnons ici et garde-le jusqu'à demain. Alors nous reviendrons nous-mêmes.

Le gardien ne savait pas que des personnes étaient enfermées dans le sac.

Lorsque la femme vit que son mari ne venait pas à la maison et s'attardait beaucoup, elle envoya vers cette fille du sultan et lui fit demander après lui. Ses sœurs répondirent que tous deux avaient été enlevés pendant la nuit. Alors la femme alla à la maison, prit de l'argent avec elle, le donna à ce gardien et lui dit :

— Prends cet argent et montre-moi ce qu'on a laissé sous ta garde.

Il prit l'argent et lui montra le sac. La femme

l'ouvrit et en tira la femme du sultan. Elle-même entra dans le sac avec son mari et dit à l'autre femme :

— Rattache le sac.

Quand elle y fut avec son mari, le sac fut fermé de nouveau et la fille du sultan s'en retourna vers ses sœurs.

Lorsque la nuit fut passée, ces jeunes gens vinrent trouver le sultan et lui dirent :

— Quand nous voulions épouser tes filles, tu nous les a refusées et maintenant, elles se livrent à d'autres hommes.

Le sultan demanda :

— Les avez-vous vues commettre des impuretés ?

Ils répondirent :

— Nous l'avons vue et nous l'avons saisie : elle est en prison, elle et son amant.

Le sultan donna cet ordre :

— Allez les chercher en prison.

On les amena de la prison et on les apporta. Quand le sac fut ouvert, on y regarda : il y avait là la fille du vizir avec son mari ; la fille du sultan n'y était pas. Les jeunes gens furent très étonnés : et on demanda à la fille du vizir :

— Comment as-tu été enfermée ?

Elle répondit :

— Ces gens sont venus me rechercher ; je m'y

suis refusée; alors ils m'ont liée, moi et mon mari.

Son père le vizir fut très irrité que sa fille eût été liée sans raison.

Bref, le sultan chassa ces jeunes gens de la ville et les bannit avec ces paroles :

— Quittez ma ville ; c'est contre toute convenance de solliciter la femme d'un autre, et, quand elle se refuse, de l'enchaîner. Ce n'est pas la coutume ici : hors de ma ville !

Ces gens s'éloignèrent et le vizir se réjouit en remarquant qu'il était encore monté plus haut dans la faveur du sultan.

Le jeune homme qui avait épousé la fille du vizir, apprit par là que, dans ce pays, les femmes avaient de l'intelligence. Il continua son voyage et vint dans un autre pays. Dans la nouvelle ville où il entra, les femmes possédaient une grande sagesse. Il dit en arrivant :

— Je voudrais qu'on me montrât la sagesse des femmes.

Une vieille femme lui donna la réponse et lui dit :

— Il y en a une ici à qui je dirai de t'apprendre à connaître la sagesse des femmes ; c'est une femme qui a un mari qui est très jaloux. Il ne lui permet pas de sortir, et même aucun jeune homme n'a accès dans sa maison à cause de sa jalousie.

Elle alla trouver cette femme, lui raconta tout cela et lui dit :

— Il est arrivé un bel homme qui vient ici d'un pays étranger pour apprendre à connaître la sagesse des femmes ; je te demande de la lui montrer.

— Bon, dit la femme, j'ai entendu.

Là-dessus, elle commença ainsi :

— Va trouver mon mari et dis-lui : j'ai reçu un dépôt d'un Arabe, un homme très puissant : il m'a donné sa femme pour que je demeure près d'elle ; lui-même est parti ; maintenant, je l'ai chez moi, cette femme. Je suis encore alerte et je voudrais bien sortir pour aller chercher de la nourriture et du bois, mais je crains de m'en aller et de la laisser seule ; des hommes pourraient venir et lui tendre des pièges. Alors son maître serait furieux quand il reviendra et quand il apprendra cela. C'est pourquoi je voudrais l'amener à ta femme dans ta maison.

La vieille femme fit comme elle le lui avait recommandé et l'homme lui dit :

— Bon, c'est entendu ; va la chercher, amène-la, fais-la venir chez ma femme, dans la maison.

La vieille s'en alla, mit au jeune homme des vêtements de femme avec des pantalons, un voile et des anneaux aux jambes et vint avec lui. Cet homme crut bien que c'était réellement une

femme ; or c'était un homme et non une femme, mais la ruse féminine avait réalisé cela. Il dit à la vieille :

— Conduis-la à ma femme dans la maison.

Quand ils arrivèrent, l'homme dit :

— Elle demeurera dans la petite chambre.

Il y alla et demeura dans la petite chambre. L'autre femme vint causer avec lui, et son mari tenait cet homme qui s'était introduit dans la maison pour une femme ; mais ce n'en était pas une.

Lorsqu'arrivèrent la nuit et le moment de dormir, la femme vint dans la chambre de son mari pour se coucher. Mais il lui dit :

— Il n'est pas convenable, quand il vient dans la maison une étrangère qui est de bonne famille et la femme d'un homme puissant, de la laisser seule et de dormir ici ; ce n'est pas convenable ; va et cause avec elle : j'y consens.

La femme y alla, ferma la porte et s'entretint avec lui. Elle dit à cet homme :

— Remarques-tu maintenant la sagesse des femmes ?

— Je la vois, répondit-il.

Elle ajouta :

— Je t'en donnerai encore d'autres preuves.

Elle attendit le soir ; puis elle appela la vieille et lui dit :

— Viens demain, et emmène ce jeune homme ; si mon mari va à toi, dis-lui que l'autre réclame sa femme et qu'il est revenu de l'intérieur.

La vieille comprit qu'elle voulait tuer son mari, car elle connaissait très exactement la sagesse des femmes.

— Bon, répondit-elle.

Lorsque le soir fut arrivé et que son mari fut endormi, elle dit à son amant :

— Prends un poignard et plante-le dans le corps de mon mari.

Il prit un poignard, entra et le lui enfonça dans le corps ; l'autre mourut. Il lui coupa la tête, jeta le reste du corps dans la fosse aux immondices et lava le sang. Il trempa la tête dans une drogue pour qu'elle ne pût se corrompre. Après l'avoir ainsi préparée, il la mit dans une cassette.

Le lendemain, la vieille arriva ; le jeune homme était déjà sorti pour aller la trouver. Tandis qu'il était sorti, la vieille vint dire :

— Où est ton mari ? Je viens réclamer la femme étrangère que je vous avais donnée à garder.

— Toi, vieille, dit la femme, tu es une grande coquine ; tu m'as amené dans ma maison une femme pour séduire mon mari et maintenant elle s'est enfuie avec lui je ne sais où ; voilà cinq ou six heures que je ne l'ai plus vue.

La vieille ne s'était pas attendue à cela. Elle

alla trouver le jeune homme pour lui donner un conseil et dit :

— Viens et accuse-moi devant le juge. Tu m'as donné ta femme et je l'ai perdue.

Il alla se plaindre au juge : la vieille fut appelée et sommée de rendre la femme de l'étranger. Elle répondit :

— Assurément, il m'a confié sa femme, mais je l'ai mise sous la protection d'un Arabe.

Le juge dit :

— Faites venir cet Arabe.

Elle lui répondit :

— Il n'est pas là ; il s'est enfui avec la femme.

Le juge demanda :

— Sa femme est-elle là ?

— Oui, répondit-elle.

Il continua :

— Appelez la femme de cet Arabe et faites-la venir.

On alla la chercher.

Lorsqu'elle arriva, elle fut interrogée.

— Où est ton mari ?

— Il n'est pas là, dit-elle; il s'est enfui avec cette femme qui est venue chez nous.

Le juge dit :

— Toi, Arabe, attends sept jours ; si ta femme revient avec cet Arabe, c'est bien ; sinon prends celle-ci et va-t'en avec elle.

Il attendit sept jours, mais l'autre ne reparut pas, car il avait été tué auparavant par sa femme, Alors il prit celle-là et partit avec elle.

Elle lui dit :

— As-tu maintenant reconnu la sagesse des femmes que je t'ai prouvée pour la seconde fois ?

Il répliqua :

— Je l'ai reconnue.

Il prit sa femme et partit de là. Elle emporta avec elle la tête de son mari qu'elle avait tué.

L'homme résolût de se mettre en route pour revenir dans sa patrie, mais il n'alla pas voir sa femme, la fille du vizir. A la fin, quand il fut arrivé à trois heures de sa ville, il mit son vaisseau à l'ancre. Dès que la nuit fut venue, il continua deux heures plus loin. Cette femme qui l'accompagnait lui demanda :

— Combien y a-t-il encore d'heures d'ici jusqu'à la ville ?

— Une heure, répondit-il.

— Fais descendre un bateau dans l'eau.

Il le fit. Ils allèrent alors à la ville et la femme avait emporté un moyen magique qui ouvrait les portes fermées. Quand ils arrivèrent de nuit dans le port, ils débarquèrent ; tout dormait dans la ville.

Aussitôt qu'ils y furent entrés, ils allèrent dans

sa maison vers sa première femme La seconde lui dit :

— Cherche une échelle et apporte-la.

Il dressa l'échelle, monta à la fenêtre, la frotta avec le moyen magique : elle s'ouvrit et il entra dans sa maison. Lorsqu'il y pénétra, il aperçut le fils du sultan qui commettait un adultère avec sa femme. Il les frotta tous deux avec le moyen magique ; ils perdirent tout sentiment, en sorte qu'ils n'avaient plus conscience de rien. Alors il tua le fils du sultan qu'il avait surpris près de sa femme. Puis il prit tout le sang, le versa dans l'eau, lui coupa la tête et la prépara avec le moyen magique de façon à ce qu'elle ne se gâtât pas. Il jeta le reste dans la fosse. Alors il souffla à sa femme un remède dans le nez et la connaissance lui revint totalement.

Cet homme s'en alla avec l'autre femme ; il prit avec lui la tête du fils du sultan et monta dans son bateau pour revenir à son vaisseau. Quand sa première femme s'éveilla, elle vit que son amant, le fils du sultan, n'était plus là, et elle s'en étonna beaucoup.

Dès que le matin fut arrivé, le vaisseau partit pour la ville. On chercha partout le fils du sultan. Quand le navire arriva dans la ville, le fils du vizir débarqua, se rendit dans sa maison et vint trouver sa femme. Celle-ci se chagrinait

parce qu'on ne savait où était son amant, le fils du sultan, qui, pourtant, avait dormi dans sa maison. Quand elle vit son mari, elle lui dit :

— Où est le petit morceau d'intelligence que je t'ai chargé de m'acheter ?

Son mari lui dit :

— Prépare-moi de la nourriture et laisse-moi manger; ensuite je te répondrai.

La femme reprit :

— Montre-moi le petit morceau d'intelligence que je t'ai recommandé de m'acheter; si tu ne peux pas me le montrer, donne-moi ma liberté; alors je ne veux plus de toi.

L'homme répliqua :

— Bon, mais prépare-moi d'abord à manger.

La femme lui prépara de la nourriture, et lorsqu'il fit nuit, elle lui dit :

— Montre-moi maintenant le petit morceau d'intelligence.

Il lui donna une clef et lui dit :

— Ouvre le coffre.

Elle ouvrit le coffre. Alors elle trouva une cassette, l'ouvrit et y vit un compartiment. Il lui dit :

— Ouvre le compartiment.

Elle l'ouvrit et y trouva deux têtes d'hommes.

— Prends, lui dit son mari, et examine une tête pour toi.

Elle le fit et regarda celle du mari de cette femme qui était venue avec lui. Il lui dit :

— Prends aussi l'autre.

Elle aperçut la tête du fils du sultan qui avait commis un adultère avec elle et qui avait été avec elle dans la maison. Alors elle eut peur, pleura beaucoup et son cœur frémit.

Elle reprit là-dessus :

— Je me repens, mon mari ; une autre fois, quand je te dirai de nouveau de pareilles choses, tue-moi.

L'homme lui dit :

— Je ne te crois pas ; jure que tu ne diras pas un mot de ce que tu as vu du fils du sultan qui est mort.

La femme s'y prêta et prononça le serment. Son mari ne voulait plus d'elle ; mais au commencement, il craignait qu'elle ne le dénonçât comme le meurtrier du fils du sultan. Lorsqu'elle eut juré, il dormit tranquille jusqu'au matin. Il savait que cette femme, après qu'elle avait prêté serment, ne pouvait plus lui nuire. Il la renvoya en disant :

— Je ne veux plus de toi ; retourne vers les tiens.

La femme avait perdu son amant, le fils du sultan qui était mort. Elle-même avait prêté serment et perdit son mari qui l'avait chassée. Elle

fut triplement frustrée. D'abord son mari la chassa ; ensuite, son amant, le fils du sultan, fut tué ; troisièmement, elle ne pouvait pas dire :

— Mon amant, le fils du sultan, a été tué par un tel ; elle ne pouvait pas le dire à cause du serment qu'elle avait juré.

Voilà l'histoire de la femme qui trompa son mari. Ainsi en est-il de l'intelligence des femmes.

99

LE LIÈVRE, LA HYÈNE ET LE LION (1)



Un jour le lion se réunit à la hyène et au lièvre et ils délibérèrent d'aller dans le pays pour faire un jardin. Ils allèrent dans la campagne, firent un jardin, y plantèrent des choses comestibles, s'en retournèrent dans leurs demeures et attendirent.

Lorsque le temps de la maturité des comestibles fut pleinement arrivé, ils dirent :

— Allons à notre jardin et voyons nos plantations.

Or il était très éloigné. Le lièvre dit à ses compagnons :

(1) Steere, *Swahili tales*, Londres, Bell et Daldy, 1870, in-8, p. 326-329.

— En allant à notre jardin, ne nous arrêtons pas en route ; celui qui s'arrêtera sera mangé.

Ses compagnons acceptèrent ce qu'il proposait.

Alors ils partirent, et tandis qu'ils étaient en route, le lièvre s'arrêta. Ses compagnons dirent :

— Le lièvre s'est arrêté ; il doit être mangé.

Il répondit :

— Bien, je réfléchissais.

Ils lui demandèrent :

— A quoi réfléchissais-tu ?

— Je réfléchissais à ces deux pierres : une grande et une petite ; la petite ne peut pas aller au dessus et la grosse ne peut pas aller au dessous.

Ses compagnons reprirent :

— Il dit la vérité.

Ils repartirent. Quand ils furent arrivés plus loin, le lièvre s'arrêta encore. Ses compagnons dirent :

— Le lièvre s'est arrêté ; il doit être mangé.

Il leur dit :

— Bien, je réfléchissais.

Ils lui demandèrent :

— A quoi réfléchissais-tu ?

— Je réfléchissais à ceci : quand les gens mettent de nouveaux habits, où vont les vieux ?

Ses compagnons reprirent :

— Il dit la vérité.

Ils repartirent. Quand ils furent arrivés plus

loin, la hyène s'arrêta également. Ses compagnons dirent :

— La hyène s'est arrêtée ; elle doit être mangée.

Elle leur dit :

— Bien, je réfléchissais.

Ils lui demandèrent :

— A quoi réfléchissais-tu ?

— A rien du tout.

Les compagnons de la hyène la prirent et la mangèrent.

Le lion et le lièvre restèrent alors et ils repartirent. Quand ils furent arrivés plus loin, ils virent un endroit où il y avait une caverne. Le lièvre s'arrêta ; le lion dit :

— Le lièvre s'est arrêté, il doit être mangé.

Le lièvre reprit :

— Bien, je réfléchissais.

— A quoi réfléchissais-tu ?

— Je réfléchissais sur cette caverne. Dans les anciens temps, nos ancêtres avaient l'habitude d'y entrer et d'en sortir ; je vais y aller et essayer d'y entrer et d'en sortir. Il y alla, y entra et en sortit plusieurs fois.

Il dit au lion :

— Vieux lion, vas-y aussi et essaie d'y entrer et d'en sortir.

Le lion y alla, entra dans la caverne et fut pris

solidement, de sorte qu'il ne pouvait ni avancer, ni reculer. Alors le lièvre arriva par derrière le lion et mangea sa chair. Quand il eut mangé, le lion dit :

— Frère, mange-moi par devant.

Le lièvre répondit :

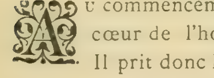
— Je ne puis pas te manger par devant : mes yeux ont honte.

Alors le lièvre s'en alla, laissa le lion et garda le jardin pour lui-même.

LII. — TAVETA (1)

100

POURQUOI LA FEMME EST SOUMISE A L'HOMME (2).



Au commencement, Dieu voulut essayer le cœur de l'homme et celui de la femme. Il prit donc l'homme à part, lui remit un couteau et lui dit :

— Ecoute, cette nuit, quand elle dormira, tu couperas le cou de ta femme.

Et il prit aussi la femme à part, lui remit un couteau et lui dit :

(1) Le Taveta ou Toveta est parlé entre le lac Dyipé et le Kilimandjaro.

(2) Le Roy, *Au Kilimandjaro*, Paris, L. de Soye, s. d. in-8, p. 218.

— Ecoute, cette nuit, quand il dormira, tu couperas le cou de ton homme.

— C'est bien.

Alors l'homme s'en alla tout triste, pensant : Couper le cou de ma femme ! de ma sœur ! C'est impossible : je ne le ferai jamais. Et il jeta le couteau dans la rivière, se réservant de dire qu'il l'avait perdu.

Et la femme, aussi, s'en alla. Puis, la nuit venue, elle prit le couteau et allait tuer l'homme qui dormait lorsque Dieu reparut :

— Misérable ! fit-il, puisque tu as le cœur si méchant, tu ne toucheras plus le fer de ta vie ! Ta place est au champ et au foyer. Et toi, dit-il à l'homme, puisque tu es bon, tu as mérité d'être le maître et de manier les armes.

LIII. — ROUGANDA (1)

101

LE LAPIN ET L'ÉLÉPHANT (2)

E lapin et l'éléphant allèrent à une fête en l'honneur de la naissance de jumeaux. Le lapin dansa, l'éléphant aussi, mais mal.

(1) Le rouganda ou louganda est la langue parlée dans l'Ouganda au N. et au N.-E. du grand lac Victoria Nyanza, dans l'Afrique orientale anglaise.

(2) Les PP. LL. et C. D. des Pères blancs : *Manuel de langue luganda*, 2e éd. Einsiedeln, Benzinger, 1894, in-12, p. 279-286.

— Qu'est-ce qui t'empêche de bien danser ? demanda le lapin. Tu es énorme ; permets que je te coupe une partie de cette chair pour que tu puisses danser convenablement comme moi.

Il lui en coupa et ils s'en retournèrent. Le lapin s'en alla chez lui avec la chair de l'éléphant qu'il avait coupée ; l'éléphant s'en retourna aussi chez lui. En arrivant, il se sentit en proie à une vive douleur. Il dit au buffle :

— Va dire au lapin qu'il me rende la chair qu'il a coupée sur mon corps.

Le buffle partit, arriva chez le lapin et lui dit :

— Lapin, donne-moi la chair de ton ami.

— Est-ce qu'un envoyé ne mange pas d'abord ? dit le lapin.

— Si fait, il mange.

Le lapin prépara des bananes en y ajoutant la chair de l'éléphant. Quand tout fut cuit, on se mit à manger. Le buffle demanda :

— Où as-tu tué l'animal qui a une chair si délicieuse ?

Le lapin répondit :

— Je l'ai tué là-bas sur la colline de Nserigisa-ebikongoliro.

— Allons chasser ensemble, dit le buffle.

Ils partirent et tendirent des filets. Le lapin lui dit :

— Si tu entends quelque chose arriver avec un

bruit sourd, tu détourneras la tête ; mais si tu entends quelque chose arriver avec un bruit strident, tu présenteras la tête.

Le buffle, entendant quelque chose arriver avec un bruit strident, présenta la tête. Le lapin le frappa et le tua ; il l'écorcha et l'emporta chez lui.

Alors l'éléphant envoya l'antilope :

— Va dire au lapin : Ton ami va mourir ; rends-lui sa chair.

L'antilope partit et alla chez le lapin :

— Ton ami va mourir, dit-elle ; donne-moi sa chair, que je l'emporte.

— Est-ce qu'un envoyé ne mange pas d'abord ? dit le lapin.

— Si fait, répondit l'antilope.

Le lapin prépara des bananes et y ajouta la chair du buffle. Quand le repas fut cuit, on se remit à manger. L'antilope demanda :

— Où as-tu tué l'animal qui a une chair si délicieuse ?

— Je l'ai tué là-bas, sur ma colline de Nserigisa-ebikongoliro.

— Allons tous deux à la chasse, dit l'antilope.

Ils s'en allèrent et tendirent des filets. Le lapin lui dit :

— Si tu entends quelque chose venir avec un bruit sourd, tu détourneras la tête, mais si tu

entends quelque chose venir avec un bruit strident, tu présenteras la tête.

L'antilope entendit venir quelque chose avec un bruit sourd, et elle détourna la tète ; puis elle entendit quelque chose venir avec un bruit strident et elle présenta la tête. Le lapin la frappa et elle mourut. Il l'emporta chez lui et l'écorcha.

L'éléphant envoya encore un grand nombre d'animaux chercher sa chair. Le lapin les tua tous sans en laisser échapper un seul.

A la fin, l'éléphant envoya le léopard en lui disant :

— Va, toi, tu es fort ; rapporte-moi vite ma chair, je t'en supplie ; ne tarde pas, si tu tardes, tu me trouveras mort.

Le léopard courut, arriva chez le lapin et l'appela du dehors.

— Kabaka, répondit le lapin.

— Donne-moi la chair de ton ami, que je l'emporte à l'instant.

— Est-ce qu'un envoyé ne mange pas d'abord, répondit le lapin ?

— Si fait, répondit le léopard ; et il ajouta : Tous les messagers qu'il a envoyés ne sont-ils pas arrivés ?

— Je ne les ai pas vus.

Le lapin prépara le repas, mêlant aux mets la chair des envoyés. Quand le repas fut cuit, on se mit à manger. Le léopard dit :

— Où as-tu tué l'animal qui a une chair si délicieuse ?

Je l'ai tué là-bas sur ma colline de Nserigisa-ebi-kongoliro.

— Allons chasser tous les deux, dit le léopard. Ils partirent et tendirent les filets. Le lapin dit :

— Tiens-toi là, près des filets ; pour moi, je vais faire lever le gibier. Si tu entends quelque chose venir avec un bruit sourd, tu détourneras la tête. Mais si tu entends quelque chose venir avec un bruit strident, tu présenteras la tête.

Le léopard, entendant quelque chose venir avec un bruit sourd, détourna la tête. Ensuite, entendant venir quelque chose avec un bruit strident, il détourna encore la tête et tomba comme s'il était mort. Le lapin lui dit :

— Tu fais le mort et tu as laissé passer près de toi un *musu*.

Le léopard ne répondit pas. Le lapin coupa des branches de palmier épineux, en enveloppa le léopard, le mit sur sa tête et l'emporta vers sa maison. En route, le léopard sortit une griffe et le piqua à la tête. Le lapin le déposa par terre et dit :

— J'ai attaché là-dedans une épine.

Il refit le paquet, le remit sur sa tête, le porta à l'endroit où il devait écorcher le cadavre, alla chercher un couteau et délia le paquet. Le léopard s'échappa et le lapin se sauva.

Le léopard le poursuivit : le lapin entra dans un trou de termitière. L'autre arriva et ne put pas entrer dans le trou. Il dit au corbeau :

— Fais la garde ici ; je vais aller chercher du feu.

Le corbeau fit la garde. Le lapin se tenant dans le trou lui dit :

— Corbeau, veux-tu que je te donne des termites ?

— Oui, dit-il, donne-m'en.

— Ouvre les yeux que je t'en donne.

Le corbeau les ouvrit ; le lapin prit de la terre et la lui jeta dans les yeux, puis il sortit du trou et se sauva. Le corbeau se dit :

— Le léopard va me frapper ; que vais-je faire ? Bien ; je m'en vais chercher des *utengos* (fruits qui éclatent au feu). Il apporta des *utengos* et les jeta dans le trou. Le léopard revint et lui demanda :

— Le lapin est-il encore dans le trou ?

— Oui.

Alors le léopard y mit le feu : un *utengo* éclata et le corbeau dit :

— Un œil vient d'éclater.

Un second *utengo* éclata de même et le corbeau continua :

— L'autre œil vient d'éclater.

Un autre *utengo* éclata encore.

— Le ventre vient d'éclater, dit le corbeau ; il est mort : allons-nous-en.

Ils s'en allèrent : le léopard arriva chez l'éléphant et dit :

— Je suis allé chez le lapin ; il est entré dans un trou trop petit pour que je puisse y pénétrer ; j'y ai mis le feu et je l'ai tué.

L'éléphant le félicita de l'avoir tué.

C'est ainsi que le lapin fut sauvé.

102

DAOURA (1)

DAOURA eut des enfants ; quand il fut avancé en âge et devenu vieux, il leur dit :

— Je suis vieux ; je ne peux plus gouverner le Bouganda, prenez-en possession, devenez maîtres de votre royauté.

Ils lui répondirent :

— Mon père, nous sommes jeunes, comment prendrions-nous possession du Bouganda, quand tu n'es pas mort ? Comment te succéderions-nous de ton vivant ?

Ils refusèrent.

(1) Les P.P. L.L. et C.D. des Pères blancs, *Manuel de la Langue luganda*, p. 174-178.

— Puisque vous ne voulez pas vous saisir de la royauté, dit Daoura, laissez-moi.

Il appela Seroganga le *Moukopi* et lui dit :

— Viens, que je te mette au courant.

Seroganga se présenta. Daoura lui dit :

— Me conduiras-tu chez toi et m'y cacheras-tu ?

— Seigneur, je te cacherai.

— Bien, dit le roi, retourne-t'en ; quand il fera nuit, tu viendras ; nous partirons et tu me cacheras : la royauté m'ennuie ; je n'en veux plus.

Il dit à un de ses esclaves et à trois de ses femmes :

— Venez, partons ; cachons-nous.

Il se leva, il marcha et alla chez le *Moukopi*. Seroganga le conduisit dans la forêt, y bâtit une maison et la termina.

— Mon ami, dit le roi, ne révèle à personne que je suis dans la forêt.

— Non, seigneur, je ne te dénoncerai pas.

Daoura resta dans la forêt. La femme qui l'avait enfanté demanda aux grands :

— Où est allé le roi ?

— Il a disparu, répondirent-ils.

— Allez consulter un sorcier, dit la reine-mère.

Ils allèrent chez un sorcier. Celui-ci leur dit :

— Venez demain de bonne heure, tous les gens du Bouganda. Celui qui s'habille le mieux, c'est

lui qui a le roi. Quand vous verrez celui qui l'emporte par l'habillement, saisissez-le, et il vous révèlera où est le roi.

Seroganga dit à Daoura :

— Seigneur, je vais à un festin.

— Ne me dénonce pas.

— Non, seigneur.

Il alla à Rousaka. La reine-mère l'appela :

— Seroganga jure en disant : Daoura, je l'ai vu hier soir.

Namasou lui dit :

— Seroganga !

Il jura encore :

— Daoura, je l'ai vu hier soir.

— Comme tu es bien habillé !

Seroganga reprit :

— Daoura, je l'ai vu hier soir.

— Daoura a disparu depuis longtemps, mais tu l'as vu hier soir.

— Seigneur, dit Seroganga, je ne l'ai pas vu ; j'ai juré simplement.

La reine-mère dit aux grands :

— Saisissez-le et allez le tuer.

Ils s'emparèrent de lui. Alors Seroganga dit :

— Ne me tuez pas, seigneurs, laissez-moi ; je vous conduirai dans la forêt, à Kanyanya chez le roi.

— Laissez Seroganga, dit la reine-mère, qu'il vous conduise dans la forêt chez le roi.

Il devança tous les grands et les chefs et les précéda sur le chemin ; ils arrivèrent dans la forêt.

Quand ils virent le roi, ils se mirent à genoux. Daoura dit à Seroganga :

— Je t'avais dit de ne pas me dénoncer aux hommes. Tu ne l'as pas fait. Qui les a conduits ici ?

— Seigneur, répondit-il, ils voulaient me tuer.

— Puisque tu m'as dénoncé, qu'ils te tuent.

Daoura le tua. Ensuite il sortit de la forêt, rentra dans le Bouganda, reprit la royauté et les grands vinrent le saluer.

LIV. — OUNYORO (1)

103

LA GÉLINOTTE ET LA TORTUE (2)

Un jour, la gélinotte dit à la tortue :

— Je suis mieux douée que toi, puisque je puis, non seulement marcher vite, mais encore voler.

— Que tu es heureuse ! répliqua la tortue ;

(1) L'Ounyoro est situé à l'est du lac Albert Nyanza, dans l'Afrique orientale anglaise.

(2) Casati, *Dix années en Équatoria*, p. 282.

moi, c'est en me traînant que je vaque tant bien que mal à mes affaires.

Or, il arriva que l'homme, pour chasser, mit le feu aux herbes de la plaine ; le feu resserra son cercle autour des deux animaux exposés à un péril certain. La tortue se cacha dans le trou laissé par le pied d'un éléphant et échappa au danger ; mais la gélinotte, qui avait voulu prendre son vol, tomba étouffée par la fumée et mourut.

Qui trop se vante, succombe à l'épreuve.

LV. — SOUKOUMA (1)

104

LES ÉCHANGES (2)

Un jeune homme avait du miel : il le donna à sa grand'mère. Celle-ci le mangea. A son retour, il le redemanda ; elle l'avait mangé. Elle dut lui donner du grain : il l'emporta. Des poulets vinrent, le trouvèrent et le mirent en tas. Il leur dit :

(1) Le kisoukouma est parlé par les Wasoukouma sur les bords du golfe de Speke, lac de Victoria Nyanza, dans l'Afrique orientale allemande.

(2) Hermann, *Kissukuma*, *Die Sprache der Wassukuma Mittheilungen des Seminars fur orientalische Sprachen zu Berlin*, t I, fasc. III. Berlin, W. Speemann, 1898, in-8, p 193-195.

— Vous dites : nous sommes de grands mangeurs.

Il leur donna le grain ; ils le mangèrent complètement. Il le leur redemanda et ils lui payèrent un œuf Il s'en alla et rencontra des bergers qui jouaient à la balle. Il leur dit :

— Donnez-la-moi, je voudrais la regarder.

Ils la lui donnèrent. Il leur dit :

— Vous jouez mal.

Il leur remit l'œuf en disant :

— Frappez bien une balle ; lancez loin les vôtres.

Ils frappèrent l'œuf et le brisèrent. Il leur dit :

— Donnez-moi mon œuf ; je veux m'en aller.

— Il est brisé.

— Alors, payez-le-moi.

Ils lui donnèrent des bâtons. Il s'en alla, rencontra des éléphants et leur dit :

— Vous dites : nous sommes forts ?

— Oui, répondirent-ils.

— Alors, brisez mes bâtons que voici.

Ils furent brisés.

— Payez-moi mes bâtons, leur dit-il.

— C'est toi qui as raillé nos forces.

Ils lui donnèrent un couteau. Il s'en alla et rencontra des gens qui écorchaient un bœuf ; ils se servaient d'éclats de roseaux. Il leur dit :

— C'est mauvais, jetez cela.

Il leur donna son couteau ; ils écorchèrent le bœuf et mirent le couteau à côté de la peau. Il le cacha et leur dit :

— Rendez-moi mon couteau.

Ils regardèrent après la viande. Il leur dit :

— Payez-le-moi.

Ils lui donnèrent la queue du bœuf et il s'en alla. Il arriva à un marécage, il y planta la queue et cria au secours. Les gens arrivèrent et le trouvèrent là. Il leur dit :

— Retirez mon bétail ; il est enfoncé dans la boue.

Ils tirèrent et il n'en sortit que la queue. Il leur dit :

— Vous avez mis en pièces mon bétail : payez-le-moi.

Ils lui donnèrent des bestiaux. Les gens étaient au nombre de cent ; tous le payèrent : il eut cent bœufs et devint un petit chef.

LVI. — OUNYAMOUÉZI (1)

105

LE LION (2)

Il y avait une fois un homme ; il se mit en marche pour aller prendre des animaux avec des lacets. Il partit pour prendre le lion. Celui-ci fut pris. L'homme dit :

— Dois-je te délivrer ou te manger ?

Il refusa. Le lièvre vint pour servir d'arbitre :

— Homme, dit-il, tu dois délivrer le lion du lacet.

L'homme y consentit et relâcha le lion.

Une autre fois, il tendit un piège : le lion arriva et fut encore pris. L'homme s'en alla du piège (et abandonna le lion à son destin jusqu'à ce qu'il mourut).

(1) L'Ounyamouézi est situé au sud du lac Victoria, dans l'Afrique orientale allemande.

(2) *** *Lieder und Sangesweisen und Geschichte der Wanyamuezi ; Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin*, t. IV, fasc. III, Berlin, W. Speemann, 1901, p. 58-59.

LVII. — OUAHÉHÉ (1)

106

POURQUOI LE RHINOCÉROS DISPERSE SES LAISSES (2)

On raconte qu'une guerre violente eut lieu, près de Tanganyika, sur les collines de Fipa, entre les rhinocéros et les éléphants. Les premiers furent vaincus, mais ils obtinrent grâce de la vie, à condition qu'ils ne viendraient plus salir les sentiers des éléphants et disperseraient leurs laisses.

(1) Les Ouahéhé habitent dans l'Afrique orientale allemande.

(2) V. Girard, *Les Lacs de l'Afrique équatoriale*, Paris, Hachette, 1890, grand in-8, ch. VIII, p. 152-153.

LVIII. — MADJAMÉ (1)

107

LA HYÈNE ET SA FEMME (2)

Trois enfants qui ramassaient du bois à brûler allèrent et mangèrent des tubercules de dioscorée. Ils trouvèrent là une pierre et dirent :

— Cette pierre est aussi belle que celle sur laquelle notre père broie son tabac.

Ils mirent en morceaux un tubercule de dioscorée et les placèrent sur la pierre. Mais l'un d'eux qui arriva à la fin ne voulut pas le faire. Ils allèrent ensuite dans la forêt et ramassèrent du bois. Deux des enfants revinrent chargés de bois et passèrent devant la pierre ; mais lorsqu'arriva le troisième, celui qui n'avait pas voulu mettre des tubercules de dioscorée dessus, la pierre devint si grosse qu'il n'y avait pas de place pour passer. Alors arriva une hyène mâle qui dit :

— Si tu promets de devenir ma femme, je

(1) Le Kimadjamé est parlé à l'est du Kilimandjaro, dans l'Afrique orientale allemande.

(2) Cf. *Märchen und Rätsel der Wamadschame* ap. *Seidel*, *Zeitschr. f. für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. III, p. 65-72.

t'aiderai ; tiens-toi seulement solidement après ma queue, mais tiens-toi avec précaution.

Alors l'enfant saisit la queue de la hyène et celle-ci la fit passer par dessus. Ils arrivèrent ensuite à un fleuve ; la hyène dit :

— Tiens-toi après ma queue, mais avec précaution ; qu'elle ne se rompe pas.

Mais lorsqu'elle sauta par dessus, la queue se cassa.

— La queue d'un brave homme, d'un homme courageux, dit la hyène, ne se casse pas.

Elle plaça dessus une médecine et la queue fut guérie. Ils arrivèrent dans la broussaille où il y avait beaucoup de pierres : la hyène ouvrit sa maison. La femme demanda :

— Où sommes-nous ici ?

— Chez un brave homme, chez un homme courageux, lui répondit la hyène.

— Elle sortit, chercha une chèvre et la donna à la femme : elle chercha un cadavre et le plaça devant les bœufs. La femme mangea la chèvre et la hyène le cadavre.

Un jour, comme la femme était devenue grande, la hyène l'amena sur une place libre et la piqua avec une aiguille pour voir si elle était grasse. Quand elle retira l'aiguille, il y avait un peu de graisse après. Alors la hyène ramena la femme dans la maison. Elle lui apporta une chèvre

et chercha pour elle-même un cadeau. Là-dessus, elle dit à la femme :

— Cherche une hache près des chevreaux et fends du bois.

La femme chercha, ne trouva pas et dit :

— Je ne vois pas de hache.

La hyène reprit :

— La hache d'un homme brave, d'un homme courageux est invisible !

La hyène chercha partout en apparence sur le sol et sortit. Elle alla sur le bord du fleuve et fendit le bois avec ses dents. Elle vit venir un garçon et cria à la femme :

— Ton jeune frère Machegou arrive, danse et porte des clochettes aux pieds.

La hyène ajouta :

— Poils, changez-vous en chair ; et cracha dessus ; les poils furent tous changés et la hyène devint un homme. Elle dit à Machegou :

— Apporte du bois.

Le garçon ramassa du bois et l'apporta à la maison. La hyène dit :

— A ton retour, danse quand tu viendras.

Le lendemain, le garçon revint, mais sans danser ; il avait bouché les clochettes pour les empêcher de sonner. Il vit tout à coup les poils de la hyène et cria :

— Il y a là une hyène.

— Tais-toi, dit celle-ci ; tais-toi ; tais-toi donc!

Mais le garçon cria :

— Il y a là une hyène! il y a là une hyène.

Alors elle se jeta sur lui, arracha ses vêtements et ses clochettes, mit ses habits sur un bâton et dévora le garçon.

Quand la hyène revint à la maison, elle appela la jeune femme : Masawe! Celle-ci lui demanda :

— Où est allé Machegou ?

— Il ramasse du bois, répondit la hyène.

Et elle ajouta au bout d'un instant :

— Je ne peux pas encore le voir.

L'enfant d'une hyène voisine vint et dit :

— Donne-moi un peu de feu, femme du roi !

La femme ne lui en donna pas aussitôt. L'enfant reprit :

— Jeune femme, jeune femme, donne-moi de la viande.

— Je n'en ai pas, dit-elle.

— Jeune femme, jeune femme, donne-moi un peu de viande.

Elle lui en donna. Alors l'enfant continua :

— Je ne suis pas encore rassasié ; donne-moi de la viande, femme du roi ; je te dirai ensuite quelque chose.

Elle lui en donna ; l'enfant lui dit :

— Aujourd'hui, tu dois être dévorée.

Il lui fit présent d'une médecine qui la purgea

entièrement ; elle se barbouilla d'ordure, puis elle prit des fruits de solanée, en mit un avec les chiens, un avec les bœufs et un autre sur une place libre. Elle cracha dessus et dit :

— Quand tu seras appelée, réponds.

Les autres hyènes se mirent en route, et l'une dit :

— Masangya, comment paraît ta femme ?

Elle répondit :

— La femme d'un homme brave, d'un homme courageux ne ressemble pas à cela.

La femme s'enfuit.

Les hyènes furent joyeuses, dansèrent une danse et les petites hyenes ramassèrent du bois dans la broussaille et dirent :

— Du bois, du bois ! je vais rôtir de la viande ; du bois !

Masangya entra dans la maison et dit :

— Jeune femme ! jeune femme ! tes beaux-frères vont arriver ici ; il faudra bien répondre.

Elle appela la femme :

— Jeune femme ! jeune femme ! Masawe ! où es-tu !

— Je suis ici parmi les chèvres.

La hyene chercha, ne la trouva pas et cria de nouveau :

— Jeune femme ! jeune femme ! Masawe ! où es-tu ?

— Je suis parmi les bœufs.

La hyène chercha parmi les bœufs, ne vit rien et appela :

— Jeune femme ! jeune femme ! Masawe ! où es-tu ?

— Je suis ici sur l'endroit découvert.

Les autres hyènes appelèrent :

— Masangya, que fais-tu donc ?

Elle répondit :

— Ce n'est pas une chose facile à remuer.

Les frères lui dirent :

— Amène ta femme, que nous l'égorgions et que nous la mangions ; amène-la ! amène-la !

Masangya chercha et ne vit rien ; elle craignit les autres hyènes, se cacha dans la cendre et se couvrit de terre.

Les autres hyènes arrivèrent, entrèrent dans la maison, cherchèrent et dirent :

— Masangya est invisible.

Puis elles s'en allèrent.

Les petites hyènes, qui avaient été laissées à la maison, virent sur le bord du foyer une petite queue. Elles appelèrent les autres hyènes. Celles-ci arrivèrent, fouillèrent, mangèrent la queue, laissèrent un peu de viande et dirent aux petites hyènes :

— Gardez un morceau de la peau des grands bœufs des gens.

Mais la petite hyène qui la gardait en arracha quelque chose. Les autres dirent :

— Qui en arrache ? elle sera dévorée.

Et les hyènes la dévorèrent.

La femme fuyait ; elle arriva à un grand fleuve ; les hyènes la poursuivirent. Elle voulut s'élancer par dessus : les hyènes dirent :

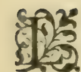
— Attends, femme du roi !

La femme cracha sur le fleuve, le frappa avec un bâton. les eaux se séparèrent ; une partie alla en haut ; une autre en bas. Les hyènes voulurent passer, mais lorsqu'elles furent arrivées au milieu, les eaux revinrent en abondance et les submergèrent. Fin.

LIX. — KONDÉ (1)

108

LA TORTUE ET L'ÉLÉPHANT (2)



La tortue rencontra l'éléphant en route et lui dit :

— Toi, éléphant, tu dis :

(1) Les Wakondé habitent sur les bords de la Basse Rovouma, dans le sud de l'Afrique orientale allemande, près du Mozambique.

(2) Schumann, *Grundriss einer Grammatik der Kondesprache* ; Mit-

— Je suis seul grand ?

— Oui, répondit-il ; ne m'as-tu pas vu ?

— Ainsi tu es grand ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu vois ta tête ?

— Comment ?

— Si je saute, je saute par dessus toi.

— Toi !

— Oui, moi.

— Toi, si petite !

— Oui.

— Allons, nous pourrions nous étonner : tu ne peux pas.

— Non, je suis fatiguée aujourd'hui, car je viens de loin.

— Etonne-toi donc de ta fanfaronnade !

— Tu penses que j'exagère ?

— Oui, tu es une menteuse : tu cherches le moyen de t'en tirer.

— Viens donc ; viens demain ici, tu t'étonneras de voir comme je saute.

L'éléphant s'en alla.

La tortue courut chercher sa femme ; elle la cacha dans la brousse près du chemin. Quand le

theilungen des Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin, Berlin. 1899, W. Spemann, t. II, fasc. III, p. 82-85.

jour fut clair, l'éléphant arriva. Sois le bienvenu, voilà la tortue.

— Es-tu venu, éléphant ?

— Oui, je suis venu ; je me suis dit : Je veux m'étonner de voir courir la tortue.

— Viens, tiens-toi ici.

Alors l'éléphant était au milieu : la tortue ici, sa femme là-bas ; l'éléphant entre elles.

— Allons, saute, tortue !

— Hop ! fait-elle de ce côté, et elle feint de s'élancer.

— Hé ! dit sa femme de l'autre côté.

L'éléphant pense :

— Je vais voir.

Il trouva effectivement la tortue.

— Diable ! c'est si rapide ! Recommence, car je ne t'ai pas bien reconnue.

Alors la femme de la tortue dit :

— Hop !

L'éléphant pense :

— Je vais regarder rapidement où elle dit : Hé !

Alors il voit la tortue.

— Non, dit-il, je crois maintenant que cette fois, tu as passé par dessus moi. Mais à la course, je te vaincrai sûrement.

— Je ne sais pas, dit la tortue ; peut-être ; je pourrai toujours essayer.

— Allons donc.

— Pas aujourd'hui, j'ai les jambes fatiguées de sauter. Mais viens demain.

— Très bien.

— Viens de bonne heure, car nous aurons une course à fournir.

Alors, pendant la nuit, la tortue prit tous ses enfants, ses cousins et ses alliés ; elle les cacha successivement près du chemin. Elle leur dit :

— Voyez : quand vous verrez arriver l'éléphant, faites semblant de courir sur la route comme si vous luttiez à la course avec lui.

Le lendemain, au lever du jour, l'éléphant apparut et dit :

— Tortue !

— Me voici, dit-elle.

— Es-tu là ?

— Oui.

— Viens, nous allons courir.

Alors l'éléphant s'élance dans sa course. Il trouva qu'il avait couru pendant une certaine distance et pensa : Je voudrais voir si j'ai laissé la tortue en arrière. Il appela :

— Tortue !

A son effroi, il entendit :

— Ici ; et la tortue était en avant. Il reprit de nouveau son élan ; il court, il court, il court. Il pense alors : Je vais voir où cette fois j'ai laissé mon amie.

— Tortue ? dit-il.

— Ici, lui répondit-on en avant, toujours de la même façon.

Ainsi arriva-t-il au détriment de l'éléphant.

LX. — YAO (1)

109

LE CHEF ET L'OISEAU (2)

Un grand chef était très puissant et avait tout pouvoir : c'est pourquoi il était très orgueilleux. Il prenait chaque oiseau. Un jour, un très bel oiseau apparut dans son champ, il mangeait les récoltes du chef et chantait :

Tche, tche, tche
Tchampada Wezo
Ne passez pas ici ;
Il y a ici une termitière.
Parce que nos amis sont enterrés ici
Mais je briserai vos flèches.

Le chef dit :

(1) Le Yao est parlé à l'est du lac Nyassa, dans l'Afrique orientale allemande.

(2) Ferstl, *Yao Erzählungen Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin*, t. III, fasc. III, Berlin, Spemann, 1900, p. 99-100, 106-107.

— Cet oiseau va certainement manger toutes mes récoltes ; nous allons, mes enfants et moi, le chasser. Ils s'en allèrent et trouvèrent l'oiseau dans le champ. Le chef leur dit :

Regardez cet oiseau, mes enfants ; il est très voleur. Il faut le prendre. Les gens chassèrent cet oiseau, mais celui-ci ne s'en allait pas vite. Il volait toujours à une petite distance, puis se posait et chantait :

Tche, tche, tche, etc.

Les gens le poursuivaient. Les uns furent fatigués ; les autres le poursuivirent encore plus loin et se perdirent dans le taillis de bambous.

L'oiseau revint ; le chef désira encore le prendre ; les gens le poursuivirent de nouveau et se perdirent de la même façon.

L'oiseau revint une troisième fois, une quatrième, une dixième. Les gens se perdirent tous et il ne resta que le chef tout seul. Alors les femmes arrivèrent, se plaignirent à lui et lui demandèrent de leur rendre leurs maris. Le chef alla lui-même chasser l'oiseau. Il vint dans la forêt de bambous. Là, l'oiseau ouvrit une colline de termites ; le chef entra et y trouva les autres.

L'oiseau y vola, délivra les compagnons du chef, mais l'y retint lui seul en disant :

— Tu as dit : Rien ne peut m'accabler et je peux tout.

Un jour, il avait tout pris et s'était rengorgé.

110

LE LION ET LA TORTUE (1)

Quatre défenses d'éléphant, extraordinairement grosses, tellement qu'il fallait deux hommes pour porter chacune d'elles, étaient là comme prix de la lutte à la course. On disait :

— Allons, que tous les animaux courent à qui mieux-mieux. Celui qui sera fatigué le dernier recevra l'ivoire.

Beaucoup d'animaux vinrent et coururent à l'envi ; mais ils furent fatigués et abandonnèrent la course, en sorte qu'il ne resta que le lion. Celui-ci se réjouit et dit :

— Le prix m'appartient.

Alors la tortue se leva et dit :

— Pas encore ; nous allons lutter à la course l'un contre l'autre, de façon à ce que je reçoive l'ivoire.

Le lion s'en défendit, rit et dit :

— Nous ! comment pourrais-tu lutter à la course ?

La tortue répliqua :

(1) Ferstl, *Yao-Erzæhlungen*, p. 102-103, III.

— Tu le verras bien.

Ils coururent, mais la tortue grimpa sur le lion. Celui-ci courut, courut, courut jusqu'à ce qu'il fut fatigué et voulut se reposer. La tortue lui dit :

— Ne te repose pas, sinon je recevrai l'ivoire.

Le lion courut encore ; il courut, courut, courut jusqu'à ce qu'il arriva de nouveau aux défenses. Complètement fatigué, il fit halte, se tourna et demanda :

— Tortue, où es-tu ?

La tortue répondit derrière lui :

— Il y a longtemps que nous sommes là. Alors le lion se vit vaincu et lui laissa toute la récompense.

LXI. — MAMBA (1)

III

LE LION (2)

Un homme creusa une fosse dans la steppe pour y prendre des buffles et d'autres bêtes sauvages. Un jour, il y alla regarder et

(1) Le mamba est parlé près du Kilimandjaro, dans l'Afrique orientale allemande.

(2) Waller, *Eine Fabel vom Lœwen im Mamba-Dialekt am Kilimandjaro* ; Seidel, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, 1898, in-4, p. 337-338.

ce jour-là, le lion tua un buffle. Un os le blessa à la patte : il laissa la viande et alla trouver un homme pour qu'il lui retirât cet os. Il rencontra cet homme qui allait examiner sa fosse et le suivit. L'autre, en le voyant, eut peur et voulut fuir. Mais le lion s'approcha très près de lui et lui tendit sa patte en détournant sa face.

L'homme tira un très grand couteau de sa gaîne, examina la patte du lion, vit cet os qui le blessait et le retira. Quand ce fut fini, il rentra son couteau, mit cet os sur la patte du lion qui le regardait faire. Lorsque l'homme voulut fuir, le lion s'y opposa, mais voyant qu'il l'acceptait pour compagnon, il tourna autour de lui et le précéda jusqu'à ce qu'il l'eût conduit à l'endroit où il avait tué le buffle. Alors il monta sur un arbre. Cet homme prit son couteau et coupa si bien la viande qu'il n'en laissa pas sur les os. Il l'attacha, la chargea et repartit chez lui. Le lion descendit de l'arbre et l'accompagna. En regardant derrière lui, l'homme vit qu'il lui faisait la conduite jusqu'à sa maison. Puis il retourna dans la steppe. Cet homme rentra chez lui. C'est pourquoi le lion est nommé le roi des animaux.

LXII. — NYASSA (1)

112

HISTOIRE DE L'HOMME QUI ÉTAIT UN TROMPEUR (2)

N homme arriva à un certain village et rencontra plusieurs jeunes filles à qui il demanda :

— Où allez-vous ?

— Nous allons à un mariage ; voulez-vous nous accompagner ?

L'homme accepta d'aller avec elles, et ils partirent tous ensemble.

Quand ils arrivèrent au village où ils allaient, ils entrèrent tous dans le parc à bétail, se mirent a danser et, à la fin du jour, ils se séparèrent pour aller dormir dans diverses huttes.

Il arriva que le lendemain matin, tous allèrent dans les roseaux et y restèrent. Les chefs du village préparèrent la fête du mariage en tuant plusieurs bêtes. Les filles furent alors rappelées

(1) Le Nyassa est parlé sur les bords du grand lac de ce nom.

(2) Elmslie, *Folklore tales of Central-Africa*, *Folk-lore*, t. III. Londres, D. Nutt. 1892, in-8, p. 97-99.

et, de nouveau, se mirent à danser jusqu'à ce que la viande fût partagée.

Lorsque chaque groupe eut reçu sa part de viande, on la porta dans la hutte des filles. Alors celles-ci demandèrent à l'homme qui était arrivé avec elles de venir faire cuire leur part. Il obéit et la fit cuire dans deux pots hors de la hutte. Pendant ce temps, toutes les jeunes femmes et les filles étaient dans la hutte.

Alors l'homme fit semblant d'être malade et se coucha. Une des jeunes filles sortit et, le voyant couché, lui demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Il répondit :

J'ai très mal à la tête.

La jeune fille rentra dans la hutte où étaient les autres. L'homme se leva, découvrit les pots dans lesquels cuisait la viande et la mangea toute, en sorte que les os restèrent seuls. Puis il se recoucha.

Ensuite trois des filles sortirent et lui demandèrent :

— Est-ce que la viande est prête, maintenant ?

— Je ne sais pas, dit-il : je n'ai pas vu.

Elles allèrent découvrir les pots qui contenaient la viande et voici qu'on n'y voyait plus que les os. Toutes furent très étonnées et s'écrièrent :

— On a mangé la viande ; il ne reste plus que les os.

Là-dessus, elles demandèrent à l'homme :

— Où est la viande ?

— Je n'en sais rien : j'étais couché et je me suis endormi.

Les jeunes filles s'en allèrent et dirent aux autres qui étaient dans la hutte :

— Sortez ; on a mangé toute la viande.

Elles sortirent et firent leurs adieux aux hommes, aux femmes et aux jeunes gens du village :

— Portez-vous bien, dirent-elles : on a mangé toute notre viande.

Les gens furent très étonnés et répliquèrent :

— Adieu, bon voyage. Saluez vos gens chez vous.

Alors les jeunes filles sortirent du village et reprirent la route de leur demeure en chantant en chemin. L'homme partit aussi avec elles.

Elles poursuivirent leur route et traversèrent une rivière. L'homme se détourna et dit :

— Je vais suivre cette route, adieu.

Quand elles l'eurent quitté, il s'arrêta et les appela :

— Ecoutez.

— Ecoutons, dirent les jeunes filles : l'homme crie après nous.

Il continua :

— J'ai mangé votre viande.

— Oh ! dirent-elles, nous avions fait notre compagnie d'un méchant homme. Il a mangé toute notre viande.

Elles arrivèrent à leur demeure et saluèrent leurs gens.

C'est fini.

113

HISTOIRE DE TANGALIMILINGO (1)

Quelques garçons sortirent pour chasser du gibier. Il arriva, lorsqu'ils furent parvenus à la forêt, qu'ils trouvèrent du gibier en abondance. Ils chassèrent et en tuèrent beaucoup : à savoir des lapins, des antilopes de roseaux, des poules de Guinée, des perdrix et des antilopes de forêt.

Ils se dirent :

— Allons à notre hutte et préparons-y la viande.

Ils y arrivèrent et s'y assirent. D'autres gens vinrent aussi à la place où ils étaient : des chasseurs comme eux. Ils restèrent tous au même

(1) Elmslie, *Folklore-tales of Central-Africa*, *Folk-lore*, t. III, p. 106-107.

endroit, coupèrent des bâtons à feu et l'allumèrent.

Alors vint un léopard qui saisit une partie de la chair d'une antilope de roseaux qu'ils avaient avec eux.

Là-dessus, quelques hommes s'élancèrent pour donner la chasse au léopard. Pendant ce temps, arriva un élan qui mangea tout le gibier. Lorsque les hommes eurent poursuivi le léopard sans succès, ils se décidèrent à revenir. En arrivant à leur lieu de halte, ils trouvèrent que tout le gibier avait disparu.

— Qui a mangé la viande ? dirent-ils.

Ils firent des recherches avec beaucoup de soin, mais ne découvrirent personne. En arrière, il ne resta qu'un jeune homme. Il advint, tandis qu'ils cherchaient après le gibier, qu'un élan descendit et mangea le jeune homme.

Les gens n'ayant pas réussi à rencontrer celui qui avait mangé le gibier, s'en retournèrent et trouvèrent que le jeune homme avait disparu. Il avait à son bras un couteau dans une gaine.

Quand ils virent qu'il avait disparu, ils se mirent à sa recherche, mais ne le trouvèrent pas. Alors ils se dirent :

— Allons à la maison, maintenant que ce jeune homme est perdu et puisque les gens ont pris notre gibier. Nous n'avons pas vu le jeune homme ni celui qui l'a enlevé.

Alors ils partirent et s'en allèrent chez eux. Comme ils étaient près du village, ils crièrent fort, composant une chanson et disant :

— Nous parlerons de Tangalimilingo :

On l'a pris ;

Il a été enlevé par les gens de l'eau ;

Coq, tu es une poule, une vraie poule :

Nous serons tués ;

Nous parlerons de Tangalimilingo, Tangalimilingo.

On l'a pris ;

Il a été pris par les gens de l'eau ;

Coq, tu es une poule, une vraie poule.

Ils arrivèrent chez eux.

Mais où était Tangalimilingo ? Quand il vit qu'il était dans l'estomac de l'élan, il tira un couteau et partagea l'estomac en deux.

Ainsi il échappa sans que l'élan l'eût tué. En conséquence, les gens ne tuent pas l'élan, car une fois il a été Tangalimilingo.

Alors Tangalimilingo fit une chanson, disant :

— Croyez-vous, croyez-vous ?

Celui qui a disparu a bu le lait des enfants.

Il se promène sur les sentiers.

Il s'arrête à la porte.

Alors il arriva chez lui, les femmes furent très contentes et se réjouirent. Ils chantèrent des

chansons et tuèrent du bétail en l'honneur de l'esprit qui avait ramené le jeune homme.

LXIII. — ZOUMBO (1)

114

LE DRESSEUR DE SINGES APPRIVOISÉS ET LE DRESSEUR DE DAIM (2)

Il y avait un homme qui dressait des singes, tandis qu'un autre apprivoisait un daim. Ils devinrent amis. Le propriétaire des singes dit à l'autre :

— Viens chez moi, tu verras des singes.

L'autre alla chez lui et trouva qu'ils étaient partis.

Ami, dit-il, où sont-ils allés ?

— Ils sont allés manger.

— Appelle-les.

Il les appela. Ils vinrent et leur maître dit :

— Voilà mes singes.

— Si je les avais vus, dit le visiteur, je les aurais pris pour me nourrir.

(1) Le zoumbo est parlé au nord du Zambèze moyen.

(2) Duff Macdonald, *Africana*, Londres, Simpkin Marshall, 1882, 2 v. in-8, t. II, p. 332-333.

Les singes entendaient cela.

— Ami, dit le maître, ne parle pas ainsi ; tu ferais fuir mes singes.

Là-dessus, ceux-ci se sauvèrent. Le visiteur dit :

— Viens chez moi ; tu verras le daim que j'ai dressé.

Il y alla, trouva le daim et dit :

— C'est de la viande que tu me donnes à manger?

Le daim se sauva et alla dans la brousse.

— Tu as fait fuir mon daim, dit l'ami.

— Viens et réponds à mon accusation, dit l'autre ; allons au tribunal.

Les juges vinrent et demandèrent :

— Qui a commencé ?

Ils décidèrent :

— Il est juste que chacun rembourse l'autre.

Alors ils se remboursèrent en bière. Ils en brassèrent, s'invitèrent mutuellement et dirent :

— L'affaire est finie.

Tous deux furent satisfaits.

115

L'ÉLÉPHANT ET LE LIÈVRE (1)

L'ÉLÉPHANT et le lièvre formèrent amitié. L'éléphant dit :

— Ami, allons piocher un champ.

— Allons couper des manches pour nos houes, dit le lièvre.

Quand ils eurent coupé les manches, ils dirent :

— Ajustons-les à nos houes.

Quand ils les eurent ajustés, ils dirent :

— Allons piocher.

Quand ils étaient en train de piocher, la houe du lièvre se détacha et il dit :

— Chef, je suis venu à vous pour ajuster ma houe.

L'éléphant répondit :

— Comment l'ajuster ?

— Je l'ajusterai sur votre tête dont je me servirai comme d'une pierre.

— Attache-la, dit l'éléphant.

Alors le lièvre cogna sa houe sur la tête de l'éléphant. Mais sa houe s'étant encore détachée une autre fois, il alla trouver son compagnon et lui dit :

(1) Duff Macdonald, *Africana*, t. II, p. 353-354.

— Chef, je suis venu pour ajuster ma houe sur votre tête.

Il l'ajusta sur la tête de l'éléphant et ils partirent.

Quand ils eurent pioché, la houe de l'éléphant se détacha.

— Lièvre ! chef ! dit-il, ma houe est tombée, je veux la rattacher sur votre tête.

Le lièvre dit :

— Attendez-moi un peu.

Et il se sauva. Quand l'éléphant alla voir après lui, il ne trouva personne.

LXIV. — TETE (OU CHINYOUNGWE) (1)

116

L'ENFANT MÉCHANT ET LE CHIEN (2)

Un enfant malintentionné s'avisa un jour de noyer un chien ; il le fit monter dans un bateau, précipita le pauvre animal dans la rivière et le poussa avec une rame pour

(1) La langue de Tete est parlée dans le district de ce nom, sur le Zambèze, dans le Mozambique portugais.

(2) Victor José Comtois, *Elementos de Grammatica tetense*. Moçambique, Imprensa Nacional, 1888, in-8°, p. 125.

que le chien ne pût arriver à terre. Mais tandis qu'il faisait cette méchanceté, il trébucha et tomba en plein courant. Il était sur le point de se noyer. Alors le chien qu'il voulait tuer le saisit par les vêtements et le tira sur le bord.

Fais du bien à qui te fait du mal.

LXV. — CHINYANJA OU MANGANJA (1)

117

L'OISEAU FANTÔME (2)

Il y avait un homme qui tua un grand oiseau, lui enleva la peau et la mit à sécher sur le toit. Puis le propriétaire de la peau alla au jardin. Cette peau se changea en un même oiseau, se fit un tambour, appela les poulets et dansa le *chelecheteche*.

A na ngo tu ng'ande.
Chelecheteche.
Che, che, che.
Chelecheteche.
Che, che, che.
A na ngo ku tu ng'ande.

(1) Le Chinyanja est parlé au S.-E. du lac Nyassa.

(2) A. Werner, *Märchen der Manganja*, Seidel, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. II, p. 217.

Quand ce fut fini, il saisit un poulet pour le manger. Les propriétaires de cette peau allèrent dans le jardin. Cette peau se changea de nouveau en un même oiseau : il appela les poulets ; il dansa le chelecheteche. Les gens se cachèrent pour voir comment il réussissait à manger les poulets : ils virent ce grand oiseau, le métamorphosé, et le tuèrent.

J'ai broyé de la bouillie de fèves, sur le soir, à la porte et j'y vais. Retire les patates du feu, elles brûlent.

LXVI. — CHAMBALA (1)

118

LA COURGE QUI PARLE (2)



L y avait une fois un grand village, et les petits enfants allaient jouer dans les champs. Ils virent une fois une courge et dirent :

— La courge devient grosse.

Alors elle parla tout à coup :

(1) Le Chambala est parlé dans l'Ousambara, sur les bords du Pangani, dans l'Afrique orientale allemande.

(2) Seidel, *Geschichten und Lieder der Afrikaner*, Berlin, Schall et Grund, s. d, in-12, p. 174-175.

— Cueille-moi, je te cueillerai.

Les enfants revinrent chez eux et dirent :

— Mère, dans le champ, il y a une courge qui parle.

La mère leur dit :

— Enfants, vous mentez.

Les jeunes filles qui n'avaient pas été avec eux leur dirent :

— Conduisez-nous à l'endroit où est la courge.

Quand elles furent arrivées, elles dirent :

— La courge devient grosse.

Elle ne répondit rien, mais elle resta tranquille et ne fit entendre aucun son. Les jeunes filles revinrent à la maison et dirent :

— Pourquoi nous avez-vous trompées et dupées ?

Les autres enfants rirent et répondirent :

— Laissez-nous y aller et voir nous-mêmes.

Ils y allèrent et quand ils dirent : La courge devient grosse ; elle leur répondit :

— Cueille-moi, je te cueillerai.

Alors ils revinrent à la maison et dirent :

— Mère, elle a parlé de nouveau.

Les jeunes filles y retournèrent, mais la courge ne prononça aucune parole.

La courge grandit, devint grosse comme une maison et saisit tous les hommes. Il ne resta qu'une vieille femme. La courge avala tous les autres habitants du village. Quand elle fut rassa-

siée, elle alla dans la mer. La femme qui était restée mit au monde un fils. Quand il fut grand, il demanda à sa mère :

— Où est mon père ?

Elle répondit :

— Ton père a été avalé par une courge qui est allée dans la mer.

— Allons chercher mon père, dit-il.

Il sortit, et quand il arriva à un lac, il cria :

— Courge, sors ! courge, sors !

Mais il ne vit rien. Alors il alla à un autre lac et cria :

— Courge, sors.

Alors il vit sortir l'oreille de la courge : il eut peur et grimpa sur un arbre. De là, il cria toujours :

— Courge, sors.

A la fin, la courge sortit pour poursuivre celui qui criait. Mais celui-ci grimpa sur un autre arbre, alla vers sa mère et dit :

— Donne-moi le carquois que je la tue.

Alors il prit des flèches dans le carquois, tira et la courge fut blessée. Il tira six flèches, enfin la courge mourut et rugit tellement qu'on l'entendit jusqu'à Vouga. Le jeune homme dit à sa mère :

— Apporte mon couteau.

Avec cela il trancha la courge ; les gens en sortirent et dirent :

— Qui nous a délivrés ?

— Moi, répondit-il.

— Alors tu seras notre chef et nous te vénérerons.

Il devint chef et reçut son domaine de chef.

LXVII. — BOUNDÉI (1)

119

POURQUOI LA HYÈNE NE FAIT PAS PARTIE DES GENS CONVENABLES (2)

Autrefois la hyène faisait partie des gens de qualité. Sa fonction était d'enterrer les morts. Quand quelqu'un mourait, on appelait la hyène pour le mettre en terre.

Un jour, un homme mourut dans un village voisin et la hyène fut appelée pour l'enterrer. Le cadavre fut emporté devant le village ; les gens vinrent et le mirent dans la fosse. La hyène lut les prières. La fosse fut comblée ; les gens se sé-

(1) Le Boundéi est parlé par les populations qui habitent dans l'Afrique Orientale allemande les terres basses entre le Chambala, la rivière Louvou et l'Oumba.

(2) Woodward, *Stories in the Boundei language*, Londres, Society for promoting of christian knowledge, in-12, p. 28-29; — Seidel, *Afrikanische Geschichten und Lieder*, p. 182-183.

parèrent, s'affligèrent jusqu'au soir, puis se consolèrent. Quand ils furent allés dormir, la hyène revint à la fosse et déterra le mort pour le dévorer. Elle l'avait déjà traîné sur le chemin lorsqu'elle se rencontra avec un homme qui revenait de son piège et portait une antilope.

La hyène lui demanda ce qu'il portait. Il lui répondit que c'était une antilope qu'il avait prise dans ses fosses. De son côté, il n'interrogea pas la hyène parce qu'il avait vu depuis quelque temps qu'elle traînait un cadavre. La hyène lui demanda de vouloir bien, quand il rentrerait chez lui, ne pas dévoiler ce qu'il avait vu. Il s'y engagea et reprit son chemin.

Ensuite la hyène pensa qu'il pourrait bien révéler aux gens qu'il l'avait vue emporter un cadavre pour le dévorer. Elle traîna le cadavre plus loin et suivit l'homme silencieusement jusqu'à sa maison. Quand il fut arrivé à sa porte, il déposa l'antilope, appela sa femme pour lui ouvrir, entra en oubliant l'antilope dehors. Immédiatement, la hyène se glissa tout près, prit l'antilope, mit le cadavre à sa place et s'en alla.

L'homme dit alors à sa femme :

— Va à la porte et rapporte l'antilope.

Elle sortit, aperçut le cadavre près de la porte, rentra en toute hâte à la maison et dit à son mari :

— Comment ! c'est un cadavre.

L'homme l'examina et vit qu'en effet il en était ainsi.

Le lendemain matin, il convoqua tous les gens et leur raconta ce qui était arrivé. Dès lors la hyène fut exclue du nombre des gens de qualité.

LXVIII. — ECHWABO (1)

120

UN PLEIN CABAS D'ENFANTS (2)



N homme et sa femme. Celle-ci mit au monde, des enfants, un cabas tout plein. L'homme dit :

— Ma femme, je ne veux pas de toi.

Sa femme, alors, se mit en route, alla, alla, alla, jusqu'à ce qu'elle rencontra un grand oiseau qui l'attendait caché. La femme arriva là, l'oiseau dit :

— Pleure, pleure, ndeyandeya.
Pleure, ndeyandeya.
Donne-moi un enfant à manger,
A manger, ndeyandeya,

(1) Le chwabo est parlé à Quilimane, dans le Mozambique portugais.

(2) Torrend, *Contes chwabo*, Seidel, *Zeitschrift fur afrikanische und oceanische Sprachen*, t. II, p. 46-47.

Pleure, ndeyandeya.

Elle lui donna un enfant; il le mangea et fut de nouveau se cacheren avant pour l'attendre. Il dit :

— Pleure, pleure, etc.

Elle lui donna un autre enfant ; il le mangea et fut se cacher en avant pour l'attendre. Il dit :

— Pleure, pleure, etc.

Elle lui donna un autre enfant; il le mangea et fut se cacher en avant pour l'attendre. Il dit :

— Pleure, pleure, etc.

Elle dit :

— Prends-le toi-même et mange-le.

Il prit et mangea. Tous les enfants finirent jusqu'au dernier. Il fut se cacher en avant pour l'attendre. Il dit:

— Toi, femme, où vas-tu ?
Où vas-tu, neyandeya ?
Pleure, ndeyandeya ;
Viens ici que je te mange, ndeyandeya.

Il la saisit et la mangea. Quand la femme fut morte, le cabas continua à aller tout seul. L'oiseau fut se cacher en avant pour l'attendre. Il dit :

— Toi, cabas, où vas-tu ?
Où vas-tu, ndeyandeya ?
Pleure, ndeyandeya.
Viens ici que je te mange, ndeyandeya.

Pleure, ndeyandeya.

Il le saisit et le mangea. Le cabas lui déchira les entrailles. Il sortit, se mit à courir et vint au hameau. Il dit :

— La femme est morte, ainsi que les enfants eux-mêmes. C'est fini.

LXIX. — RONGA (1)

121

LE LIÈVRE ET LA RAINETTE (2)

Il y avait une fois un roi qui s'appelait Maçinguéona-Ndjao. Il ordonna à tous les animaux de venir curer son puits. On appela aussi le lièvre, mais Sieur Lièvre refusa d'y aller.

Lorsqu'ils eurent achevé de nettoyer le puits, ils dirent au Lièvre :

— Puisque tu n'as pas voulu nous aider, tu ne puiseras pas non plus ton eau ici.

Il répondit :

— Mais non, je n'y puiserai pas ; je n'en ai

(1) Les Ba-Ronga habitent sur le territoire portugais, aux environs des baies Delagoa et Lourenço Marquez.

(2) Junod, *Les Chants et les contes des Ba-Ronga*. Lausanne, G. Bridel, 1897, in-12, p. 127-130.

nulle envie; j'irai puiser ailleurs. Qu'est-ce que cela me fait ?

On posta la Gazelle auprès du puits en lui disant :

— Surveille bien! si le Lièvre vient ici puiser de l'eau, tu l'attraperas et tu le feras prisonnier.

La Gazelle alla se poster.

Le Lièvre arriva sur les lieux tenant en main deux calebasses. L'une était pleine de miel ; l'autre était vide ; il comptait y mettre son eau. La Gazelle lui dit :

— Que viens-tu chercher par ici ?

Il répondit :

— Salut, belle dame !

Elle lui dit :

— Ne vas pas essayer de me tromper! Tu es venu ici puiser l'eau du chef, alors que tu as refusé de nous aider.

Le Lièvre alla tremper une plume de poule dans le miel et il en enduisit la bouche de la Gazelle. Celle-ci de s'écrier :

— Tiens, c'est bon ! donne-m'en encore.

Sieur Lièvre lui dit :

— Oui, à condition que tu me laisses puiser mon eau.

La Gazelle répondit :

— Pour ça non, je ne te laisserai point !

Alors le Lièvre reprit :

— Eh bien, je t'en donnerai si tu me livres tes jambes de devant pour que je les attache un tout petit peu : c'est alors que tu jouiras du bon goût du miel plus que jamais !

La Gazelle se laissa prendre les jambes ; il la lia et alla puiser de l'eau. Il remua le puits, brouilla l'eau au point qu'elle devint comme de la boue. Puis il prit un bâton et se mit à battre la Gazelle Enfin, il partit en courant.

Sur ces entrefaites, l'Antilope arriva et dit à la Gazelle :

— Par qui donc as-tu été liée là ?

Elle répondit :

— J'ai été liée par le Lièvre.

— Comment donc ! tu as été vaincue par cette petite bête de rien ?

— Ce n'est pas une si petite bête, va ! Toi aussi il saura bien t'attacher, dit la Gazelle.

L'Antilope détacha la Gazelle ; elle resta près du puits pour monter la garde.

Un des jours suivants, Sieur Lièvre revint : il s'approcha et salua l'Antilope.

— Salut, belle dame !

L'Antilope répondit :

— Ne me trompes pas comme tu as fait pour la Gazelle que tu as liée l'autre jour.

Il répliqua :

— Mais je n'ai point l'idée de te jouer un tour,

belle dame ! je viens simplement demander de l'eau.

L'Antilope chercha à le frapper de ses cornes. Lui trempa sa plume dans le miel et enduisit la bouche de l'Antilope. Celle-ci de s'écrier :

— Donne-m'en encore !

— Oui, mais si je ne t'attache pas les jambes, ce miel ne te causera aucune satisfaction.

L'Antilope lui présenta ses jambes. Il la lia, il ne lui donna pas une goutte de miel, mais la battit et lui dit :

— Je t'ai remise à la raison, hein ! C'est ainsi que je vous ferai à tous, les uns après les autres. Puis il sortit.

Le Buffle vint à son tour. Sieur Lièvre arriva et le salua :

— Salut, beau seigneur aux cornes brillantes, toi dont le visage dépasse en beauté celui de tous les autres seigneurs du monde.

Tandis que le Buffle tàchait de le transpercer de ses cornes, il sauta dans ses jambes et lui enduisit la bouche de miel. Au moyen de cette ruse, il arriva à le lier lui aussi.

Tous les animaux furent battus de la même façon. A l'Hippopotame, il administra une double volée. Il lui frappa le visage avec un bâton de cornouiller et il alla ensuite en chercher un de palétuvier.

Quand ils y eurent tous passé, la Rainette vint auprès du chef et lui dit :

— Comment se fait-il que vous ne réussissiez pas à attraper le Lièvre ? Je veux bien l'attraper, moi.

Elle s'en fut se plonger dans l'eau. Sieur Lièvre arriva au puits et vit qu'il n'y avait personne là.

— J'ai eu raison de tous, dit-il. Il n'y a plus personne pour m'empêcher de puiser mon eau.

Il entra dans le puits et remplit sa calebasse. Puis il y retourna pour s'y baigner.

Quand il se fut baigné, il se mit à remuer l'eau et à la troubler. La Rainette le saisit par une de ses pattes de derrière. Il chercha à se dégager. Elle lui prit une patte de devant et l'empoigna en même temps que celle de derrière. Il fit tous ses efforts pour s'en sortir. Mais la Raïnette attrapa encore l'autre jambe de derrière : elle l'empoigna avec celle de devant. De cette façon, elle fit le Lièvre prisonnier. Elle emporta aussi ses calebasses et revint vers le chef.

Toutes les bêtes des champs se rassemblèrent alors pour exécuter le Lièvre. Il leur dit :

— Cela ne saurait se faire ainsi ; il faut que vous me mettiez sur le dos du fils du chef.

Ils y consentirent. Mais quand ils voulurent le tuer, il se sauva par un saut et partit en courant. Les autres se tuèrent après avoir tué le chef.

122

DOUKOULI, L'HOMME-HYÈNE (1)

Eh bien oui ! Il arriva qu'un certain homme nommé Doukouli s'en alla au village de Nouamatchakaoumbé y chercher des jeunes filles pour les épouser. Les parents consentirent à sa demande et lui donnèrent une femme. Les amies de celle-ci vinrent pour la visite des fiançailles. Elles sortirent des huttes avec leurs mères et se mirent à cuire de la nourriture. Lorsqu'elles l'apportèrent, Doukouli (c'est là son nom, mais ce n'est pas un homme, c'est une hyène qui a mis des habits et qui prend la forme d'un homme), partit et s'en alla dans la forêt. Là il se mit à chanter et il appela ses amis les animaux sauvages pour qu'il pût les manger. Il dit :

— Eoué ! Eoué ! Que dirai-je ? Moi Doukouli-Doukou.

Si je t'attrapais, je te saisirais.

C'est moi qui change mes couleurs ! Hiyaya, gare à toi !

Or ce chant plut aux gazelles, lesquelles arrivèrent. Doukouli les saisit et les avala. Cela fait,

(1) H.-A. Junod, *Les Ba-Ronga*, Neufchâtel, Attinger, 1898, in-8, p. 282-285.

Doukouli et ses amis, hyènes comme lui, quittèrent la forêt et retournèrent au village des beaux parents.

Or la fille cadette du chef de la noce (le père de la jeune fille) s'était cachée lorsque les autres étaient allées dans la forêt chanter et se transformer en hyènes.

Les jeunes gens prirent congé de leurs beaux-parents. Les jeunes filles les accompagnèrent et passèrent avec eux la rivière. Puis elles leur dirent adieu. Mais les jeunes garçons répondirent :

— Allons tous ensemble à la maison ; nous vous reconduirons demain.

Elles allèrent donc de l'avant avec eux jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à leur village. Mais elles trouvèrent que dans le village, il n'y avait point de huttes. C'était la campagne sauvage et il n'y avait que des terriers.

Alors elles rencontrèrent une vieille femme de hyène qui avait de la bonté et qui voulut bien leur dire la vérité.

— Mes belles-filles, dit-elle.

Mais elle ne sut comment faire pour leur raconter la chose.

Or les jeunes gens se retirèrent et dirent :

— Nous allons souper.

Elle leur dit alors :

— Mes belles-filles, partez ! retournez à la maison. Mes fils sont des mangeurs de gens.

Alors les jeunes filles partirent en courant et, à la rivière, elles firent la rencontre de la rainette. Elles lui demandèrent de leur faire passer l'eau.

— D'où venez-vous, mes enfants, leur dit-elle.

— Nous venons de chez Doukouli.

— Mais puisque Doukouli est un mangeur de gens, comment pouvez-vous vous sauver ? dit la rainette.

Elles répondirent :

— Nous nous jetons à tes pieds : fais-nous passer l'eau ! Nous ne saurions le faire seules, car nous ne sommes que des enfants.

La rainette prit un radeau et les fit traverser. Lorsqu'elles eurent atteint l'autre rive, elles s'assirent et se reposèrent un peu de l'essoufflement de leur course.

Doukouli se mit à leur poursuite et arriva à la rivière. Alors la plus jeune dit à ses sœurs :

— Voilà Doukouli! mais il me faut chanter le refrain au moyen duquel il se transforme en hyène :

— Eoué ! Eoué ! que dirai-je ? Moi, Doukouli-Doukou.

Si je t'attrapais, je te saisirais.

C'est moi qui change mes couleurs ! H iayaya: Gare à toi !

De cette façon, il se transforma en hyène. Il vint demander à la rainette :

— As-tu vu mes gens ?

Elle répondit :

— Je les ai vus.

— Donne-les-nous donc, dit-il.

— Oh, les voilà là-bas ! tout là-bas !

Doukouli entra dans une violente colère. Il voulut tuer la rainette. Mais celle-ci rentra dans l'eau et Doukouli craignit d'entrer dans la rivière parce qu'il était transformé en hyène.

LXX. — SESOUTO (1)

123

KAMMAPA ET LITUOLONÉ (2)

On dit qu'autrefois, tous les hommes périrent. Un animal prodigieux, qu'on nomme Kammapa, les dévora, grands et petits. Cette bête était horrible ; il y avait une distance si grande d'une extrémité de son corps à l'autre,

(1) Le Sesouto est parlé par les Ba-Souto qui habitent, dans l'Afrique australe anglaise, sur les confins du Natal et de l'ancienne république du Fleuve Orange.

(2) Casalis, *Les Bassoutos*, Paris, 1860, in-12, Sandoz, p. 363-365.

que les yeux les plus perçants pouvaient à peine l'embrasser tout entière. Il ne resta sur la terre qu'une femme qui échappa à la férocité de Kammapa en se tenant soigneusement cachée. Cette femme conçut et enfanta un fils dans une vieille étable à veaux. Elle fut très surprise, en le considérant de près, de lui trouver le cou orné d'amulettes divinatoires.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-elle, son nom sera Litaolané, ou le Divin. Pauvre enfant ! Dans quel temps est-il né ! Comment échappera-t-il à Kammapa ? Que lui serviront ses amulettes ?

Elle parlait ainsi en ramassant dehors quelques brins de fumier qui devaient servir de couche à son nourrisson. En rentrant dans l'étable, elle faillit mourir de surprise et d'effroi. L'enfant était déjà parvenu à la stature d'un homme fait et il proférait des discours pleins de sagesse. Il sort aussitôt et s'étonne de la solitude qui règne autour de lui.

— Ma mère, dit-il, où sont les hommes ? N'y a-t-il que toi et moi sur la terre ?

— Mon enfant, répond la femme en tremblant, les hommes couvraient, il n'y a pas longtemps, les vallées et les montagnes, mais la bête, dont la voix fait trembler les rochers, les a tous détruits.

— Où est cette bête ?

— La voilà tout près de nous.

Litaolané prend un couteau et, sourd aux prières de sa mère, il va attaquer le mangeur du monde. Kammapa ouvre son épouvantable gueule et l'engloutit, mais l'enfant de la femme n'est pas mort; il est entré, armé de son couteau, dans l'estomac du monstre et lui dechire les entrailles. Kammapa pousse un horrible mugissement et tombe. Litaolané commence aussitôt à s'ouvrir un passage; mais la pointe de son couteau fait pousser des cris à des milliers de créatures humaines, enfermées vivantes avec lui. Des voix sans nombre s'élèvent de toutes parts et lui crient:

— Prends garde, tu nous perces.

Il parvient cependant à pratiquer une ouverture par laquelle les nations de la terre sortent avec lui du ventre de Kammapa. Les hommes, délivrés de la mort, se disent les uns aux autres :

— Qui est celui-ci qui est né de la femme seule et qui n'a jamais connu les jeux de l'enfance? D'où vient-il? C'est un prodige et non un homme. Il ne saurait avoir de part avec nous : faisons-le disparaître de la terre.

Cela dit, ils creusèrent une fosse profonde, la recouvrirent à sa surface avec un peu de gazon, et placèrent un siège dessus ; puis, un envoyé courut vers Litaolané et lui dit :

— Les anciens de ton peuple se sont assemblés et désirent que tu viennes t'asseoir au milieu d'eux.

L'enfant de la femme y alla ; mais, en passant près du siège, y poussa adroitement un de ses adversaires, qui disparut pour toujours. Les hommes dirent encore :

— Litaolané a l'habitude de se reposer au soleil près d'un tas de roseaux ; cachons un guerrier armé dans les roseaux.

Cette embûche ne réussit pas mieux que la première. Litaolané n'ignorait rien et sa sagesse confondait toujours la malice de ses persécuteurs. Plusieurs d'entre eux, en tâchant de le jeter dans un grand feu, y tombèrent eux-mêmes. Un jour qu'il était vivement poursuivi, il arriva au bord d'une rivière profonde et se métamorphosa en pierre ; son ennemi, surpris de ne pas le trouver, saisit cette pierre et la lança sur la rive opposée, en disant :

— Voilà comme je lui casserais la tête si je l'apercevais sur l'autre bord.

La pierre redevint homme, et Litaolané sourit sans crainte à son adversaire qui, ne pouvant plus l'atteindre, exhala sa fureur par des cris et des gestes menaçants.

124

SÉÈTÈTÈLANÉ (1)

Il y avait un homme extrêmement pauvre, nommé Séètètèlané. Il n'avait pas même une femme. Il se nourrissait uniquement de souris sauvages ; son manteau était fait de peaux de souris sauvages ainsi que sa *seha* (sorte de caleçon). Un jour qu'il était allé à la chasse des souris sauvages, il trouva un œuf d'autruche et dit :

— Cet œuf, je le mangerai lorsque le vent viendra de là-bas. Il le serra au fond de sa hutte.

Le lendemain, il alla, comme d'habitude, à la chasse des souris sauvages. A son retour, il trouva du pain qu'on venait de cuire, du *yoala* qu'on venait de préparer. Il en fut ainsi pendant plusieurs jours de suite. Il disait :

— Séètètèlanè, est-ce que réellement tu n'aurais pas de femme ? qui, si ce n'est ta femme, aurait pu te cuire ce pain ou te préparer le *yoala* ?

Enfin, un jour, une jeune femme sortit de cet œuf et lui dit :

(1) E. Jacottet, *Contes populaires des Bassoutos*, Paris, E. Leroux, 1895, in-18, p. 259-262.

— Séètètèlané, quand bien même tu serais ivre de *yoala*, ne m'appelle jamais fille d'un œuf d'autruche.

A partir de ce moment, cette femme devint la femme de Séètètèlané. Un jour elle lui dit :

— Est-ce que tu aimerais avoir des gens à toi ?

Il répondit :

— Oui, je l'aimerais.

Alors sa femme sortit et se mit à frapper avec un bâton à l'endroit où l'on jetait les cendres. Le lendemain, à son réveil, Séètètèlané entendit un grand bruit, comme celui d'une foule d'hommes. Il était maintenant devenu un chef et était vêtu de belles fourrures de chacal. Les gens vinrent vers lui avec empressement ; de toutes parts on lui criait :

— Salut, notre chef ! salut, notre chef !

Tout le monde le saluait ainsi avec respect. Même les chiens se mettaient de la partie. Partout on entendait les beuglements des bestiaux ; Séètètèlané était chef d'un village immense. Il dédaignait maintenant ses peaux de souris sauvages ; il n'était plus vêtu que de fourrures de chacal et, la nuit, il dormait sur de belles nattes.

Un jour, comme il était ivre de *yoala* au point de ne plus pouvoir bouger, il cria à sa femme :

— Fille d'un œuf d'autruche !

Sa femme lui demanda :

— Est-ce bien toi, Sèètètèlané, qui m'appelles fille d'un œuf d'autruche ?

— Oui, je te le dis : tu es la fille d'un œuf d'autruche.

Le soir, il se coucha bien au chaud dans des fourrures de chacal et s'endormit profondément. Au milieu de la nuit, il se réveilla et, tâtonnant avec ses mains, il s'aperçut qu'il était couché sur le sol nu et qu'il était couvert de ses anciennes peaux de souris sauvages qui arrivaient à peine jusqu'à ses genoux ; il était affreusement transi. Il s'aperçut aussi que sa femme n'était plus là et que tout son village avait disparu. Alors, il se rappela tout et s'écria :

— Hélas ! que vais-je faire ? Pourquoi ai-je dit à ma femme : Tu es la fille d'un œuf d'autruche ?

Il était redevenu un homme extrêmement pauvre, sans femme ni enfant. Il vieillit ainsi, ayant toujours pour seule nourriture la chair des souris sauvages et se vêtant de leurs peaux jusqu'à sa mort.

LXXI. — SETCHOUANA (1)

a) — *Dialecte Bathlaping.*

125

COMMENT LES ENFANTS DE BAFOUROUTSI SE SÉPARÈRENT DE LEURS PÈRES (2)

Il y a longtemps, longtemps, les garçons et les filles étaient à jouer le soir. Ils jouaient hors de la ville : ils n'étaient pas à l'intérieur. Tandis qu'ils étaient en train de jouer, l'un d'eux dit :

— Pouloungouane ! Pouloungouane ! bêlant comme Pouloungouané : Ao-o-o-o-o, et les faisant fuir.

Ils étaient en nombre par devant ; ils couraient ; ceux qui étaient derrière suivaient et le dernier de tous, celui qui faisait le Pouloungouane, celui-là suivait et courait derrière eux. Ainsi ils couraient fort ; ils couraient en avant, mais ils ne couraient pas en arrière.

Ils vinrent vivre à Choengane et bâtirent une

(1) Les Betchouana habitent le territoire des deux anciennes républiques des Boers.

(2) *Folklore Journal of the South-african Folk-Society*, Cape Town, Solomon, t. II, 1880, in-8, p. 30-33.

ville en face de l'ouest, à Motlhoare. Ils devinrent très riches ; les amas de leurs détritus étaient très hauts, ils signalaient les montagnes.

Lorsque les Batlhoaro allèrent chasser, ils les trouvèrent et leur demandèrent :

— Qui êtes-vous et d'où venez-vous ?

Ils leur dirent :

— Nous sommes Bachoeng.

— Quand êtes-vous venus ici ?

— Quand nous étions enfants.

Alors les Batlhoaro allèrent chez eux pour le dire aux pères des Bachoeng ; mais ils en furent empêchés par le soleil ; ils ne purent pas les voir. Dans ce pays, il n'y avait pas d'eau ; ils furent empêchés par la soif d'aller les voir. Mais c'étaient les Batlhoaro qui les avaient trouvés parce qu'ils se rafraîchissent avec le melon sauvage. Quant aux Bathlaping, ils n'emploient pas le melon sauvage; s'ils buvaient de son suc, ils mourraient.

b) *Dialecte Ba-Rolong.*

126

HISTOIRE DE L'OISEAU QUI FAIT DU LAIT (1)

On raconte qu'autrefois, dans un certain endroit, il y avait une grande ville où vivaient beaucoup de gens. Ils vivaient uniquement de grains. Une année, il y eut une grande famine. Il y avait dans cette ville un pauvre homme nommé Masilo, et sa femme. Un jour, ils allèrent piocher dans leur jardin et ils continuèrent de piocher toute la journée. Le soir, quand la troupe des gens qui piochaient s'en retourna à la maison, ils s'en revinrent aussi. Alors vint un oiseau qui s'arrêta sur la maison qui était à côté du jardin et commença à siffler en disant :

— Champ cultivé de Masilo, mélange-toi.

Le champ fit comme l'oiseau disait. Après cela, l'oiseau s'en alla.

Le lendemain, quand Masilo et sa femme allèrent au jardin, ils furent dans le doute et dirent :

— Est-ce vraiment l'endroit où nous avons pioché hier ?

(1) G. Mac Call Theal, *Kaffir Folk-lore*, Londres, W. Swan-Sonnenschein, 1897, in-8, p. 39-46.

Ils reconnurent que c'était lui à cause des gens qui travaillaient de chaque côté. Les gens commencèrent à rire et à se moquer d'eux en disant:

— C'est parce que vous êtes très paresseux.

Ils continuèrent à piocher de nouveau ce jour-là et, le soir, ils s'en allèrent chez eux avec les autres.

Alors l'oiseau vint et il fit la même chose.

Quand ils revinrent le matin suivant, ils trouvèrent que leur champ n'était pas retourné. Ils crurent qu'ils avaient été ensorcelés par quelques autres.

Ils continuèrent de nouveau à piocher ce jour-là. Mais, le soir, quand les troupes de gens s'en retournèrent, Masilo dit à sa femme :

— Va à la maison ; je resterai en arrière pour surveiller et trouver l'être qui détruit notre travail.

Alors elle partit ; lui-même se coucha près du haut du jardin sous cette même maison où l'oiseau avait l'habitude de se poser. Tandis qu'il réfléchissait, l'oiseau arriva. C'était un bel oiseau. L'homme le regardait avec admiration quand il commença à parler. Il dit :

— Champ cultivé de Masilo, mêle-toi.

Alors il le saisit et dit :

— Ah ! c'est vous qui détruisez l'œuvre de nos mains !

Il tira son couteau de sa gaîne et se prépara à couper la tête de l'oiseau. Alors celui-ci dit :

— S'il vous plaît, ne me tuez pas ; je vous ferai beaucoup de lait pour votre nourriture.

Masilo répliqua :

— Il faut d'abord que vous rétablissiez l'œuvre de mes mains.

L'oiseau dit :

— Champ cultivé de Masilo, apparais.

Et il apparut.

Alors Masilo dit :

— Faites-moi du lait, maintenant.

Et voici qu'immédiatement, il leur fit du lait épais que Masilo commença à avaler. Quand il fut rassasié, il porta l'oiseau à la maison. Lorsqu'il fut tout près, il mit l'oiseau dans son sac.

En entrant dans sa maison, il dit à sa femme :

— Lavez tous les plus larges pots à bière qui sont à la maison.

Mais sa femme était de mauvaise humeur à cause de la faim et elle demanda :

— Qu'est-ce que vous avez à mettre dans tant de larges pots ?

Masilo lui dit :

— Ecoutez-moi, seulement, et faites ce que je vous commande ; alors vous verrez.

Quand elle eut fini avec les pots, Masilo sortit l'oiseau de son sac et dit :

— Faites du lait pour la nourriture de mes enfants.

Alors l'oiseau remplit de lait tous les pots à bière.

Ils commencèrent à manger et quand ils eurent fini, Masilo donna cet avertissement à ses enfants :

— Gardez-vous bien de dire quoi que ce soit de cela, pas même à un de vos compagnons.

Ils lui jurèrent qu'ils n'en diraient rien.

Masilo et sa famille vécurent alors grâce à l'oiseau. Les gens étaient surpris quand ils le voyaient avec sa famille ; ils disaient :

— Comment se fait-il qu'on soit si gras dans la maison de Masilo. Il est si pauvre ! mais, maintenant, depuis que son jardin a apparu, lui et ses enfants sont si gras !

Ils essayèrent de guetter et de voir ce qu'il mangeait ; mais ils ne purent rien découvrir du tout.

Un matin, Masilo et sa femme allèrent travailler dans leur jardin et, au milieu du même jour, les enfants de la ville se réunirent pour jouer. Ils se rassemblèrent précisément devant la maison de Masilo. Tandis qu'ils jouaient, les autres dirent aux enfants de Masilo :

— Pourquoi êtes-vous si gras, tandis que nous restons si maigres ?

Ils répondirent :

— Sommes-nous gras ? Nous pensions que nous étions maigres comme vous l'êtes.

Ils ne voulurent pas dire la raison. Les autres continuèrent de les presser en disant :

— Nous ne le dirons à personne.

Alors les enfants de Masilo dirent :

— Il y a dans la maison de notre père un oiseau qui fait du lait.

Les autres reprirent :

— S'il vous plaît, montrez-le-nous.

Alors ils entrèrent dans la maison et le tirèrent de l'endroit secret où leur père l'avait placé. Ils le mirent comme leur père avait coutume de le faire et il fit du lait qu'ils burent avec leurs compagnons, car ils avaient très faim.

Après avoir bu, ils dirent à l'oiseau :

— Danse pour nous, et ils le détachèrent de l'endroit où il était lié. L'oiseau commença à danser dans la maison, mais l'un dit :

— Cette place est trop étroite, si bien qu'ils le portèrent hors de la maison. Tandis qu'ils se réjouissaient et riaient, l'oiseau s'envola, les laissant en grand effroi.

Les enfants de Masilo dirent :

— Notre père nous tuera aujourd'hui : il nous faut aller après l'oiseau.

Alors ils le suivirent et ils continuèrent de

marcher toute la journée, car, quand ils étaient à une certaine distance, il se tenait tranquille pendant quelque temps, et lorsqu'ils s'approchaient il s'envolait plus loin.

Quand les troupes de gens qui piochaient s'en revinrent de leur travail, les gens de la ville appelèrent leurs enfants, car ils ne savaient pas ce qu'ils étaient devenus.

Mais quand Masilo entra dans la maison et ne put pas trouver l'oiseau, il devina où étaient les enfants, mais il n'en dit rien à leurs parents. Il fut bien attristé à cause de l'oiseau, parce qu'il savait qu'il avait perdu sa nourriture.

Quand le soir arriva, les enfants se déterminèrent à rentrer à la maison, mais il arriva un orage de pluie et de tonnerre, et ils furent très effrayés. Parmi eux était un garçon brave, nommé Mosemanyamatong qui les encourageait en disant :

— N'ayez pas peur ; je puis commander à une maison de se bâtir elle-même.

— Commandez-le, s'il vous plaît, dirent-ils.

Il reprit :

— Maison, apparais.

Et elle apparut ; de même le bois pour le feu. Alors les enfants entrèrent dans la maison, allumèrent un grand feu et se mirent à faire rôtir quelques racines sauvages qu'ils avaient déterrées.

Tandis qu'ils étaient en train de les faire rôtir et qu'ils étaient joyeux, arriva un énorme cannibale et ils entendirent sa voix qui disait :

— Mosemanyamatong, donnez-moi un peu de ces racines sauvages que vous avez.

Ils furent effrayés et le garçon brave dit aux filles et aux autres garçons :

— Donnez-m'en des vôtres.

Ils lui en donnèrent et il jeta les racines dehors. Tandis que le cannibale les mangeait tranquillement, ils sortirent et s'enfuirent. Il finit de manger ses racines et les poursuivit. Lorsqu'il fut près, ils éparpillèrent quelques racines sur le sol, et tandis qu'il les ramassait et les mangeait, ils s'enfuirent.

A la fin, ils arrivèrent dans des montagnes où poussaient des arbres. Les filles étaient déjà très fatiguées, en sorte qu'ils grimpèrent sur un grand arbre. Le cannibale arriva là et essaya de couper l'arbre avec son ongle tranchant et long. Alors le brave garçon dit aux filles :

— Tandis que vous chanterez, il faut que vous continuiez de dire : Arbre, sois fort ! arbre sois fort !

Il chanta ce chant :

— C'est folie,
C'est folie d'être un voyageur
Et d'aller en voyage

Avec du sang de fille sur quelqu'un.

Tandis que nous faisions rôtir des racines sauvages,

Une grande obscurité tomba sur nous.

Ce n'étaient pas les ténèbres :

C'était une effroyable obscurité.

Tandis qu'il chantait, un grand oiseau arriva, voltigea au-dessus d'eux et dit :

— Tenez-vous ferme après moi.

Les enfants le tinrent solidement ; il s'enfuit avec eux et les porta dans leur ville.

Il était minuit quand ils y arrivèrent ; il descendit à la porte de la maison de la mère de Masemanyanamatong.

Au matin, quand la femme sortit de sa maison, elle prit des cendres et les jeta sur l'oiseau, car elle disait :

— Cet oiseau sait où sont nos enfants.

Au milieu du jour, l'oiseau envoya un mot au chef, disant :

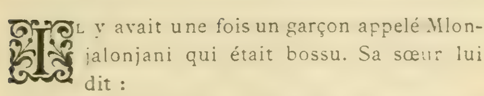
— Commande à tout ton peuple d'étendre des nattes dans tous les sentiers.

Le chef ordonna de le faire. Alors l'oiseau amena tous les enfants et le peuple fut très content.

LXXII. — XOSA OU KAFIR (1)

127

MLONJALONJANI, SA SŒUR ET UN MBOULOU (2)



Il y avait une fois un garçon appelé Mlonjalonjani qui était bossu. Sa sœur lui dit :

— Tel que vous êtes, êtes-vous réellement bossu ?

Elle ajouta :

— Venez, que je coupe votre bosse.

— Non, je mourrais, dit-il.

— Non, mon frère : que ferez-vous quand vous devrez être circoncis ?

— Bien, dit-il, coupez-la.

Alors elle la coupa avec une hache.

— Ma chère, ma chère, s'écria-t-il, je meurs, ma sœur.

— Patience, répliqua-t-elle, cela va être fini.

Elle coupa encore :

— Ma chère, ma chère ! je meurs.

(1) Le Xosa est parlé sur la côte du Natal, au sud de Durban, dans l'Afrique australe anglaise.

(2) J. Torrend, *A comparative Grammar of the South-African Bantu languages*. Londres, Kegan Paul, 1891, in-8, p. 300-305.

— Patience, cela va être fini ; c'est près d'être terminé.

Elle coupa encore et la bosse tomba. Mais quand elle fut tombée, il mourut.

La sœur courut et alla dire à son père et à sa mère que Mlonjalonjani était mort. Alors le père et la mère vinrent en versant des larmes. Quand ils atteignirent leur hutte, ils allumèrent du feu, s'y placèrent et se brûlèrent.

Alors les filles partirent en criant. Elles poussèrent en avant le bétail et allèrent à la recherche de leur mère.

Tout à coup, la terre fut couverte d'un brouillard épais, et il fit sombre.

Elles chantaient :

— Ouvrez-vous, terre : hélas ! hélas !

Nous avons perdu notre mère. Hélas ! hélas !

Elle s'est brûlée elle-même avec la hutte, hélas ! hélas !

Nous avons tué Mlonjalonjani ; hélas ! hélas !

En lui coupant sa bosse ; hélas ! hélas !

Alors la terre s'ouvrit.

Elles marchèrent et marchèrent tant et tant qu'elles entendirent un bruit comme *roqo, roqo, roqo* qui venait de dessous une pierre dans une colline. Alors cette chose sortit et demanda :

— Après quoi regardez-vous ?

Elles chantèrent :

Nous avons perdu notre mère, etc.

Cet être était un Mboulou (sorte de monstre). Il leur dit :

— Allez, je vais vous guider sur la route et vous amener à votre mère.

Alors elles se mirent en marche. Le Mboulou leur dit :

— Si vous êtes touchées par l'eau, vous devez y entrer et vous baigner.

Alorselles marchaient en chancelant, de pierre en pierre. Tout à coup, le Mboulou frappa l'eau avec sa queue et les éclaboussa. Puis il leur dit :

— Entrez dans l'eau et baignez-vous, puisque vous avez été touchées par elle.

Elles y entrèrent. Alors le Mboulou prit leurs vêtements et les mit sur lui.

— Laissez-nous nos vêtements, dirent-elles.

Il répondit :

— Avancez un peu. De quoi vous plaignez-vous ?...

Elles avancèrent. Quand elles approchèrent du village, elles dirent :

— Laissez-nous nos vêtements.

Il répondit :

— De quoi vous plaignez-vous ?

Alors elles couvrirent leur corps avec de l'argile et avancèrent.

Elles arrivèrent à ce village. Alors l'être qui était un Mboulou avec une queue dit :

— Donnez à manger à ces enfants de chien.

Elles reçurent de la nourriture. On leur dit d'aller garder les jardins qui étaient dévorés par les oiseaux. Elles allèrent les garder le lendemain matin.

Un vieil homme dit :

— Tsayitsayibom. Il y a des oiseaux près de vous, race de chiens !

Les filles répondirent :

— Tsayitsayibom. Ils sont près de vous, Mabelengambonge !

Nous avons perdu notre mère, hélas ! hélas !

— Qu'est-ce que cela ? dit le vieil homme.

Elles rentrèrent le soir à la maison. Le vieil homme ne dit rien.

Quant au Mboulou, il était demeuré à la maison. Elles lui demandèrent des nouvelles. Il leur dit :

— Notre santé est encore bonne.

Elles ne voyaient pas que ce n'était pas une fille, mais un Mboulou. Il sortit avec le chef et s'en alla dormir avec lui dans sa hutte. Il dit qu'il avait mal au ventre. Alors il dit :

— Neineinou, j'ai besoin d'une médecine.

Alors une souris vint. Le vieil homme était tranquille là. Il dit :

— C'est un Mboulou ; sa queue cherche des souris.

Mais il ne le dit à personne.

Le matin arriva, les jeunes filles allèrent garder les jardins. Le vieil homme dit :

— Tsayitsayibom ! il y en a là, race de chiens. Il y a déjà longtemps qu'ils dévorent le jardin ; ils vont l'achever complètement.

Elles répondirent :

— Tsayitsayibom ! ils sont près de vous, Mabalengambonge.

Nous avons perdu notre mère, hélas ! hélas !

Elle s'est brûlée avec sa hutte, hélas ! hélas !

Nous avons tué Mlonjalonjani, hélas ! hélas !

En lui coupant sa bosse, hélas ! hélas !

Nous allions à la recherche de notre mère, hélas ! hélas !

Nous rencontrâmes un 'Mboulou ; hélas ! hélas !

Il nous a volé nos vêtements ; hélas ! hélas !

Maintenant, nous sommes assises dans la mangeoire des chiens, hélas ! hélas !

Alors elles allèrent à la maison. Mabelengambonge dit au roi :

— Qu'est-ce que vous me donnerez et je vous dirai une chose ?

Le roi lui dit :

— Je vous donnerai une vache.

— Qu'est-ce qui me reste de dents pour manger une vache ?

Le roi reprit :

— Je vous donnerai un bouc.

— Qu'est-ce qui me reste de dents pour manger un bouc ?

— Je vous donnerai un pagne.

— Quels reins me reste-t-il pour les couvrir d'un pagne ?

— Je vous donnerai du millet.

— Voyons, dit l'homme.

Alors on lui versa du millet et il le mangea.

Puis il dit :

— Ces filles disent qu'elles ont perdu leur mère, qu'elles sont allées à sa recherche et qu'elles ont rencontré le Mboulou qui leur a volé leurs vêtements.

Alors on dit à ce Mboulou :

— Va prendre du grain dans la fosse.

Il descendit dans la fosse : on versa sur lui de l'eau bouillante, mais il bondit dehors en disant :

— J'ai plus d'une fois joué des tours aux jeunes filles.

C'est la fin.

128

HISTOIRE DE L'OISEAU MERVEILLEUX DU CANNIBALE (1)

UNE fois, plusieurs jeunes filles s'en allèrent de bon matin de chez elles, dans le but de recueillir de *l'imbola* (argile rouge colorante). Parmi elles était l'enfant d'un chef: une très jolie fille. Après qu'elles eurent recueilli de *l'imbola*, elles songeaient à revenir chez elles, quand l'une d'elles leur proposa de se baigner dans un vaste étang qui était là. Cela leur plut à toutes : elles entrèrent dans l'eau et y jouèrent longtemps. A la fin, elles se rhabillèrent et partirent à la maison.

Mais comme elles avaient déjà parcouru une certaine distance, la fille du chef remarqua qu'elle avait oublié un de ses ornements qu'elle avait ôté, quand elle était allée se baigner. Alors elle demanda à sa cousine de retourner avec elle le chercher. Celle-ci refusa. Elle s'adressa alors à une autre jeune fille, puis à une autre;

(1) Mac Call Theal, *Kaffir Folk-lore*. Londres, Swan Sonnenchein, 1897, in-8°, p. 125-128.

mais toutes refusèrent de revenir sur leurs pas. Elle fut obligée de s'en retourner seule à l'étang, tandis que les autres allaient à la maison.

Quand elle arriva à l'étang, un gigantesque et effroyable cannibale qui n'avait qu'un seul pied, vint à elle, la saisit et la mit dans son sac. Elle fut si effrayée qu'elle se tint tranquille. Alors le cannibale lui fit faire le tour de différents villages et la fit chanter pour lui. Il l'appela son oiseau. Quand il arrivait à un village, il demandait de la nourriture et, quand on la lui avait donnée, il disait :

— Chante, mon oiseau.

Mais il ne voulait jamais ouvrir le sac pour qu'on pût voir quelle espèce d'oiseau il avait.

Quand les jeunes filles furent arrivées à la maison, elles dirent au chef que sa fille avait atteint l'âge de puberté ; et alors elles choisissaient l'une d'elles pour l'emmener dans une hutte. Le chef crut à cette histoire : il tua un grand bœuf et dit au peuple qu'il fallait le manger. Ce jour-là, les gens mangèrent du bœuf gras et furent très joyeux. Les garçons prirent de la viande et sortirent du village pour la manger.

Le cannibale, qui ne savait pas que le père de la jeune fille était chef en cet endroit, y vint juste à ce moment. Il dit aux garçons que s'ils voulaient lui donner à manger, il ferait chanter son

oiseau pour eux. Ils lui donnèrent sa nourriture et il dit :

— Chante, mon oiseau.

Le frère de la jeune fille était parmi ces garçons et pensa que l'oiseau chantait comme sa sœur, mais il eut peur de demander au cannibale de le lui montrer. Il l'avertit d'aller dans le village où étaient les gens et lui dit qu'il y avait ce jour-là abondance de viande.

Alors le cannibale alla au village et fit chanter son oiseau. Le chef désira beaucoup le voir, mais le cannibale refusa d'ouvrir son sac. Le chef lui offrit un bœuf pour l'oiseau, mais le cannibale repoussa cette offre. Alors le chef fit un plan. Il demanda au cannibale d'aller lui chercher un peu d'eau et lui dit qu'il lui donnerait beaucoup de bœufs quand il reviendrait. Le cannibale dit qu'il irait si on lui promettait de ne pas ouvrir le sac quand il serait parti. Tous lui promirent de ne pas y toucher. On lui donna un pot qui fuyait pour y rapporter de l'eau, de façon qu'il fût longtemps absent. Dès qu'il fut hors de vue, le chef ouvrit le sac et en fit sortir sa fille. D'abord, il ne put croire que c'était elle, car il croyait qu'elle observait l'*intonjane* (réclusion imposée aux filles qui atteignent l'âge de puberté). Mais quand il sut que les autres filles l'avaient trompé, il déclara qu'elles devaient toutes mourir et elles

furent tuées. Alors on mit des serpents et des crapauds dans le sac et on le referma.

Quand le cannibale revint, il se plaignit du pot troué : on lui donna beaucoup de viande pour le satisfaire. Il reprit son sac et s'en alla. Il ne savait pas ce qui était arrivé tandis qu'il était absent. Quand il s'approcha de sa propre maison. il cria à sa femme :

— Dépêche-toi de faire cuire ceci.

Il envoya chercher les autres cannibales pour venir au festin et ils arrivèrent espérant trouver quelque chose d'agréable. Il les fit attendre un peu pour qu'ils eussent bien faim. Alors il ouvrit le sac, pensant en tirer la jeune fille, mais il n'y trouva que des serpents et des crapauds. Les autres cannibales furent si furieux en voyant cela qu'ils le tuèrent et se régalèrent de lui.

LXXIII. — ZOULOU (1)

129

AMAAVOUKOUTOU (2)

Il arriva au commencement, à la première apparition de la source de la vie, que quelques pigeons de rocher vinrent à une maison. Ils trouvèrent une femme qui était assise en dehors. Ils entrèrent et dispersèrent les cendres dans sa maison. Elle cria. C'était une femme mariée ; elle n'avait pas d'enfants. Elle dit :

— Ils sont venus se moquer de moi ; ils ont vu que je n'avais pas d'enfants pour éparpiller les cendres.

Alors six pigeons vinrent. L'un dit :

— Voukoutou.

L'autre demanda :

— Pourquoi dites-vous Voukoutou ?

Le premier répéta :

— Voukoutou.

(1) Le Zoulou est parlé sur la côte septentrionale du Natal dans l'Afrique australe anglaise, entre Durbam et la baie de Sainte-Lucie.

(2) Callaway, *Nursery tales traditions and histories of the Zulus* ; Natal, Blair, 1868, in-8, p. 72-73.

L'autre dit encore :

— Pourquoi dites-vous Voukoutou ?

Cela se passait en présence de la femme. Alors le premier répondit :

— Prenez une épine et égratignez-vous vous-même.

L'autre dit encore :

— Voukoutou.

Le second reprit :

— Prenez une épine, égratignez-vous vous-même, retirez un grumeau de sang, placez-le dans un pot; fermez-le par en bas, mettez-le de côté pendant huit mois, fermez-le par en bas, et le huitième mois, dit le pigeon, découvrez-le.

Elle le découvrit et trouva un enfant; le grumeau avait un enfant à côté de lui dans le pot, Le pigeon lui dit :

— Prenez-le maintenant, mettez-le dans un sac et donnez-lui à manger.

Un autre vint et dit :

— Enveloppez-le dans ses couvertures et mettez-le sur le derrière de la maison ; couchez-le, que les autres femmes ne le voient pas ; donnez-lui de la nourriture en abondance de manière qu'il grandisse immédiatement.

Alors l'enfant grandit immédiatement.

Son mari arriva le soir. La femme alluma un très grand feu. Le mari ne savait rien de l'enfant :

celui-ci était seulement l'enfant du grumeau. La femme le prit à l'arrière de la maison, alla devant avec lui, s'assit et le mit devant elle. Elle prit la nourriture de l'enfant, la plaça devant lui et lui dit :

— Mangez un peu ; voici votre nourriture, mon enfant.

Le mari fut étonné et demanda :

— Où avez-vous eu cet enfant ? qu'est-ce que cet enfant ?

Elle répondit :

— C'est mon enfant, l'enfant d'un grumeau de mon sang, l'enfant des pigeons qui m'ont enseigné la sagesse. Ils m'ont dit de m'égratigner et de me couper moi-même, de prendre un grumeau, de le mettre dans un pot ; il deviendrait un enfant. C'est ainsi qu'il est devenu un enfant.

Alors le mari se réjouit, la remercia et dit :

— Je suis heureux et content aujourd'hui. Vous avez maintenant un enfant. C'est très bien.

130

LA HYÈNE ET LA LUNE (1)

Il arriva qu'une fois une hyène trouva un os : elle le prit et l'emporta dans sa gueule. Comme alors la lune brillait d'une belle lumière, l'eau était calme ; la hyène jeta l'os quand elle vit la lune dans l'eau et voulut la saisir pensant que c'était de la viande grasse. Elle enfonça sa tête au-dessus des oreilles dans l'eau et ne trouva rien. L'eau était troublée. La hyène retourna sur le bord et resta tranquille. L'eau redevint claire. La hyène fit un bond et essaya de saisir ferme, pensant tenir la lune qu'elle croyait être de la viande parce qu'elle la voyait dans l'eau. Elle saisit l'eau qui coula de sa gueule et redevint boueuse. La hyène se retira sur le bord.

Une autre hyène arriva, prit l'os et laissa tranquillement l'autre derrière. A la fin, le matin parut et la lune s'affaiblit devant la lumière du jour. La hyène échoua.

Elle revint un autre jour jusqu'à ce que l'endroit où elle ne pouvait rien trouver fut piétiné.

(1) Callaway, *Nursery tales, traditions and histories of the Zulus*, p. 317-354.

Alors on rit beaucoup de la hyène en la voyant courir continuellement dans l'eau, mordre l'eau et l'eau couler de sa bouche, tandis qu'elle revenait sans rien. Alors, quand on rit d'un homme, on dit : Vous êtes comme la hyène qui jeta son os et n'obtint rien parce qu'elle voyait la lune dans l'eau.

LXXIV. — LOUYI (1)

131

LE LIÈVRE ET SA FEMME (2)

Le lièvre est une personne intelligente. Lorsqu'il demeurait là, il n'avait pas de femme. Alors il dit :

— Que je me fasse une femme.

Il façonna le tronc d'un arbre appelé *nwanamoye* ; il en fit une femme très belle. Ils se bâtirent une hutte. Un certain jour, un homme arriva au village du lièvre. Lorsqu'il y arriva, il

(1) Le Louyi ou Rotsi est parlé sur les bords du Haut Zambèze depuis les sources de ce fleuve jusqu'au confluent de la Kafwé, dans l'Afrique australe anglaise.

(2) E. Jacottet, *Études sur les langues du Haut Zambèze*, IIIe partie, fasc. I, Paris, E. Leroux, 1901, in-8, p. 8-11.

trouva que le lièvre n'y était pas ; il était allé se promener ; il n'y avait là que la femme. Cet homme lui demanda :

— Où est allé ton mari ?

La femme répondit :

— Il est allé se promener.

Il lui demanda de nouveau :

— Quel est son nom ?

Elle répondit :

— Son nom est lièvre.

— C'est bien, dit-il ; adieu !

La femme dit :

— Bonjour.

Lorsque le lièvre arriva, sa femme lui dit :

— Un homme est venu me trouver ici.

Le lièvre dit :

— D'où vient-il, cet homme ?

La femme dit :

— Je ne sais pas : il a demandé ton nom ; je le lui ai dit.

Le lièvre dit :

— C'est bien.

Lorsque le matin parut, il alla se promener. La femme resta au village. Cet homme arriva au village du lièvre.

— Bonjour.

— Salut ; d'où est-ce que tu viens ?

L'homme dit :

— Je viens de chez le chef.

— Oui, j'ai entendu.

— Où est allé ton mari ?

— Il est allé dans la forêt.

— Tu es ici toute seule ?

— Oui, je suis toute seule.

Lorsque cet homme partit de là, il alla vers le chef. Lorsqu'il arriva vers le chef, il lui dit :

— J'ai trouvé une femme très belle.

Le chef dit:

— De qui est-elle femme ?

Il dit :

— C'est la femme du lièvre. Allez et voyez-la. Lorsque vous la verrez, ne lui faites pas de mal.

Les envoyés du roi partirent. Lorsqu'ils arrivèrent, ils demandèrent :

— Où est allé ton mari ?

La femme dit :

— Il est tout près; il arrivera à l'instant même ; attendez-le:

Le lièvre arriva :

— Bonjour !

— Salut.

Le lièvre dit :

— D'où est-ce que vous venez ?

— Nous arrivons de chez le chef.

— C'est bien.

— Adieu !

Ils partirent.

Lorsqu'ils arrivèrent vers le chef :

— Nous l'avons trouvée.

Le chef dit :

— Est-elle belle ?

Ils répondirent :

— Oui, elle est belle.

Le chef dit :

— Allez et enlevez-la.

Ils allèrent ; ils l'emmenèrent ; ils l'apportèrent au chef ; il la prit pour femme.

Quand le lièvre revint de la forêt, quand il arriva au village, il trouva qu'ils l'avaient enlevée. Il dit :

— Comment ferai-je ? ma femme, ils l'ont emportée.

Il alla à la recherche de sa femme. Lorsqu'il arriva sur la place publique, il dit :

— Donnez-moi ma femme.

Ils le chassèrent.

Lorsqu'il arriva à son village, il dit :

— Je veux me façonner un tambour.

Lorsqu'il l'eut façonné, il partit. Lorsqu'il arriva sur la place publique, il dit :

— Ndindi ! Ndindi ! Kandindi tambour !

Kandindi tambour ! Kandindi tambour !

Ma femme, ils l'ont enlevée !

Il revint vers son village. Quand le matin fut

venu, il arriva là-bas. Lorsqu'il arriva à la place publique, il y trouva sa femme. Lorsqu'elle fut jetée à terre, elle fut métamorphosée en arbre.

C'est ici que finit l'histoire du lièvre et de sa femme.

132

LE SORCIER ET LE FILS DU CHEF (1)

Il y a des années, il y avait un homme : c'était un sorcier qui ne possédait pas de bétail. Il vit le fils du chef et dit :

— Je tuerai cet enfant par sorcellerie.

Il fit ainsi. Quand il fut mort, on le porta dans sa tombe. Le sorcier alla l'y prendre ; arrivé au cimetière, il répandit une médecine sur la fosse. L'enfant sortit de la fosse ; le sorcier le mit sur son dos et l'emporta chez lui. Arrivé à sa hutte, il dit :

— Aujourd'hui, j'ai trouvé du lait.

Il dit à cet enfant :

— Si je suis allé te chercher, je t'ai cherché afin de faire de toi un fantôme.

(1) Jacottet, *Études sur les langues du Haut Zambèze*, 3e partie, fasc. II, Paris, E. Leroux, 1901, in-8, p. 109-112.

Il en fit un fantôme qui lui procura du lait et dit :

— Va chez ton père me chercher du lait.

Il y alla pendant plusieurs années, rapportant toujours du lait. Son père dit :

— Oh ! qu'est-ce qui nous enlève mon lait ? Les garçons dirent :

— Nous ne savons pas.

— C'est vous qui le volez ?

— Non, père.

— Qui est-ce qui le mange ?

Il emmena les vaches dans une île, mais aussi le fantôme y alla continuant chaque jour à enlever le lait. Le chef demanda aux bergers :

— Comment est-ce maintenant ?

— Les vaches n'ont toujours pas de lait, le fantôme tette les vaches.

— Comment ferai-je ?

— Laissez-les ; nous verrons lorsque les eaux baisseront, nous mènerons les vaches dans la forêt.

Ils firent ainsi et les menèrent à la forêt. Quand les bergers furent arrivés, ils dormirent deux jours. Alors le fantôme arriva et fit aux vaches comme auparavant, prenant le lait, le portant à ce sorcier et le lui donnant. Le chef interrogea les bergers :

Comment est-ce maintenant ?

— C'est toujours ainsi.

Le chef dit à ses enfants et à sa femme :

— Comment faire ?

— Appelle des médecins.

Le chef fit ainsi. Il alla vers un médecin, lui parla, disant :

— Mon enfant, consulte le sort pour moi. Il dit :

— Mon père, mon seigneur, je ne sais pas consulter le sort.

— Viens, mon enfant, tu le sais.

— Soit, allons.

Ils allèrent. Arrivés au village, le médecin dit :

— Mon père, le sorcier qui te fait du mal, c'est quelqu'un du village.

— Qui est-il ?

— Oh ! je ne l'ai pas vu.

Il dit :

— Cherche des hommes robustes qui puissent tenir ma corne.

Il les chercha. Ils saisirent la corne. Il dit :

— Ma corne, saisis le sorcier.

Elle alla. Il dit :

— Ma corne, saisis le sorcier.

Elle alla. Il dit :

— Ma corne, saisis le sorcier que je reçoive un bœuf.

La corne alla : elle arriva dans le village et entra

dans la hutte d'un sorcier. Elle cassa les assiettes, les pots et tous les objets qui se trouvaient là dans la hutte.

Le sorcier sortit et dit :

— Qu'est-ce qui arrive ?

— Tu le demandes ? Tu es un sorcier.

— Oh ! où est ma sorcellerie ?

— Ne vois-tu pas ? Pourquoi cette corne entre-t-elle dans ta hutte ?

— Elle y entre pour rien ; il n'y a pas de sorcellerie chez moi.

Le médecin dit :

— Ma corne, viens ici.

La corne revint ; elle retourna avec son maître ; il la mit dans sa hutte. Il dit au chef ce qui était arrivé ; le chef dit :

— C'est bien, je l'ai vu, ce sorcier.

Il dit à ses gens :

— Allez, prenez-le, enfermez-le dans sa hutte, avec ses effets, ses enfants et sa femme ; mettez-y le feu et fermez la porte.

LXXV. — SOUBIYA (1)

133

SÉÉDIMWÉ (2)

Séédimwé était un grand animal qui faisait du mal aux hommes. Un jour que les hommes avaient été tendre des pièges aux animaux et qu'ils en avaient pris dans leurs pièges, ils les apportèrent au village et les firent cuire dans des pots. Alors ils dirent à Séédimwé :

— Màngeons maintenant.

Mais Séédimwé leur répondit :

— Je suis rassasié.

C'était un mensonge pour qu'il pût manger seul pendant la nuit. Ils s'endormirent. Au lever du soleil, ils trouvèrent que Séédimwé avait avalé pendant la nuit tous les pots. Ils demandèrent :

— Qui a mangé notre viande ?

Ensuite ils retournèrent à leurs pièges et y trouvèrent des animaux. Ils les apportèrent au village et les firent cuire. Le lendemain, ils virent

(1) Les Soubiya habitent sur la rive gauche du moyen Zambèze entre les chutes de Sioma et les chutes Victoria, dans l'Afrique australe anglaise.

(2) Jacottet, *Études sur la langue du Haut Zambèze*, 2e partie, fasc. I, Paris, Leroux, 1899, in-8, p. 49-54.

que Séédimwé avait de nouveau avalé tous les pots.

Le jour suivant, ils apportèrent encore la viande des animaux et la firent cuire. Cette fois-ci, le lièvre se cacha et dit :

— Je verrai bien aujourd'hui si c'est notre chef qui mange toute notre viande.

La nuit, pendant qu'ils dormaient, le lièvre était couché près du foyer, en disant :

— Je le verrai bien.

Aussi, lorsque Séédimwé se leva pour manger la viande, le lièvre se mit à dire :

— Je te vois, oncle maternel.

Séédimwé eut peur et se recoucha. Ensuite il se leva de nouveau pendant que tous dormaient, mais le lièvre, lui, ne dormait pas. Comme Séédimwé éternuait, le lièvre cria :

— Je te vois, oncle maternel.

Il continua de faire ainsi jusqu'au matin. Lorsque le soleil fut levé, Séédimwé était couché, malade. On lui cria :

— Lève-toi et mangeons de la viande.

Il répondit :

— Je n'en veux pas, je suis malade.

Les gens mangèrent la viande : ils la mangèrent toute. Quand Séédimwé se leva, il trouva qu'il n'y avait plus rien. Alors il avala les pots et les hommes avec. Le lièvre, lui, s'était caché dans l'herbe.

Quand Séédimwé eut fini d'avaler les gens et leurs maisons, il s'en alla. Alors le lièvre rassembla tous les animaux pour lui donner la chasse et le tuer. Les premiers qui allèrent, ce furent l'élan et le zèbre. Ils allèrent, mais ils ne virent que de la poussière. Ils revinrent en disant :

— Nous ne l'avons pas vu.

Ensuite allèrent le lion et le léopard : eux aussi ne purent l'atteindre. Ensuite allèrent le gaon et le gaon blanc. Ensuite allèrent l'antilope et la gazelle. Eux aussi revinrent sans avoir rien vu. Ensuite allèrent le chien sauvage et la hyène. Ceux-ci surent trouver Séédimwé. Le chien sauvage se mit à crier :

— C'est vous qui l'avez poursuivi au loin sans succès ; vous, élan, buffle, antilope, hyène et léopard.

Alors le chien sauvage perça Séédimwé d'une flèche ; la hyène aussi le perça. Séédimwé mourut. Alors le chien sauvage et la hyène allèrent rappeler les autres animaux et les ramenèrent là ; ils rassemblèrent aussi tous les oiseaux.

L'aigle vint le premier et dit :

— Tjolo, ntjo, ntjo, ntjo, ntjo.
Mon bec est cassé,
Celui que m'a donné Samokounga,
Samokounga de Léza.

Comme il disait cela, son bec se cassa.

Le martin-pêcheur vint ensuite et dit :

— Tjolo, ntjo, ntjo, ntjo, ntjo, etc.

Son bec aussi se cassa.

Vint ensuite le héron ; lui aussi chanta :

— Tjolo, ntjo, ntjo, ntjo, ntjo, etc.

Vint ensuite le vautour qui s'entend à dépecer les animaux. Lui aussi chanta :

— Tjolo, ntjo, ntjo, ntjo, ntjo, etc.

Son bec, à lui aussi, se cassa.

Alors vint un tout petit oiseau, le *Katuitui*. Les animaux dirent :

— Son bec est trop petit.

Le petit oiseau se mit à chanter :

— Tuere ! tuentue ! ntuentue !
Mon petit bec est brisé,
Qui m'a été donné par Samokounga,
Samokounga de Léza.

Alors il fit un tout petit trou. Quand ils virent le petit trou, ils dirent au *Katuitui* :

— Va-t-en ! qu'il vienne un plus grand oiseau.

La grue vint alors et se mit à chanter :

— Tjolo, ntjo, ntjo, ntjo.

Son bec se cassa. En même temps, le petit trou fait par le *Katuitui* se referma.

Alors ils rappelèrent ce tout petit oiseau, le *Katuitui*. Il revint et se mit à chanter :

— Tuere ! tuentue ! ntuentue !

Il se fit alors une plus grande ouverture au cadavre de Séédimwé. Le petit oiseau se mit de nouveau à chanter :

— Tuere ! tuentue ! ntuentue ! etc.

Alors il ouvrit le ventre de Séédimwé. Tout ce qui était dans son ventre en sortit : maisons, pots, bétails et hommes. Alors ceux-ci bâtirent des villages.

134

MUKWÉ-LÉZA (1)

(Le gendre de Léza, l'oiseau de la pluie).



N dit que l'oiseau de la pluie avait une femme. Il dit à un homme :

— J'épouse ta fille.

— Epouse-la.

Alors l'oiseau de la pluie épousa cette femme-là. Alors ses beaux-parents, parce qu'ils mouraient de soif, dirent à leur gendre :

— Va nous puiser de l'eau.

Il y alla, arriva près de l'eau et but. Quand il eut fini de boire, il se dit :

— Quel tour pourrais-je leur jouer ?

(1) Jacottet, *Etudes sur les langues du Haut-Zambèze*, IIe partie, fasc. I, p. 128-130.

Alors il se dit :

— Je mettrai du sable dans les calebasses.

Alors il remplit de sable toutes ses calebasses, prit un tout petit peu d'eau et le versa sur le sable. Puis il porta l'eau au village. Arrivé là, il la donna à ses beaux-parents. Ils furent tout joyeux en voyant ces grandes calebasses. Ils dirent :

— Aujourd'hui nous aurons beaucoup d'eau à boire.

Puis ils portèrent leurs calebasses dans leur hutte. Ils dirent :

— Nous te remercions.

L'oiseau de la pluie dit :

— C'est bien.

Alors l'oiseau de la pluie se dit :

— Je leur ai joué un bon tour.

Sa femme lui demanda :

— Où est l'eau ?

Son mari répondit :

— Je l'ai portée à mes beaux-parents.

Alors la femme de l'oiseau de la pluie lui dit :

— Verse-moi de l'eau dans ma tasse.

La belle-mère inclina la calebasse d'eau : elle vit que le peu d'eau qui s'y trouvait tomba dans la tasse et qu'il n'y en avait que fort peu. Alors elle dit à son mari :

— Il n'y a pas d'eau, ce n'est que du sable ; il n'y a pas d'eau.

Le beau-père appela son gendre et lui dit :

— Pourquoi nous as-tu puisé du sable au lieu d'eau ?

L'oiseau de la pluie dit :

— J'ai essayé de puiser de l'eau, mais il y avait là beaucoup de sable ; c'est ainsi qu'il est entré dans mes calebasses.

Le beau-père lui dit :

— En vérité, tu nous as joué un mauvais tour.

L'oiseau de la pluie répondit :

— Certainement, je ne vous ai pas joué de mauvais tour.

Son beau-père le chassa et dit :

— Pars d'auprès de mon enfant.

Il ajouta :

— Dorénavant, tu ne boiras plus l'eau du fleuve, tu ne boiras plus que l'eau de la pluie.

C'est pourquoi il ne boit plus l'eau du fleuve ; mais seulement l'eau de la rosée et de la pluie.

Ici finit l'histoire de l'oiseau de la pluie.

LXXVI. — OTYI-HERERO (1)

135

L'ÉLÉPHANT ET LA TORTUE (2)



Deux êtres, l'éléphant et la pluie disputaient l'un contre l'autre. L'éléphant dit :

— Quand tu dis que tu me nourris, de quoi me nourris-tu donc ?

La pluie lui répondit :

— Comment peux-tu dire que je ne te nourris pas ? si je m'éloignais, ne mourrais-tu pas ?

Alors la pluie s'éloigna.

L'éléphant dit :

— Vautour, jette le sort pour moi pour me procurer de la pluie.

Le vautour répondit :

— Je ne veux pas jeter le sort.

L'éléphant dit à la corneille :

— Jette le sort, toi.

La corneille répondit :

(1) L'Otyi-herero est parlé sur la côte occidentale d'Afrique, dans le Damaraland, dans l'Afrique australe allemande.

(2) Bleek, *Reineke Fuchs in Afrika*, Weimar, Bœlau, 1870, in-8, p. 21-23.

— Donne-moi ce qu'il faut pour pouvoir jeter le sort.

Elle jeta le sort et voici qu'il plut. Par la pluie se formèrent des étangs qui se desséchèrent sauf un.

Quand l'éléphant voulut aller à la chasse, il dit à la tortue :

— Reste ici, près de l'eau.

Alors la tortue resta près de l'eau et l'éléphant alla à la chasse. La girafe vint dire à la tortue :

— Donne-moi de l'eau.

La tortue lui répondit :

— L'eau appartient à l'éléphant.

Le zèbre vint et dit à la tortue :

— Donne-moi de l'eau.

La tortue répondit :

— L'eau appartient à l'éléphant.

Le chamois vint dire à la tortue :

— Donne-moi de l'eau.

La tortue répondit :

— L'eau appartient à l'éléphant.

Le gnou vint dire :

— Donne-moi de l'eau.

La tortue répondit :

— L'eau appartient à l'éléphant.

L'antilope rouge vint dire à la tortue :

— Donne-moi de l'eau.

La tortue répliqua :

— L'eau appartient à l'éléphant.

Le springbock vint dire à la tortue :

— Donne-moi de l'eau.

La tortue répondit :

— L'eau appartient à l'éléphant.

Le chacal vint et dit :

— Donne-moi de l'eau.

La tortue répondit :

— L'eau appartient à l'éléphant.

Le lion vint et dit :

— Petite tortue, donne-moi de l'eau.

Comme elle voulait dire quelque chose, le lion la saisit et la mordit. Ensuite il but de l'eau, et après lui tous les animaux.

Quand l'éléphant revint de la chasse, il demanda :

— Petite tortue, où est l'eau ?

La tortue répondit :

— Les animaux l'ont bue.

Alors l'éléphant répondit :

— Petite tortue, dois-je te broyer avec mes dents et t'avaler ?

— Je t'en prie, avale-moi, dit la tortue.

Quand l'éléphant l'eut avalée et qu'elle fut dans son ventre, elle lui mordit le foie, le cœur et les reins.

— O petite tortue, disait l'éléphant, tu me tues.

Ainsi mourut l'éléphant. La tortue sortit et s'en alla où elle voulut.

136

TYARATYONDYORONDYONDYO (1)

Il y avait une fois une femme qui avait une fille d'une beauté extraordinaire. Tous les regards se reposaient pleins d'admiration sur elle : elle était dorlotée par tout le monde. Aussi était-elle très fière. Le village dans lequel elle vivait était grand et il y avait beaucoup de jeunes filles qui étaient belles aussi.

Elles allaient ensemble faire paître les brebis et tous ceux qui voyaient la jeune fille disaient :

— Qui est cette belle fille ?

Les passants brûlaient du désir de la connaître et de s'attirer sa faveur. Un jour, toutes les jeunes filles du village s'étaient réunies, parmi lesquelles Tyaratyondyorondyondyo ; c'était le nom de la jeune fille.

Elles allèrent ensemble vers les bergers et leur demandèrent :

— Nous savons bien que toutes nous sommes belles, mais quelle est la plus belle d'entre nous ?

Ils répondirent :

— Certainement vous êtes toutes belles, mais

(1) Seidel, *Praktische Grammatik des Nama, des Otyiherero und des Oshindonga*, Vienne, Hartleben, s.d., in-12, p. 99-103.

la beauté de Tyaratyondyorondyondyo surpasse la vôtre, comme le doigt du milieu les autres doigts.

Alors elles allèrent toutes avec les bouviers et leur dirent :

— Nous savons bien que nous sommes toutes belles, mais quelle est la plus belle parmi nous ?

Ceux-ci répondirent :

— Certainement vous êtes toutes belles, mais Tyaratyondyorondyondyo est plus belle que Mbazouva et Routagaraouana.

Les jeunes filles posèrent encore la même question aux ramasseurs de baies qu'elles rencontrèrent, et reçurent la même réponse. Tyaratyondyorondyondyo en devint de plus en plus fière. Les jeunes filles se firent naturellement des signes et dirent :

— Laissez-la jusqu'à ce qu'on soit à demain matin.

Tyaratyondyorondyondyo remarqua bien qu'elles avaient quelque dessein secret.

Le lendemain, elles se rassemblèrent de nouveau, allèrent la trouver, l'appelèrent et lui dirent :

— Viens, allons jouer.

Elle leur répondit :

— Excusez-moi, je ne peux pas venir ; j'ai mal à la tête.

Elles reprirent :

— Nous t'en prions, laisse-nous jouer avec toi ; nous voulons jouer à cache-cache.

Sa mère qui entendait cela dit :

— N'entends-tu pas ce que disent tes amies ? Cela ne te fera pas de mal si tu te lèves.

Alors elle alla avec elles. Elles descendirent au fleuve et se dirent :

— Jouons à cache-cache.

Tyaratyondyorondyondyo avait une sœur plus jeune et une amie ; mais la plus jeune sœur était dans le chantier et Tyaratyondyorondyondyo avait sa servante avec elle. Alors les jeunes filles lui dirent :

— Cache-toi.

Elle se coucha sur la terre ; alors une jeune fille lui monta sur le creux de l'estomac.

— Tu me tues, cria-t-elle.

L'autre n'écouta pas. Son amie et sa servante criaient :

— Qu'y-a-t-il ? N'entendez-vous pas ? Le faites-vous à dessein ?

L'autre demeura ainsi sur son corps et lui pressa tellement le cœur qu'elle mourut. La servante et son amie la portèrent en terre et pleurèrent. Les autres les menaçaient et leur dirent :

— Gardez-vous de le faire savoir.

Quand elles arrivèrent dans le village, les gens

demandèrent après Tyaratyondyorondyondyo : Elles répondirent :

— Voilà longtemps qu'elle est revenue, car elle disait qu'elle avait mal à la tête.

— Elle n'est pas venue ici, dirent les gens.

Ils la cherchèrent sans la trouver et interrogèrent la servante : celle-ci ne dit rien.

Un jour ils interrogèrent des voyageurs :

— N'avez-vous pas vu un cadavre ?

— Oui, près du fleuve, nous avons vu le cadavre d'une très belle jeune fille.

On y alla : sa mère pleura tout le long du chemin jusqu'à ce qu'on trouva la morte. Elle l'enleva, l'emporta en pleurant à la maison et l'enterra.

LXXVII. — OVAMBO (1)

137

LA LIONNE ET LE CHACAL (2)



Le chacal vint trouver la lionne et fut chargé de soigner ses enfants. Tandis qu'il les soignait dans la caverne où on les laissait,

(1) L'Ovambo est parlé dans l'Afrique sud-ouest allemande.

(2) Brincker, *Sprachproben aus Deutsch-Südwestafrika*, *Mittheilungen der Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin*, Berlin, Reimer, t. V, fasc. III, 1902, in-8°, p. 152-155.

il en mangea un. La lionne vint vers le chacal et lui dit :

— Chacal, apporte les lionceaux ; le lait coule de lui-même ; les mamelles sont gonflées.

Le chacal apporta deux petits et dit :

— Il y en a deux qui dorment.

Il en avait mangé un. La lionne lui dit d'aller voir. Il attendit après ceux qui étaient là, puis il les emporta et en apporta deux dont celui qui avait été déjà près de la mère : il téta ; puis il le remporta. La lionne alla chasser. Quand elle fut partie, le chacal en dévora encore un ; il en restait deux. La lionne revint pour allaiter ses lionceaux. Le chacal en apporta deux.

— Va voir s'ils dorment, dit-elle.

— J'attendrai que ceux-ci aient bu.

Quand il eut fini avec eux, il apporta de nouveau ceux qui avaient été avec la mère.

— Je vais aux environs, dit la lionne.

Quand elle fut partie, le chacal en mangea encore un. A son retour, elle lui dit :

— Chacal apporte les petits.

Il n'en apporta qu'un en disant :

— Les autres dorment.

— Qu'ils viennent donc, dit-elle.

— Donne celui-ci, qu'il aille dormir.

— Non, il restera ; apporte-les tous.

Le chacal entra dans la grotte et dit :

— Ils sont là : ils dorment.

La lionne repartit. Le chacal mangea le dernier et s'esquiva. A son retour, la lionne l'appela; il ne répondit pas. Elle entra dans la grotte pour chercher après lui; il n'y avait pas de lionceaux. Alors elle suivit la trace des pattes qui la conduisirent à une excavation où elle creusa. Le chacal s'arracha des poils et la lionne ne saisit que ceux-ci. Il sortit et lui expliqua :

— Je suis celui qui s'épile lui-même. Le chacal est là.

Quand elle y fut entrée, elle ne trouva que les poils ; le chacal s'était enfui. Elle suivit de nouveau sa trace qui la conduisit à un arbre sur lequel le chacal était arrivé. La lionne vint et lui dit :

— O celui qui s'épile lui-même, viens.

— Je ne connais pas cet être-là, dit-il ; je suis le chacal ; j'ai mangé tes petits.

La lionne pleura et s'en alla. Mais quand elle fut partie, il ne descendit pas aussitôt; il resta encore sur l'arbre. Il but de l'eau, car il avait plu dessus.

LXXVIII — OVA-HERERO (1)

138

LA VIEILLE FEMME QUI MET LES ENFANTS DANS SON SAC (2)

Il y avait une vieille femme qui mettait les enfants dans son sac.

Un jour beaucoup de jeunes filles étaient rassemblées ; elles allèrent à un étang pour jouer. Elles enlevèrent leurs vêtements, les *omitombe* (colliers de fragments d'œufs d'autruche) les tabliers, les perles, les colliers et elles entrèrent dans l'eau. Ensuite une jeune fille regarda dans le lointain et aperçut une vieille femme avec un grand bâton à la main et un sac sur le dos. La jeune fille dit aux autres :

— Venez, sauvons-nous ; la vieille qui met les enfants dans son sac est là.

Dès qu'elle eut dit cela, toutes sortirent de l'étang et coururent, chacune prit le tablier et l'omitombe de l'autre, tant elles étaient empressées de fuir et elles coururent au village.

Une enfant avait laissé les *étanda* (colliers de

(1) L'ova-herero est parlé dans l'Afrique sud-ouest allemande.

(2) Buttner, *Mærchen der Ova-herero*, *Zeitschrift fur afrikanische Sprachen*, t. I, 1887-88, in-8, Berlin, Asher, p. 189-198.

perles métalliques) à terre. La vieille arriva sur ces *étanda*, les prit et les mit dans son sac. Cette enfant dit :

— Je retourne, je veux réclamer mes *étanda* à cette esclave, la vieille; assurément je ne les lui laisserai pas.

Les autres lui dirent :

— Enfant, aie pitié de toi ; c'est la vieille de qui l'on dit qu'elle met les enfants dans son sac.

— Non, répondit-elle : je veux aller enlever les *étanda* de ma mère à la vieille esclave.

Les autres s'en allèrent au village; elle retourna sur ses pas, vint en pleurant et mit ses bras sur sa tête. Quand elle était encore loin sur le chemin, elle cria :

— Vieille femme de Moutyimba, donne-moi les *étanda* de ma mère que tu as pris.

— Viens, prends-les, dit la femme.

La fille s'approcha en courant et dit à la vieille:

— Rends-moi les *étanda* de ma mère.

L'autre lui dit de nouveau :

— Prends-les.

Elle s'approcha et lui donna un soufflet sur la joue. Alors la vieille se précipita rapidement sur elle et la fourra dans son sac qu'elle ferma avec des courroies. Puis elle attacha le sac sur son épaule et le porta ainsi. Alors elle suivit la trace là où les enfants étaient allés dans le village.

Quand elle y parvint, on avait tué et les gens faisaient bonne chère. Elle arriva le soir et se tint derrière le village dans la brousse. Ensuite les enfants la virent et dirent à leur père :

— Cette femme, c'est la vieille qui tue les enfants et nous met dans son sac.

Elles demandèrent à leur père :

— Qu'allons-nous faire d'elle ?

Il leur répondit :

— Jetez-vous sur elle le soir quand tout commence à dormir.

Quand on alla se coucher le soir, les enfants se rendirent près de la vieille et dirent :

— Mère, que veux-tu que nous te donnions ?

Elle répondit :

— Que dois-je désirer, mes chers enfants ; cherchez-moi un gros morceau de bois à brûler, je meurs de froid.

Alors elles allèrent chercher un grand arbre sec qu'elles avaient vu depuis longtemps, le mirent sur leurs épaules à toutes, l'apportèrent et dirent à la vieille :

— Nous t'avons apporté un morceau de bois ordinaire qui est suffisant la nuit pour une vieille comme toi. Ainsi tu peux te coucher tranquillement sur le dos.

Elles lui apportèrent ainsi le bois.

Quand elle dormit ainsi la nuit, les enfants

ouvrirent le sac et en retirèrent la jeune fille et les bagages ; puis elles y rassemblèrent toute espèce d'animaux méchants et mordants. Alors elles refermèrent le sac, s'en allèrent au village et apportèrent à leur père la jeune fille et les choses qu'elles avaient retiré du sac. Le père fit tuer du bétail, il donna un festin et ainsi il purifia la jeune fille.

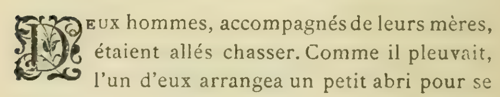
Lorsque la vieille femme se leva, elle tâta le sac et crut que la jeune fille y était encore. Elle l'ouvrit, mais elle pensa défaillir de colère, parceque les enfants lui avaient tout enlevé de son sac. Alors les animaux se glissèrent dehors et lui pénétrèrent par tout le corps, dans la bouche, le nez et les oreilles. Alors elle mourut.

C'est fini.

LXXIX. — LOUNDA (1)

139

LES DEUX HOMMES ET LES FANTÔMES (2)

EUX hommes, accompagnés de leurs mères, étaient allés chasser. Comme il pleuvait, l'un d'eux arrangea un petit abri pour se

(1) Le lounda est parlé sur les bords du lac Cassaï dans la colonie portugaise de Benguela.

(2) Dias de Carvalho, *Methodo pratico para fallar a lingua da Lunda*, Lisbonne, Imp. Nationale, 1890, in-8, p. 276-277.

mettre à couvert, lui et sa mère. Celle de l'autre reçut la pluie et mourut : son fils dit qu'il l'ensevelirait et il se chargea d'elle pour aller la lancer au fond d'un lac.

Il rencontra un fantôme qui lui demanda un bras ; il le lui donna ; il continua et en rencontra un autre qui lui demanda un pied ; il le lui donna. Il en rencontra d'autres qui lui firent les mêmes demandes qu'il accorda ; finalement, il donna la poitrine au dernier fantôme.

Il ne resta que la tête, et ce fantôme lui dit dans la rivière :

— Si on te dit de porter, porte ; apporte ce qui reste à ceux qui te diraient : Apporte.

Il arriva à l'eau avec la tête. Mais au lieu qu'on lui dise : Apporte, deux cabas lui apparurent : de l'un sortirent des animaux, et de l'autre ses parents.

Il se trouva alors à l'aise avec toutes les richesses qui étaient sorties des cabas. Par envie, son compagnon tua sa mère.

Il voulut aussi enterrer sa mère et l'emporta. Il rencontra des fantômes et refusa de leur donner une part du corps ; il continua de l'emporter intact. Il rencontra le plus puissant des fantômes qui lui dit :

— Va au fleuve et charge le corps pour celui qui te dira : Emporte, non pour ceux qui te diront : Porte.

Il fit comme le fantôme lui avait indiqué. Il apparut deux cabas desquels sortirent beaucoup d'êtres répugnants et hideux qui le tuèrent.

LXXX. — KIMBOUDOU (1)

140

LES ENFANTS DE LA VEUVE (2)

Une femme donna naissance à des enfants. Quand elle eut fini de les mettre au monde, les enfants grandirent. Leur père mourut. L'aîné dit :

— Je veux apprendre l'art de la chasse.

Le second dit :

— Je veux apprendre l'art de la chasse.

Ils prirent leurs fusils; ils allèrent dans les bois. Ils ne virent pas de gibier. La pluie arriva, ils dirent :

— Sauvons-nous de la pluie.

Ils coururent; ils vinrent à une maison de Makichi. Ils y trouvèrent un *mbanza* (instrument de musique) de Makichi et en jouèrent. Un Di-

(1) Le Kimboudou est parlé dans la province d'Angola, dans l'Afrique occidentale portugaise.

(2) Heli Chatelain, *Folk tales of Angola*, Boston, Houghton, Mifflin et Cie, 1894, in-8, p. 111-115.

kichi arriva, il conduisait deux buffles. Il demanda :

— Qui joue du mbanza ?

Il les entendit dire :

— Si tu es un homme fort, entre dans la maison ; tu seras la nourriture de mes chiens.

Il s'arrêta en dehors. Un autre Dikichi arriva : il conduisait trois buffles. Il demanda à celui qui était dehors :

— Pourquoi te sauves-tu de la maison ?

Il répondit :

— Je fuis deux hommes qui y sont : ils veulent nous tuer pour la nourriture de leurs chiens.

D'autres vinrent ainsi que leurs chefs. Celui-ci demanda :

— Pourquoi vous sauvez-vous de la maison ?

— Nous fuyons deux hommes qui veulent nous tuer.

Le chef entra, salua et dit :

— Sortez.

Les deux hommes dirent :

— Nous ne sortirons pas.

Le chef appela les autres et dit :

— Mettez-les dehors.

Ils se mirent à les chasser.

L'aîné s'assit ; le plus jeune combattit les Makichi. Il en tua quatre ; il en restait huit. Il en tua quatre de nouveau ; les jeunes gens s'assirent.

L'aîné vainquit : il tua les quatre qui restaient. Il prit le chef et lui coupa la tête. Alors il repoussa une tête ; il la coupa de nouveau. Il en revint une autre. L'aîné dit :

— Nous ne pouvons pas le tuer ; asseyons-nous.

L'aîné devint un *bagre* (sorte de poisson). Le Dikichi le prit et l'avala. Le *bagre* alla regarder dans ses cœurs où étaient les clefs de leurs maisons. Il les trouva, les prit et sortit. Le plus jeune qui le remplaçait coupa la tête du Dikichi. Celui-ci mourut.

Ils ouvrirent les chambres ; ils y trouvèrent des esclaves à qui ils donnèrent à manger. Ils montèrent à l'étage supérieur et l'ouvrirent. Ils trouvèrent trois dames, leur donnèrent à manger et dirent :

— Vivons ici.

Tandis qu'ils restaient là, leur mère alla dans un autre pays avec ses deux petits enfants.

— La nourriture que nous mangeons ne nous suffit plus. Allons chercher du bois à feu.

Ils allèrent en chercher et s'égarèrent. Ils vinrent à la maison d'une étrangère, d'une vieille femme. Ils entendirent la vieille dire :

— Vous êtes mes enfants : allez me chercher du bois à feu.

Ils allèrent en chercher et en apportèrent. Ils

mangèrent, ils dormirent et se levèrent. La vieille leur dit :

— Allez encore chercher du bois à feu.

Ils allèrent en couper. La plus jeune, une fille, apporta son bois à feu. Le plus âgé s'arrêta. Il trouva son père mourant et disant :

— Pourquoi coupez-vous du bois à feu ?

— Je ne sais pas, père.

Il reprit :

— Je vous le dirai tout de suite quand vous irez chercher de l'eau.

Le plus âgé retourna aussi vers la vieille femme.

Elle leur dit :

— Allez chercher de l'eau.

L'aîné et la plus jeune y allèrent. La plus jeune apporta l'eau à la maison. L'aîné s'arrêta et dit :

— Mon père, dis-le-moi à présent.

Il lui dit :

— Aussitôt que la vieille femme met l'eau sur le feu, quand elle te dira : Regarde si l'eau bout, alors dis-lui : Je ne sais pas. Lorsque la vieille regardera l'eau, pousse-la dedans. Plonge sa tête dans l'eau bouillante.

L'aîné fit ainsi que son père lui avait dit. Il poussa la vieille et la tint dans l'eau. La vieille femme mourut.

L'aîné et la cadette entrèrent dans la maison,

ils enlevèrent tout l'argent et coururent retrouver leur mère.

C'est fini.

141

L'ÉLÉPHANT ET LA GRENOUILLE (1)

Je parle souvent de l'éléphant et de la grenouille qui faisaient la cour dans une maison.

Un jour, la grenouille dit à la fiancée de l'éléphant :

— L'éléphant est mon cheval.

Quand il vint à la nuit, la fiancée lui dit :

— Tu es le cheval de la grenouille.

Il alla trouver celle-ci et lui demanda :

— As-tu dit à la fiancée que je suis ton cheval ?

— Non, je ne l'ai pas dit.

Alors ils allèrent trouver la fiancée de l'éléphant.

En route, la grenouille lui dit :

— Grand'père, je n'ai pas de force pour marcher. Laisse-moi monter sur ton dos.

— Monte, mon petit-fils, dit l'éléphant.

Et la grenouille monta.

Au bout d'un instant, elle dit à l'éléphant :

— Grand-père, je vais tomber. Laisse-moi cher-

(1) Heli Chatelain, *Folk-tales of Angola*, p. 202-203.

cher de petites cordes pour t'attacher dans ta bouche.

L'éléphant y consentit. La grenouille fit ce qu'elle avait demandé.

Au bout de quelque temps, elle dit encore :

— Laisse-moi prendre une branche verte pour chasser de toi les moustiques.

— Va, dit l'éléphant.

Alors elle alla chercher la branche.

Quand ils arrivèrent, la fiancée les vit et lorsqu'ils se rencontrèrent avec elle, elle les salua en criant :

— Eléphant, en vérité tu es le cheval de la grenouille.

LXXXI. — FIOTE (1)

142

L'ORIGINE DES BLANCS ET DES NÈGRES (2)

Il y a bien longtemps, le Mani-pouta eut deux fils : l'un se nommait Manicongo, l'autre Zonga. Leur père leur dit d'aller un matin, quand la poule chanterait, se baigner dans un lac qui se trouverait non loin de là. Zonga arriva le premier et remarqua avec étonne-

(1) Le fiote est parlé à l'embouchure du Congo, sur les territoires belge, portugais et français.

(2) Ch. Jeannest, *Quatre années au Congo*, Paris, Charpentier, 1883, in-12, p. 97-98.

ment qu'à mesure qu'il entrait dans l'eau, il devenait blanc. Manicongo rejoignit bientôt son frère et, à son tour, se baigna, mais il resta tout noir. Ils revinrent alors au *chimbek* (case) de leur père qui, leur montrant différents objets étalés par terre, leur dit de choisir ce qui leur convenait. Zonga prit du papier, des plumes, une longue-vue, un fusil, de la poudre. Manicongo préféra, lui, des bracelets en cuivre, des cimeterres en fer, des arcs, des flèches. Leur choix terminé, ils ne purent continuer à vivre ensemble où ils étaient, dans l'intérieur de l'Afrique, et leur père, au bout de quelque temps, résolut de les séparer. Ils partirent et marchèrent longtemps, longtemps. Un jour, ils aperçurent la mer. Zonga s'en alla par de là l'Océan; ce fut le père des blancs. Manicongo resta : ce fut le père des nègres.

143

POURQUOI LE CROCODILE NE MANGE PAS LA POULE (1)



Il y avait une certaine poule qui avait l'habitude de descendre chaque jour sur le bord de la rivière pour y ramasser des

(1) Dennett, *Notes on the folk-lore of the Fjort (French Congo)*, Londres, D. Nutt, 1898, in-8, p. 106-107.

débris de nourriture. Un jour, un crocodile vint près d'elle et menaça de la manger. Alors elle cria :

— O frère, ne le faites pas.

Le crocodile fut si surpris et si troublé par son cri qu'il s'en alla, pensant qu'il pouvait bien être son frère. Il revint un jour sur la rive, bien déterminé à faire son repas de la poule.

Celle-ci cria encore :

— O frère, ne le faites pas !

— Maudite soit la poule ! grogna le crocodile lorsqu'elle s'en alla encore. Comment puis-je être son frère ? elle vit sur terre, et moi je vis dans l'eau.

Alors le crocodile résolut de voir Nzambi pour l'interroger et régler la question. Il se mit en route. Il n'était pas encore bien loin, quand il rencontra son ami Mbambi (sorte de grand lézard).

— Mbambi, dit-il, je suis très troublé. Tous les jours, une jolie poule grasse vient au fleuve pour manger ; chaque jour, quand je veux la saisir, l'emporter chez moi et me nourrir d'elle, elle m'effraie en m'appelant frère. Je ne peux rester ainsi plus longtemps et je vais trouver Nzambi pour tenir un palabre avec lui.

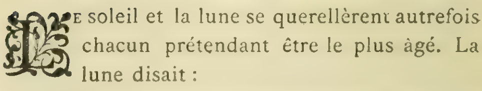
— Sot idiot, dit Mbambi, ne faites rien de cela, car simplement vous perdriez vos paroles et vous

montreriez votre ignorance. Ne savez-vous pas, cher crocodile, que les canards vivent dans l'eau et pondent des œufs, que les tortues font de même. Moi aussi, je ponds des œufs. La poule en fait autant et vous aussi, mon stupide ami. Nous sommes donc tous frères dans un sens. C'est pour cette raison que le crocodile ne mange pas la poule.

LXXXII. — APONO (1)

144

LE SOLEIL ET LA LUNE (2)



Le soleil et la lune se querellèrent autrefois chacun prétendant être le plus âgé. La lune disait :

— Qui êtes-vous pour oser me parler ? vous êtes seul, vous n'avez personne avec vous. Est-ce que, par hasard, vous vous croiriez mon égal ? Regardez-moi, continuait-elle en montrant son cortège d'étoiles brillantes : voilà mon peuple ; je ne suis pas isolée dans le monde comme vous.

A quoi le soleil répondait :

(1) L'apono est parlé sur les rives du Moyen Ngounié, affluent de l'Ogooué, dans le Congo français.

(2) Du Chaillu, L'*Afrique sauvage*, Paris, Michel Lévy, 1868, in-8, p. 199.

— O lune, vous apportez avec vous la sorcellerie et c'est vous qui avez tué tout mon peuple; sans cela j'aurais une suite bien plus nombreuse que la vôtre.

LXXXIII. — ACHIRA (1)

145

LE SERMENT TENU (2)

ATUNGULU-SHIMBA était un roi parvenu au pouvoir par droit d'hérédité et qui avait fait bâtir huit maisons neuves. Mais Atungulu avait juré de manger tous ceux avec qui il entrerait en querelle. Il le fit comme il avait dit, mangeant ses ennemis les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il resta seul dans ses domaines, et alors il épousa la belle Arondo-Ienu, fille d'un roi voisin.

C'était l'habitude d'Atungulu, une fois marié, d'aller toute la journée dans la forêt pour tendre des pièges aux animaux sauvages avec un filet achira et de laisser sa femme dans son village. Un jour, Njali, le frère aîné d'Arondo-Ienu, car Coriambé (le roi des airs), leur père, avait trois

(1) Les Achira habitent à l'ouest des Apono, dans le Congo français.

(2) Du Chaillu, L'*Afrique sauvage*, p. 131-132.

fils, vint pour arracher sa sœur aux griffes d'Atungulu-Shimba, mais le roi survint tout à coup et le mangea. Le second frère se présenta ensuite et fut mangé à son tour. Enfin arriva Reninga, le troisième frère. Il s'engagea entre lui et Atungulu une grande bataille qui dura depuis le lever du soleil jusqu'à midi. A la fin, Reninga fut vaincu et son adversaire le mangea comme ses deux frères.

Reninga, cependant, qui avait sur lui un puissant fétiche, sortit vivant du corps d'Atungulu. Le roi, en le revoyant, s'écria :

— Comment avez-vous fait pour vous tirer de là ?

Puis il se barbouilla de craie *alumbi* (magique) ainsi qu'Arondo-Ienu et lui dit :

— Reninga, emmène ta sœur.

Après quoi, il alla se jeter à l'eau, de désespoir d'avoir perdu sa femme.

Avant de se noyer, il déclara que si Arondo-Ienu se remariait, elle mourrait ; et sa prédiction se vérifia, car la veuve épousa un autre homme et mourut bientôt après. Alors Reninga, désolé à son tour d'avoir perdu sa sœur, se jeta dans l'eau, à la même place où Atungulu avait péri et se noya aussi.

A l'endroit où Atungulu s'est précipité, le voyageur peut voir en regardant au fond de l'eau les corps d'Atungulu et de sa femme, gisant là

côte à côte. Les ongles de cette belle créature sont polis et luisants comme une glace. C'est depuis ce temps-là que l'eau a acquis la propriété de réfléchir les objets et qu'elle a pris le nom d'Arondo-Ienu. Chacun peut voir aussi sa propre image dans les ondes, par suite de la transparence que leur ont communiquée les ongles d'Arondo-Ienu.

LXXXIV. — KAMA (1)

146

LA SAISON HUMIDE ET LA SAISON SÈCHE (2)

Un jour, il survint une dispute entre Nchanga, la saison humide, et Enomo, la saison sèche, pour savoir qui des deux était l'aînée; elles allèrent jusqu'à engager un pari sur ce point, dont la décision fut remise à une assemblée des esprits de l'air et des cieux. Nchanga commença par dire :

— Quand je vais quelque part, la sécheresse vient après moi ; donc je suis la plus ancienne.

Enomo lui répondit :

(1) Les Kama habitent près de l'embouchure de l'Ogcoué, dans le Congo français.

(2) Du Chaillu, *l'Afrique sauvage*, p. 74-75.

— Partout où je parais, la pluie me succède, donc elle est ma cadette.

Les esprits de l'air écoutèrent leurs raisons et quand les deux rivales eurent cessé de parler, ils s'écrièrent :

— En vérité ! en vérité ! nous ne pouvons dire laquelle de vous est l'aînée ; il faut que vous soyez toutes deux du même âge.

LXXXV. — BATÉKÉ (1)

147

LA PANTHÈRE, LE CHIEN ET LA TORTUE (2)

La panthère, la tortue et le chien avaient fait un village en commun, mais la disette régnait dans le pays. D'ailleurs, le chien courant la brousse pendant toute la journée, et la tortue dormant du lever au coucher du soleil, l'on n'avait pas fait de plantations.

Cependant le chien et ses petits criaient la faim, tandis que la tortue et les siens prospéraient. Il advint qu'un jeune chien vit une petite tortue qui mangeait un mangot sauvage. Celle-ci, in-

(1) Les Batéké habitent sur le bas Ogooué, dans le Congo français.

(2) Mizon, *Conte du Bas-Ogooué. Revue des Traditions populaires*, t. IV, 1889. Paris, Leroux, p. 648-650.

terrogée sur la provenance de ce fruit, raconta que la tortue, sa mère, prenait toutes les nuits un grand sac et un peu avant le jour, le rapportait plein de ces fruits délicieux et nourrissants.

Le chien, instruit de ce fait par son petit, et connaissant le mauvais caractère de la tortue, se garde bien de lui demander son secret. Il profite du sommeil de la tortue pour attacher un sac rempli de cendres auquel il a fait un trou. Et le lendemain, il suit sa trace. Il arrive à un grand arbre et la surprend comme elle remplissait son sac.

— Malheureux! que fais-tu ici, lui dit-elle dès qu'elle l'aperçut ; cet arbre appartient au chef du village que tu peux voir d'ici et, s'il te surprenait, il te tuerait. Puisque tu connais mon secret, ne le révèle à personne ; nous partagerons. Mais observe le plus profond silence, de crainte que le méchant chef ou l'un de ses enfants ne s'aperçoive de notre présence en ces lieux.

Le chien promet de ne pas aboyer ; mais voici qu'un coup de vent secoue les branches du manguier et qu'un énorme mangot tombe droit sur le nez du chien qui pousse un hurlement plaintif.

— Nous sommes perdus, dit-il en détalant.

La tortue le sait bien ; elle fait tous ses efforts

pour s'éloigner de l'arbre fatal. Hélas ! il est trop tard Les hommes du village accourent et s'en emparent.

— Voici donc notre voleur, dit le chef ; qu'on l'emmène au village ; demain on lui coupera la tête et on donnera sa viande aux femmes pour la faire cuire.

L'ordre est aussitôt exécuté et la tortue est enfermée dans un coffre solide en attendant le lendemain. Le chef et ses hommes retournent sans la garder.

Un enfant du chef entre dans la maison et entend des gémissements plaintifs que pousse la tortue.

— J'étouffe ! j'étouffe ! crie-t-elle à l'enfant. Pourquoi m'enfermer ainsi ? Je puis à peine respirer et si je meurs pendant la nuit, ma viande sera mauvaise. Va, je ne cherche pas à me sauver, et si tu es bon, enferme-moi dans ce vieux panier que j'ai vu en entrant.

L'enfant, qui ne connaît pas la malice de la tortue, fait ce qu'elle demande.

A peine est-il sorti de la case que la tortue commence à ronger le panier et en quelques instants, elle a conquis sa liberté.

Elle se sauve et le jour la surprend en pleine brousse. Depuis la veille, elle n'a ni bu ni mangé. Fatiguée, elle s'arrête au pied d'un palmier au

haut duquel la panthère avait placé une gourde pour récolter du vin de palme.

La tortue roulait dans sa tête mille plans pour s'emparer de la précieuse gourde, mais tous étaient irréalisables.

L'antilope rôdait aux environs ; la tortue l'appelle :

— Je voudrais bien boire de ce vin de palme, mais je ne puis monter à cet arbre : place-moi sur tes cornes et monte là-haut ; nous boirons ensemble ce que contient la gourde. L'arbre appartient à la panthère qui, pendant le jour, reste à sa maison et y dort.

L'antilope grimpe au faîte du palmier, portant la tortue sur sa tête et toutes deux se mettent en devoir de vider le contenu de la gourde.

Malheureusement, la panthère avait décidé ce matin qu'elle se griserait ce jour-là, et venait visiter son arbre.

— Tiens, dit-elle en voyant l'antilope, j'ai travaillé, je crois, pour les autres. Mais il faudra que tu descendes et je te mangerai.

— Pourquoi toute cette colère, répond l'antilope, je suis ton humble esclave et, te voyant venir, j'ai grimpé à l'arbre pour t'en éviter la peine : regarde-moi en face, tu verras bien que je ne mens pas.

La panthère lève la tête et reçoit la tortue que

l'antilope a laissé tomber. La panthère a le nez aplati et deux dents cassées. L'antilope profite de son ahurissement pour fuir, tandis que la tortue git étourdie au pied de l'arbre.

— Ah! ma mère, dit la panthère furieuse, les voleurs étaient deux : j'en tiens un qui paiera pour lui et pour l'autre.

Elle confie la tortue à ses enfants pour la donner aux femmes qui en feront un bouillon excellent pour les dents.

Sur le chemin du village, la tortue dit aux enfants :

— Attendez-moi un instant, je vais entrer dans ce taillis, car j'éprouve un pressant besoin.

Les petits de la panthère s'assoient sur le bord du chemin pour l'attendre. La tortue, libre de nouveau, va au village et dit aux femmes de la panthère :

— Je viens de rencontrer votre mari qui allait assister à un grand palabre. Il m'a dit de lui apporter le chapeau et le beau pagne que les blancs de la côte lui ont envoyés. Il veut aussi un œil de chacune de vous pour faire son fétiche afin que le palabre lui soit favorable.

Les femmes tremblantes lui donnent le chapeau et le pagne, mais se sauvent dans la brousse pour garder leurs deux yeux. C'est ce que voulait la rusée tortue qui met à profit leur absence

pour s'emparer d'une grosse défense d'éléphant que la panthère comptait envoyer prochainement à la côte.

La tortue, affublée du chapeau et du magnifique pagne de la panthère, part pour les factoreries de la côte avec ses femmes et ses petits portant la dent.

En échange de celle-ci, les blancs de la factorerie lui donnent force marchandises et elle va vivre heureuse dans un autre pays où règne l'abondance et où l'on mange beaucoup de viande.

La panthère, apprenant à son arrivée au village combien elle a été jouée par la tortue et devenue la risée des enfants du village voisin, mourut de rage en trois jours, laissant à ses petits le soin de la venger.

Si vous trouvez dans la forêt le squelette blanc d'une antilope ou la carapace vide d'une tortue, c'est que la vengeance de la panthère n'est pas encore satisfaite et que la vendetta dure toujours.

LXXXVI. — OTANDO (1)

148

ON NE FAIT PAS DEUX FOIS LA MÊME ROUTE (2)

Le roi Redjioua avait une fille d'une rare beauté, nommée Arondo. Redjioua disait :

— Peu m'importe qu'un homme vienne m'offrir des esclaves, des richesses ou de l'ivoire pour épouser ma fille ; celui-là ne l'aura pas. Je veux pour gendre un homme qui s'engage à tomber malade, si Arondo tombe malade, et à mourir, si elle meurt.

Comme on connaissait les conditions du père, personne ne demandait la fille en mariage. Un jour, cependant, arrive un homme nommé Akenda Mbani (*celui qui ne va jamais deux fois au même endroit*). Il dit à Redjioua :

— Je veux épouser votre fille ; je consens à mourir si Arondo meurt.

C'est ainsi qu'Akenda-Mbani épousa Arondo. Akenda-Mbani était un grand chasseur. A peine

(1) Les Otando habitent près de la rivière Ngounyé, entre les Achira et les Apono, dans le Congo français.

(2) Du Chaillu, *L'Afrique sauvage*, p. 329-331.

marié, il alla à la chasse et tua deux cochons sauvages. A son retour il dit :

— J'ai tué deux cochons et je vous en rapporte un.

Redjioua lui répondit :

— Allez chercher aussi l'autre.

A quoi Akenda-Mbani répartit :

— Mon père m'a transmis avec son nom la défense d'aller deux fois au même endroit.

Un autre jour, il alla encore à la chasse et tua deux antilopes. A son retour, il dit à Redjioua :

— Père, j'ai tué deux antilopes et je vous en rapporte une.

Le roi lui dit :

— Je vous en prie, mon gendre, allez chercher l'autre.

— Vous savez bien, répliqua le gendre que je ne puis pas aller deux fois au même endroit.

Une autre fois, il alla encore à la chasse et tua deux *bongos* (sortes d'antilopes), mais il n'en rapporta toujours qu'une. Même demande, même réponse. Alors Redjioua, voyant tant de gibier abattu en pure perte, dit à l'autre :

— Je vous en prie, mon gendre, indiquez à quelqu'un l'endroit où est tombé l'autre *bongo*.

Akenda-Mbani repartit :

— Si je le faisais, j'aurais peur de mourir.

Le soir du même jour, un canot arriva de chez

les Oroungous avec des articles de commerce et s'arrêta au bord de la rivière. Akenda-Mbani dit à sa femme Arondo :

— Allons voir les Oroungous.

Ils allèrent en effet les trouver et rapportèrent chez eux un coffre plein de denrées. Les Oroungous, cependant, firent du commerce avec les habitants du village ; puis, au moment de partir, ils vinrent chez Akenda-Mbani qui leur confia dix esclaves, et leur fit présent de deux chiens, de plusieurs régimes de bananes, de nattes, de poules, etc. Enfin les Oroungous s'en allèrent. Des mois se passèrent. Un beau jour, Aronda dit à son mari :

— Nous n'avons jamais ouvert la boîte qui vient des Oroungous. Voyons un peu ce qu'elle contient.

Ils l'ouvrirent et ils trouvèrent de la toile.

— Mon cher mari, dit Arondo, coupez-moi deux aunes de cette étoffe, car elle me plaît.

Après quoi ils quittèrent la chambre ; Arondo s'assit sur son lit ; Akenda-Mbani sur un tabouret, et tout à coup Arondo s'écria :

— Mon cher mari, je commence à avoir mal à la tête.

— Oh ! oh ! dit Akenda-Mbani, voulez-vous donc que je meure ? et il la regarda fixement.

Il noua un bandage autour de la tête de sa

femme et en fit autant de la sienne. Arondo se mit à crier que son mal de tête empirait, et le peuple, à ses cris, se pressa autour d'elle. Redjioua survint et lui dit :

— Ne criez pas, ma fille, vous ne mourrez pas.

Alors Arondo demanda :

— Mon père, pourquoi me dites-vous que je ne mourrai pas ?

— Si vous craignez la mort, vous pouvez être sûre qu'elle viendra.

Il avait à peine achevé ces mots qu'elle expira. Tout le peuple se lamenta en signe de deuil, et Redjioua dit :

— A présent que ma fille est morte, il faut qu'Akenda-Mbani meure à son tour.

Le lieu de sépulture s'appelle Djimai. Les habitants vinrent y creuser une fosse pour les deux corps qui devaient y être enterrés ensemble. Redjioua fit mettre dans le tombeau commun un esclave, une dent d'éléphant, des clochettes, des nattes, de la vaisselle et le lit nuptial. Il y ajouta le couteau, le sac de chasse et la lance d'Akenda-Mbani. Alors le peuple dit :

— Recouvrons tout cela de terre et élevons un petit monticule.

Lorsqu'Agambouaï (l'oracle du village) entendit cela, il dit à Redjioua :

— Prenez garde, il y a ici des léopards.

Alors Redjioua s'écria :

— Qu'on n'élève pas de monticule, car les léopards pourraient venir gratter la terre et manger le corps de ma fille.

Sur quoi le peuple dit tout d'une voix :

— Creusons une fosse plus profonde.

Ils retirèrent donc de la fosse Arondo et son mari, et les posèrent tous deux sur des escabeaux pendant qu'ils creusaient et recreusaient le trou ; puis ils remirent tous les objets enterrés avec Arondo et y placèrent aussi la morte. Quand ils en vinrent à Akenda-Mbani, celui-ci se ranima et leur dit :

— Je ne vais jamais deux fois au même endroit ; pourquoi me mettre dans la tombe et m'en retirer quand vous savez tous que je ne retourne jamais où j'ai déjà été.

Lorsque Redjioua entendit ces paroles, il se mit en colère contre les fossoyeurs et leur dit :

— Vous savez bien qu'Akenda-Mbani, son nom le prouve, ne va jamais deux fois au même endroit. Pourquoi donc l'avez-vous retiré de la place où il était ?

Alors il ordonna au peuple de s'emparer d'Agambouaï et de lui couper la tête.

LXXXVII. — MBENGA (1)

149

LA POULE ET LA PERDRIX (2)



Il était tombé beaucoup de pluie pendant la nuit et le lendemain, il faisait froid. La perdrix dit à la poule :

— Va au village chercher du feu.

La poule s'y rendit aussitôt. Elle entra dans la cour où elle trouva beaucoup de pistaches répandues à terre ; elle se mit à les manger sans s'occuper du feu, but de son voyage. L'autre, pendant ce temps, attendait en vain la poule qui ne se montra plus.

C'est depuis cette époque que la poule se trouve dans le village et la perdrix dans les bois.

(1) Le Mbenga est parlé au nord du Gabon, dans les environs de la baie de Corisco.

(2) Duloup, *Huit jours chez les Mbengas*, *Revue d'ethnographie*, t. II, Paris, E. Leroux, 1883, in-8, p. 228-229.

LXXXVIII. — DOUALA (1)

150

LE POT SUR LA TÊTE (2)

Il y avait une fois un homme qui avait deux femmes : l'une s'appelait Mbango, l'autre Loko ; le nom de l'homme était Tanga.

Celui-ci aimait la seconde et ne pouvait souffrir la première. Tanga allait dans toutes les réunions ; il en était le personnage le plus important, recevait les présents à chaque assemblée et les donnait à Loko. Celle-ci faisait sa cuisine, et, quand il mangeait, il ne donnait pas la moindre chose à la pauvre Mbango qui rassemblait les os et les mettait sur le sol. Lorsqu'elle avait réuni beaucoup d'os et qu'ils étaient desséchés, elle les triturait, les cassait en petits morceaux et les mélangeait avec toute sorte de racines dont on pouvait sentir de loin la bonne odeur; elle faisait cuire aussi des bananes et quand son mari était dans une réunion, elle et son enfant mangeaient un peu

(1) Le douala est parlé sur la côte occidentale d'Afrique, dans la colonie allemande du Kameroun.

(2) Meinhof, *Ein Mærchen aus Kamerun*, ap. Büttner, *Zeitschrift fur afrikanische Sprachen*, t. III. Berlin, Asher, 1889 1890, p. 241-246.

de bananes et du beau plat d'os. Il en était resté une assez grande quantité : elle les prit, les cacha et s'en alla aux champs après avoir dit à son fils :

— Quand ton père viendra de la maison de réunion, ne lui donne à manger que des bananes et s'il te demande : Qu'est-ce qui sent si bon, ne lui dis pas que j'ai fait cuire un beau plat d'os.

Tanga revint à la maison, entra et voulut manger. Son fils prit seulement des bananes et les lui donna comme sa mère le lui avait recommandé. Tanga flaira l'odeur qui venait du sol et demanda à son fils :

— Qu'est-ce que ta mère a fait cuire qui sent si bon ?

L'enfant répondit :

— Ma mère n'a rien fait cuire de plus.

Comme Tanga était assis là, son cœur n'était pas satisfait, car il flairait la bonne odeur : il prit une échelle, monta au grenier. Là, il commença à chercher sous les pots, trouva celui où était la nourriture et le descendit. Il en prit un peu avec la cuillère et goûta : le ragoût d'os lui parut très bon. Il en prit encore et encore, si bien qu'il mangea le tout. Quand il eut fini, le goût agréable le poussa à lécher l'intérieur du pot ; mais celui-ci lui couvrit la tête et tint bon. Tanga se mit à courir çà et là, heurtant de sa tête le poteau de la case qui en craqua, afin de briser le

pot. Mais celui-ci résista et faisait seulement *Kling-Klang*. Mbango était alors aux champs.

Alors Tanga s'élança dans la rue et trouvant une très grosse pierre qui était là, il la heurta plusieurs fois avec sa tête. Mais le pot résonnait seulement comme s'il avait voulu dire :

— Mon excellent ami, nous ne nous séparerons plus.

Mbango vint des champs et demanda à son fils :

— Qu'est-il arrivé au pot pour que ton père l'ait sur la tête ?

L'enfant répondit :

— Tu m'avais recommandé de ne rien lui dire du pot. Mais il est monté au grenier pour le chercher. Quand il en a flairé l'odeur, il a commencé par en manger, puis il a fini par le lécher avec sa langue. Alors il a eu le pot sur la tête.

Mbango entra, frappa sur sa cuisse et dit :

— O pot, aussi vrai que tu as été façonné sur cette cuisse, lâche immédiatement la tête de Tanga.

Alors le pot s'éloigna de la tête. En se voyant délivré, Tanga saisit Mbango et se mit à la battre tant et plus. Elle cria sous les coups :

— Malheur ! ô pot, aussi vrai que je t'ai fait au tour, reviens sur la tête de Tanga.

De nouveau, il se plaça solidement sur sa tête

et lui couvrit entièrement les yeux. Alors il cessa de frapper Mbango. Celle-ci se leva et, sans tarder, elle prit sa course et s'en revint dans la maison de son père. On dit bientôt qu'ils s'étaient quittés et aujourd'hui le pot est encore sur la tête de Tanga.

151

LE BOA ET L'HOMME (1)

Un oiseau parcourait la forêt en volant. Il n'avait pas de nid. Un jour il rencontra un boa qui dormait. Il vit ses œufs et résolut de les voler. Il appela le boa :

— Lève-toi ! Comment peux-tu être assez fou pour dormir ? Si un homme était venu, ne t'aurait-il pas volé tes œufs ? Lève-toi, lève-toi ! Attention à tes œufs.

Le boa se leva, il donna à manger à l'oiseau. Celui-ci mangea la même nourriture : il mangea tout ce qui était préparé. Là-dessus, il lui dit :

— Boa, je voudrais te demander une petite chose. Donne-moi tes œufs : je les vendrai pour toi. Tu recevras pour cela beaucoup d'argent.

(1) Lederbogen, *Duala-Märchen, Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin*, t. IV, fasc. III, Berlin, 1901, Spemann, in-8, p. 212-215.

Le boa répondit :

— Non, non, je ne veux pas. Mes œufs ne sont pas à vendre pour de l'argent.

L'oiseau visitait souvent le boa. Un jour qu'il était venu le voir, il le trouva endormi. Alors il prit une épine et le piqua dans la tête. Le serpent s'éveilla. L'oiseau lui enfonça l'épine dans l'œil. Le boa se plaignit et se lamenta jusqu'à ce qu'il mourut. L'oiseau prit les œufs et les cacha dans la forêt. Il alla dans un village, entra dans la maison d'un homme et lui dit :

— J'ai des œufs de boa ; je cherche quelqu'un qui me les achète.

L'homme lui dit :

— Je veux te les acheter.

— Allons dans la forêt pour en prendre quelques-uns tout près, dit l'oiseau.

Un autre boa sentit le voisinage des œufs : il se mit à les chercher. L'homme et l'oiseau vinrent dans la forêt et celui-ci donna les œufs au premier. Alors le boa arriva et dit :

— D'où viennent ces œufs ?

— Cet oiseau me les a donnés, dit l'homme.

Le boa enleva les œufs et le tua ; il tua aussi l'oiseau.

LXXXIX. — YABAKALAKI-BAKOKO (1)

152

LA TORTUE, L'HIPPOPOTAME ET L'ÉLÉPHANT (2)

La tortue alla dans l'eau et dit à l'hippopotame :

— Je suis capable de te tirer.

— Tu te trompes, dit-il ; tu es un petit animal et tu prétends que tu peux me tirer !

La tortue répliqua :

— Si tu veux, allons : nous prendrons un terme.

Ils le fixèrent à sept jours. Quand il fut établi, la tortue alla chez l'éléphant et lui dit :

— Je suis capable de te tirer et de descendre avec toi dans la mer.

L'éléphant répliqua :

— Tu es d'une petitesse démesurée : C'est moi qui te tirerai d'un seul coup.

— Fixons un terme, dit la tortue.

Ils le fixèrent à sept jours. Lorsque le matin du

(1) Les Yabakalaki-Bakoko habitent dans la colonie allemande du Kameroun.

(2) Schuler, *Aus der Volkslitteratur der Yabakalaki-Bakoko in Kamerun* ap. Seidel, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. III, p. 274-275.

septième jour arriva, elle prit un câble, le donna dans l'eau à l'hippopotame qui en saisit une extrémité et donna l'autre à l'éléphant sur la terre. Puis elle dit :

— Voici le moment de tirer.

L'éléphant et l'hippopotame commencèrent à tirer l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils se fatiguèrent.

L'hippopotame dit :

— Je vais donner la main à la tortue, parce que c'est un homme.

L'éléphant en dit autant. Tous deux se rencontrèrent sur la route et commencèrent à crier :

— L'enfant d'un animal voulait nous faire périr par sa ruse : nous la ferons périr parce qu'elle nous a trompés.

La tortue se cacha et ils partirent : l'hippopotame retourna dans l'eau et l'éléphant sur la terre.

XC. — ACHINGINI (1)

153

LE ROI, LE LIÈVRE ET LA HYÈNE (2)

Tetchi tete (formule initiale).

Il y avait un roi qui élevait un grand mouton. Un jour, un lièvre vint et vola le mouton. Il l'égorgea, enleva la peau et la conserva dans sa hutte.

Lorsque le roi envoya une convocation invitant tous les gens à se rassembler au lieu de réunion bien connu, il se trouva que la hyène n'avait pas de pagne en peau. Elle alla trouver le lièvre et lui demanda de lui en prêter un. Le lièvre prit la peau du mouton et la lui donna. Tous deux se mirent en marche pour se rendre au lieu de réunion.

Quand, de loin, le roi les vit venir, il reconnut la peau de son mouton et voulut la prendre. La hyène le remarqua et s'enfuit dans la forêt.

Autrefois, la hyène vivait dans la ville : maintenant elle vit dans la forêt et ne vient que de nuit dans la ville pour voler.

(1) Les Achingini habitent à l'est du Bas Niger, dans la Nigeria anglaise, au nord du Noupe.

(2) Gottlob A. Krause, *Beiträge zum Märchenschatz der Afrikaner*, *Globus*, t. LXII, Brunswick, Vieweg, 1897, in-4, p. 230.

XCI. — DAGBAMBA (1)

154

LE CAMÉLÉON ET L'ARAIGNÉE (2)

E sont des contes. Il y avait un caméléon et une araignée qui habitaient la même ville.

Le caméléon possédait une houe qui piochait très rapidement le champ. Quand il l'avait en main, il pouvait en un seul jour faire le travail de cinq journées. On s'étonnait de cela.

Le roi possédait une très belle jeune fille; il convoqua tous les laboureurs et leur dit qu'ils devaient se présenter à tel et tel jour pour piocher son champ. Celui d'entre eux qui aurait le mieux travaillé recevrait la jeune fille.

Lorsque l'araignée eut appris cela, elle alla à la maison, se glissa chez le caméléon, lui vola sa houe et la cacha.

Le jour fixé arriva et tous se rendirent aux champs pour labourer; seule, l'araignée resta à

(1) Le dagbamba, parlé au nord du Togoland, est considéré comme une langue apparentée au bantou.

(2) Krause, *Beitræge zum Mærchenschatz der Afrikaner*, Globus, t. LXII, p. 257-258.

la maison. Les autres lui demandèrent si elle n'allait pas aussi au champ. Elle leur dit de la laisser et d'aller travailler : que quand elle se lèverait, elle piocherait plus que tous les autres.

Lorsque le soleil fut au milieu du ciel, l'araignée se leva, prit la houe et s'en alla au champ. Elle se pencha loin derrière les autres et commença à piocher. Elle atteignit rapidement les autres, les dépassa et piocha plus loin jusqu'à ce que le champ fût fini. Le caméléon reconnut que sa houe avait été enlevée, mais l'araignée ne le savait pas.

Alors tous se préparèrent à s'asseoir et à se reposer. L'araignée prit la houe et piocha la forêt jusqu'au soir. Lorsque tous rentrèrent chez eux, ils la laissèrent ; elle piocha dans la forêt jusqu'à ce qu'elle ne les vît plus ; elle était dans la forêt et piochait.

L'araignée prit la houe et se remit à travailler jusqu'à la nuit ; ensuite elle recommença et piocha jusqu'au bout. Cela dura une année, même deux ans, même trois ans.

Pendant ce temps, on avait depuis longtemps donné un mari à la jeune fille ; elle avait déjà enfanté et l'araignée travaillait toujours dans la forêt.

Alors elle eut faim ; elle était complètement et solidement attachée à la houe. Lorsque celle-ci eut pioché toute la forêt, elle alla à sa maison et

piocha la cour. On la regarda et on s'étonna. Alors elle défricha les ruisseaux et la pioche glissa.

— Non, c'est ainsi ! dit le caméléon.

L'araignée perdit la houe qui avait glissé ; elle courut, entra dans le ruisseau, de là dans la hutte, se serra contre le dos des assiettes et jusqu'à présent, s'y tient attachée. Auparavant, c'était un garçon fort, solide. Et elle fit tout cela à cause d'une femme !





HUITIÈME PARTIE

LANGUES DE MADAGASCAR

XCII. — BETSILÉO (1)

155

LE HÉRISSON ET LE CHAT SAUVAGE (2)

Le hérisson et le chat sauvage accomplirent, dit-on, le serment du sang. Le chat sauvage invita ensuite son camarade à venir chez lui. Il s'y trouvait de nombreux morceaux de volailles dont les deux amis mangèrent ensemble. Le repas terminé et les deux convives rassasiés, le hérisson invita à son tour le chat sauvage. Mais au lieu de le conduire dans sa maison, il le mena dans une propriété particulière

(1) Les Betsiléo habitent le centre de Madagascar, au sud de l'Imérina.

(2) Ferrand, *Contes populaires malgaches*, Paris, E. Leroux, 1893, in-18, p. 20-22.

où se trouvaient beaucoup de citronniers. Voici mes fruits que je vous offre, dit le hérisson: montez sur l'arbre pour en manger.

— Montons ensemble, dit le chat sauvage.

— Je ne puis pas, répliqua le hérisson, mais grimpez sans crainte.

Le chat sauvage grimpa dans l'arbre. Le hérisson se mit alors à entourer le citronnier d'une ceinture de piquets pointus à l'extrémité supérieure.

— Que fais-tu là ? dit le chat sauvage.

— Je fais des pilons à riz pour nos enfants, dit le hérisson.

Quelques instants après, le hérisson se mit à crier:

— Quelqu'un arrive !

Le chat sauvage, entendant cela, sauta en bas de l'arbre, mais il tomba sur la pointe des bois qui entouraient le citronnier et se tua.

Le hérisson coupa la cuisse du chat sauvage, en porta les morceaux aux congénères du défunt et leur dit:

— Je vous invite chez moi à un grand repas, parce que vous êtes de la même race que mon frère de sang, le chat sauvage. Voici votre part.

Les chats sauvages acceptèrent avec grand plaisir et remercièrent le hérisson de son hospitalité. Ils mangèrent la cuisse de leur infortuné camarade.

— O bouches courtes ! leur dit le hérisson railleur, vous mangez les os d'un des vôtres.

— Tuons-le, dirent les chats sauvages ; il nous a fait manger les os d'un des nôtres.

— Ne me tuez pas ici, ajouta le hérisson. Amenez-moi là-bas sur ce rocher. Les princes viennent s'amuser à l'endroit où nous sommes ; il ne doit pas être souillé par un cadavre.

Les chats sauvages firent droit à cette requête et conduisirent le hérisson sur le rocher. Arrivé là, ce dernier disparut dans une fente qui partageait la pierre, d'où il leur cria :

— Eh ! bouches courtes, vous avez mangé les os de votre frère.

Les chats sauvages, impuissants à rattraper leur ennemi, étaient irrités encore davantage par ses railleries. A bout de moyens, chacun retourna chez soi.

Le hérisson, joyeux d'avoir, grâce à sa bonne étoile, échappé à la mort, gambadait de tous côtés. Depuis cette époque, le hérisson et le chat sauvage sont restés ennemis. Les dernières paroles que prononça le chat sauvage furent celles-ci :

— Gardez-vous des hérissons, ô mes enfants, mes descendants. Il nous a fait manger un de mes ancêtres. N'ayez pas de postérité, de peur qu'un sacrilège pareil ne se renouvelle.

Telle est la raison pour laquelle le hérisson et le chat sauvage sont ennemis.

XCIII. — BETSIMISARAKA (1)

156

LES LÉMURES BIENFAISANTS (2)

Un jour, un Betsimisaraka allait chercher du miel au sommet d'un arbre très haut. Il était très occupé à couper les branches sur lesquelles les abeilles avaient établi leurs rayons, de sorte que la liane à l'aide de laquelle il avait escaladé l'arbre et qui était enchevêtrée dans les branches, fut coupée et tomba sur le sol. Dès qu'il eut recueilli le miel et qu'il l'eut vidé dans une boîte, il voulut descendre ; mais voici que la liane par laquelle il était monté avait été coupée et avait disparu. Il ne savait que faire, il était perplexe et grandement troublé ; il ne pouvait pas descendre, car le tronc était trop large pour qu'il pût l'embrasser ; s'il criait, il n'y avait personne pour l'entendre ; il pensa qu'il n'y

(1) Les Betsimisaraka habitent la côte est de Madagascar, depuis Mananjary jusqu'à la baie d'Antongil.

(2) James Sibree, *Some Betsimisaraka folk-tales and superstitions. The Antananarivo Annual*, n° XXII. Antananarivo, London Missionary Society, 1898, in-8, p. 214-215.

avait rien à faire que de mourir là. Néanmoins, après qu'il eut un peu attendu, une couple d'immenses lémures vint près de lui ; le mâle le prit par la tête et les épaules et la femelle par les pieds. En un rien de temps, les deux animaux le transportèrent sain et sauf sur le sol, alors qu'il avait pensé qu'il lui faudrait mourir au sommet de l'arbre. Aussi il prononça une malédiction sur ses descendants, si jamais ils tuaient ou mangeaient des lémures ou quelque autre habitant bondissant de la forêt.

XCIV. — ANTAMBAHOAKA (1)

157

LE FILS DE DIEU ÉPOUSE LES DEUX COUSINES (2)

Il y avait une fois deux frères qui portaient tous les deux le nom d'Andriamboabe. L'aîné était méchant ; le cadet, au contraire était bon. L'un et l'autre avaient des filles très jolies. Celle de l'aîné s'appelait Soamainty *(la bonne noire)* et celles du cadet (*Soamarivola, la bonne qui produit de l'argent*) et Soa-

(1) Les Antambahoaka habitent au nord de Mananjary sur la côte est de Madagascar.

(2) Ferrand, *Contes populaires malgaches*, Paris, E. Leroux, 1893, in-18, p. 77-79.

vazaha (*la bonne blanche*). Le fils de Dieu les vit et voulut les épouser. Il se maria d'abord avec Soamainty. Puis il fit demander Soanarivola. Quand Soamainty apprit cela, elle en fut fâchée et considéra sa cousine comme une ennemie. Lors du mariage de Soamainty avec le fils de Dieu, tous les parents et les voisins, Soanarivola elle-même, avaient été invités. Soamainty les réunit de nouveau et leur dit :

— Soanarivola veut me prendre mon époux, mais je ne veux pas, moi. Je vais leur enlever le foie.

Et elle enleva le foie à Soanarivola. Celle-ci mourut et on l'enterra.

Quelque temps après, Soavazaha, qui regrettait beaucoup sa sœur Soanarivola, alla se promener sur son tombeau, puis se mit à chanter :

— Oh ! Soanarivola ! Eh ! Oh ! Soanarivola ! Eh !

Lève-toi, lève-toi.

Ne me regrettes-tu pas, moi, ta cadette ?

Lève-toi.

Soanarivola répondit du fond de sa tombe :

— Je suis morte ;

Je ne peux plus revivre !

Je ne peux plus revivre !

Le fils de Dieu apprit avec étonnement que la morte avait parlé, et il projeta d'aller rendre

son foie à Soanarivola pour qu'elle pût revenir à la vie. Il prit le foie qu'avait conservé Soamainty et le rendit à Soanarivola qui ressuscita. Le fils de Dieu l'épousa ensuite.

Soanarivola invita à son mariage ses parents, ses voisins et Soamainty. Quand tout le monde fut réuni, elle dit :

— Soamainty qui me haïssait, m'a enlevé le foie pour me faire mourir et m'empêcher ainsi d'épouser le fils de Dieu. Je vais lui rendre la pareille.

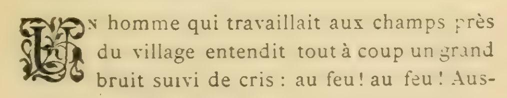
Elle prit son foie à Soamainty qui mourut.

Soamainty qui avait tué sa cousine fut tuée par elle. L'auteur d'une mauvaise action en est toujours puni.

XCV. — ANTAIMORONA (1)

158

LE NIAIS QUI FUT CAUSE DE LA MORT DE SA FEMME ET DE SES ENFANTS (2)



Un homme qui travaillait aux champs près du village entendit tout à coup un grand bruit suivi de cris : au feu ! au feu ! Aus-

(1) Les Antaimorona habitent sur la côte Est de Madagascar, au sud de Mananjary.

(2) G. Ferrand, *Contes populaires malgaches*. Paris, E. Leroux, 1893, in-18, p. 196-197.

sitôt, il quitte sa bêche, retourne au village et fait entrer dans sa case sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possède. Puis il ferme portes et fenêtres et les barricade extérieurement. Il entoure ensuite la case de broussailles épineuses :

— Si le feu ouvre la porte maintenant, se dit-il, ce sera un fameux feu.

Et il retourna aux champs.

Cependant l'incendie, gagnant de proche en proche, tout le village fut consumé. Les habitants sauvèrent tous leurs meubles, leurs ustensiles et ne perdirent que leurs cases. Tandis que ce niais, qui avait si bien barricadé sa maison, perdit en même temps sa femme et tout ce qu'il possédait.

XCVI. — HOVA

159

LE CHAT SAUVAGE ET LE RAT (1)

Le chat sauvage et le rat jouaient ensemble ; le rat gardait la maison ; le chat était chasseur. Le chat était absent à la chasse, et le rat avait creusé un trou dans la terre, mais

(1) Dahle, *Specimens of Malagasy Folk lore*, Antananarivo, A. Kingdon, 1877, in-8, p. 301-302.

le chat ne comprenait pas l'idée du rat. Alors ils se consultèrent et délibérèrent de voler un bœuf.

Ils partirent pour aller voler et ils trouvèrent un bœuf bien gras. Mais le rat fut dépouillé par le chat qui prit la viande pour lui et lui donna les os. Quand tous deux eurent mangé, il restait encore une grande quantité intacte. Le rat demanda un peu de viande, mais le chat ne lui en donna pas ; il ne lui donna que la peau. Alors le chat coupa le reste de la viande, le sala, le cousit dans un panier, le pendit pour sécher après le montant de la porte et s'en retourna à la chasse.

Lorsque le chat fut parti à la chasse, le rat fit un trou dans le panier et mangea chaque bouchée de viande. Quand le chat revint de la chasse, il dit :

— Je vais chercher de la viande pour mon souper.

Mais quand il eut descendu le panier, on n'y voyait plus rien. Il fut extrêmement fâché et poursuivit le rat, mais celui-ci courut dans le trou qu'il avait fait et échappa ainsi. Alors il maudit le rat et dit :

— Tant que ma race durera, les rats devront être dévorés par les chats.

160

LES VAZIMBA (1)

Des gens se levèrent pour se divertir sur le bord de la mer et prirent l'animal appelé *Fananimpetolaha* (hydre à sept têtes). Ils passèrent près du serpent appelé *Tompodrano* et un Vazimba l'envoya en message, disant :

— Va dire à mes parents : voici ce que dit Ravazimba, votre fils ; je suis descendu sous l'eau et je vous envoie saluer ; envoyez le sang de quelque créature vivante, avec ses pieds, sa fourrure et sa graisse : si vous le faites, vous serez béni.

Le serpent se mit en route.

C'est pourquoi ces serpents sont appelés par quelques-uns *Tampodrano* (seigneur de l'eau). On pense que les Vazimba avaient du pouvoir sur eux et rarement on trouve quelqu'un d'assez hardi pour tuer ces reptiles.

Quelque temps après, le Vazimba envoya le *Vintsy* (petit oiseau bleu) à ses parents en disant :

— Salue nos parents pour moi et dis-leur :

(1) Dahle, *Specimens of Malagasy Folk-lore*, Antananarivo, A. Kingdon, 1877, in-8, p. 294-295.

Voici ce que dit Ravazimba : envoyez-moi des poules et une brebis.

Lorsque le Vintsy eut transmis ce message, il retourna vers Ravazimba qui lui dit :

— Puisque vous avez été diligent et sage, je vous confère un honneur; je placerai sur votre tête une couronne de gloire et je vous revêtirai de bleu jour et nuit. Quand vous aurez des petits, je les élèverai, et ceux qui voudront vous tuer, je les tuerai dans leur jeunesse.

C'est là, croit-on, l'origine de la beauté de cet oiseau et c'est pourquoi nous trouvons toujours son nid sur le bord de l'eau. Jusqu'à ce jour, il n'y a pas beaucoup d'hommes assez hardis pour tuer ou pour manger le *Vintsy* : quelques-uns croient à ce conte et témoignent beaucoup de respect au petit oiseau appelé *Vintsy*.

Beaucoup d'habitants de l'Imérina implorent les Vazimba, disant :

— Si vous voulez me faire prospérer ou me guérir de ma maladie, ou si mes enfants ou ma femme ont des descendants, je vous révérerai, je vous oindrai d'onguent et j'égorgerai des moutons et des poules pour vous les offrir.

XCVII. — SAKALAVE (1)

161

SANGAMBIRO, LE VAINQUEUR DU CHEVAL FANTOME (2)

Il était un roi qui régnait et qui n'avait qu'un enfant, une fille qui errait beaucoup. Dans une de ses courses, elle trouva un œuf. Elle le prit, le réchauffa, car il n'était pas brisé et le déposa dans sa maison. Au bout d'un certain temps, il en sortit un poulet. Ce poulet se changea en un veau, le veau en cheval et le cheval avait trois têtes. Le père de la fille lui dit :

— Les gens prétendent que ce cheval est possédé par un esprit : chaque poule qui passe à côté de lui, il la mange ; il mange les bœufs, il dévore les gens.

Par précaution, la fille du roi fut mise dans la partie supérieure de la maison.

Il y avait à ce moment le fils d'un certain

(1) Les Sakalaves habitent tout le long de la côte ouest de Madagascar.

(2) J. Richardson, *More Folk-lore*, *Antananarivo Annual*, IVe année, 1879, Antananarivo, 1879, London Missionnary Society, p. 450-451.

homme riche qui avait été caché par ces gens dans un pot de fer. Le cheval fantôme dévora tous les gens dans la ville, roi et sujets. L'enfant de l'homme riche se traîna hors de l'endroit où il était caché et dit à sa mère qu'il voulait aller après le cheval et le tuer.

— Va, lui dit sa mère.

Il partit, portant une épée qu'il aiguisa à son départ.

La bête vint demander à la mère du garçon :

— Où est Sangambiro ?

Elle répondit :

— Il est allé aiguiser son épée.

Alors la bête s'en alla. Le jeune homme revint après avoir aiguisé son épée et fit ce vœu :

— Je vais aller tuer Sangambiro, la bête qui a dévoré tant d'êtres humains.

— Va, dit sa mère.

En route, il rencontra un certain fantôme à une tête qui le salua et lui dit :

— Qu'avez-vous dessein de faire ?

— Je vais voir Sangambiro.

— Venez, je serai votre compagnon.

Le garçon fut rempli de joie quand il entendit ce que disait le fantôme. Ils n'avaient pas marché beaucoup plus loin qu'ils rencontrèrent un fantôme à quatre têtes.

— Je serai votre compagnon, dit-il. Allons.

Ils continuèrent leur route et arrivèrent à Sangambiro à qui ils dirent :

— N'est-ce pas vous qui avez dévoré tout le peuple dans la ville ?

— C'est moi ; il n'y a pas d'erreur, dit la bête.

Le garçon et ses étranges compagnons se précipitèrent sur le cheval à trois têtes et le tuèrent.

Ils ouvrirent son estomac et toutes les personnes qu'il avait mangées sortirent. Le garçon et ses compagnons les mirent tous dans un grand pot de terre ; ils les firent cuire et elles devinrent propres. Ils leur firent cuire un peu de nourriture et la leur donnèrent à manger.

Tous les gens délivrés s'en retournèrent à leur demeure. Le roi fut le premier à parler et dit :

— Qui est-ce qui nous a tirés du ventre du cheval à trois têtes ?

Chacun s'écria à la fois :

— C'est moi.

— Quel mensonge, dit le roi : n'étions-nous pas tous dans le ventre du cheval ? vous êtes tous des menteurs ; dites-moi exactement qui l'a fait.

Le fils de l'homme riche dit alors :

— C'est moi qui l'ai tué.

— Où est la preuve ? dit le roi.

Alors le garçon lui montra son toupet.

— Oui, c'est exact : vous l'avez tué, dit le roi.

Celui-ci se réjouit beaucoup et dit à ses sujets :

— Cette personne m'a rendu à la vie et a rendu également mon peuple à la vie, aussi je lui donne la moitié de mon royaume.

Le roi lui accorda également sa fille en mariage. Il l'épousa et bientôt sa femme enfanta un fils, ce dont tout le peuple se réjouit. On nourrit l'enfant avec soin et chacun fut très heureux.

XCVIII. — SAINTE-MARIE DE MADAGASCAR

162

LE DAUPHIN (1)

Il y avait une fois un pêcheur qui aborda dans une île où il n'y avait que des femmes. Une vieille le fit entrer dans sa case et le garda. Les autres eurent vent de la chose et vinrent trouver la vieille.

— Un homme ne s'est-il pas réfugié chez vous ? dirent-elles.

— Non, répondit la vieille.

Le lendemain, même demande et même réponse. Le pêcheur, qui entendait ces conversations, caché dans un coin de la case, avait peur

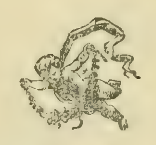
(1) Ferrand, *Contes populaires malgaches*, p. 145-147.

qu'on ne lui fît un mauvais parti s'il était découvert. Un matin qu'il se promenait sur le bord de la mer, il vit, dans un endroit écarté, un poisson énorme. C'était un dauphin.

— Sors-moi d'ici, dit le pêcheur au poisson ; je n'y suis point en sûreté.

— Volontiers, répondit le dauphin, mais va chercher de la nourriture pour la route.

L'homme prit du riz dans la case de la vieille, revint sur le rivage et partit avec le dauphin. Celui-ci le déposa sur une île appelée Nosy-Borahy. Ce nom lui vient probablement de celui du pêcheur qui s'appelait, dit-on, Borahy. Ses descendants habitent encore cette île. Pour remercier le dauphin d'avoir rendu un service signalé à leur premier ancêtre, ils ne leur font jamais la chasse, ne le tuent ni ne mangent sa chair.





NEUVIÈME PARTIE

CONTES DES NÈGRES DES COLONIES

XCIX. — ILE DE FRANCE

163

L'ÉLÉPHANT ET LE LIÈVRE EN SOCIÉTÉ (1)

NE zour l'Eléphant dire au Yève :

— Anons prendre impé la terre, nous va faire zardin.

Yève content ; li dire l'Eléphant :

— Mais, compère, nous va faire éne condition, ça qui so pioce dimancé, li va emmance li là-haut la tête so camrade.

Yève emmance so pioce lace par esprès ; à tout moment so pioce nèque dimancé.

(1) Baissac, *Le Folk-lore de l'île Maurice*, Paris, Maisonneuve, 1888, pet. in-8, p. 112-117.

Et Yève crie av l'Eléphant:

— Compère, mo pioce fine dimancé ; amène vous la tête pour mo emmance mo pioce.

L'Eléphant amène la tête, Yève emmance pioce.

— Avlà, ène coup, pioce l'Eléphant oussi fine dimancé.

L'Eléphant crie au Yève :

— Compère, mo pioce fine démancé : amène vous la tête pour mo emmance mo pioce !

Lékeir Yève alle loin. Li dire av l'Eléphant:

— Vous n'apas çagrin, moi, mo comrade ? Ene ptit ptit latête comment ça ! prémier coup vou a casse li.

L'Eléphant commence en colère :

— Mo napas cône ça, moi, compère. Nous fine faire condition ; lhère ous pioce ti dimancé, mo fine done vous mo la tête. Açthère mo pioce qui dimancé; vous bisoin done moi vous la tête pour mo emmancé li.

Yève napas voulé amène latête ; l'Eléphant voulé batte Yève ; zaute lève éne grand dispite ; Yève sauvé. Zassociés fine casse cordon; Yève av l'Eléphant quitte travaille ensembe.

Avlà ène zour l'Eléphant faire ène bal. Li engaze tout zanimaux, xepté Yève. Tourtie qui pour zoué la misique; so viélon ène calebasse.

Quand Yève coné qui Tourtie qui pour alle misicien dans bal, li dire Tourtie :

— Comère, mettez moi dans vous calebasse : mo va zoué vous part. Mais çaque fois qui a donne vous boire, çaque fois qui a donne vous manzé, vous va mette morceau pour calebasse pour moi.

Bal commencé. Yève zoué la misique. Tourtie donne li boire. Avlà Yève soû à force boire ; li comence cante bonavini.

L'Eléphant couté, couté ; li coné qui Yève qui dans calebasse. Li en colère, li dimande Tourtie qui faire lo fine amène Yève dans so calebasse. Li vouli batte Tourtie ; calebasse tombé, calebasse cassé ; Yève sauvé.

164

LE SINGE ET LA TORTUE (1)

Ti éna ène fois ène Tourtie av ène Zacot. Tourtie là ti éna onze pitits, Zacot là té éne vacabond.

Tourtie alle travaye. So louvraze fini, li prend so lamonaie ; li acète éne balle douriz.

L'hére li tourne so lacase, li arrête dans bord cimin, li mette balle douriz en bas, li alle rôde dibois sec.

(1) Baissac, *Le Folk-lore de l'île Maurice*, p. 262-267.

Coment li tourné, li trouve Zacot assise làhaut so balle douriz; Zacot dire li :

— Eh vous! mo comère ; guetté; mo fine ramasse éne balle douriz.

— Douriz là napas pour vous, compère ; douriz là douriz qui mo fine aceté pour mo zenfants; mo té quitte li dans bord cimin coment mo rôde dibois sec. Douriz là mon douriz ; rende moi li.

Zacot napas vlé coute narien, li dire :

— Ça qui bon ramassé, bon gardé! mo napas rende encôre.

Tourtie çagrin; mais qui li capabe faire ? Li dire Zacot :

— Ah bien! compère, vende-moi ène live ; zenfants la case napas gagne rien pour manzé.

— Napas môyen, comère! mon douriz napas pour vendé ; alle boutique canila.

— Bon, compère! ene zour nous va guété.

Alà, en zour, Zacot fine assise làhaut ène brance ; so laquée traine par terre. Tourtie passé; li trouve laquée là, li tchiombô li, li crié :

— Avlà mo fine trouve ène laquée Zacot. Ça qui bon ramassé, bon gardé! Monapas rende encôre.

— Eh vous, comère! vous badinez, vous. Mo laquée ça.

— Douriz là-haut cimin pour doumoune qui ramasse douriz là ; laquée là-haut cimin, pour doumoune qui ramasse laquée là.

Zacot en colère. Li tire so laquée là-haut ; Tourtie n'a pas largué, li sivré laquée. Zacot tiré, Tourtie sivré : Zacot amène tout çaça dans tribinal.

Zize té là-haut siéze. Zacot dire li :

— Mo zize ! condamne Tourtie rende moi mo laquée.

Tourtie dire zize.

— Mo zize ! condamne Zacot rende moi mo douriz.

— Zize faire zaute causé. Lhère li fine cone tout zistoire, li dire Zacot :

— Acote douriz ?

Zacot rié. Li nèque tape so ventre :

— La dadans, mo zize.

Zize appelle garde, li dire garde amène billot. Garde amène billot : zize faire garde pose laquée Zacot là-haut billot : coupe en dé.

Après ça, zize causé.

— Ça qui bon pour ramassé, bon pour gardé. Zacot fine ramasse éne balle douriz là-haut cimin, balle douriz pour Zacot. Tourtie fine ramasse éne boute laquée là-haut cimin, boute laquée pour tourtie. Mais quand Zacot voulé acéte ça boute laquée là pour cole ensemble so laute morceau laquée, mo condamne Tourtie vende toute laquée av Zacot pour éne balle douriz Balam. Acthère là mo fine causé : allé.

C. — NÈGRES DES ÉTATS-UNIS

165

COMPAIR LAPIN ET MICHIÉ DINDE (1)

Tous les soi, quand Compair Lapin té révini so louvrage, li té traversé ein lacou ou yé té gaignin ein gros dinde qui tapé dromi ou so perchoir, et comme tous lé zotte dinde cila té metté aussite so latéte en bas so zaile pour couri dromi.

Tous les soi Compair Lapin té rété gardé dinde la, et li té mandé li méme ça li té fait avec so latéte. Enfin ein soi li té si quirié li rété en bas perchoir la et li dit :

— Bonsoi, Michié Dinde.

— Bonsoi, dit Dinde la sans lévé so latéte.

— Est-ce qui vous gaignin ein latéte, Michié Dinde ?

— Oui, mo gaignin ein latéte.

— Ou liyè ?

— Mo latéte la.

Compair Lapin té beau chercher, li té pas oua latéte Michié Dinde.

(1) Alcée Fortier, *Louisiana Folk-tales*, Boston, Houghton Mifflin et Cie, 1895, in-8, p. 24

Com li oua Dinde la té pas oulé causé avec li ni montré la ou li metté so latéte, li couri chez li et dit so sère :

— Est-ce qué to connin qué pou couri coucher oté yé latéte ? Eh ben, mo cré mallé fait méme quichoge, pasqué c'est moins tracas dromi sans latéte, et moune capabe parlé sans latéte, pasqué dinde la parlé avec moin.

Avant so sère té gaignin temps di li arien, li prend ein lahache, et li coupé so latéte. So sère sayé tout quichoge pour coller latéte so frère, mais li té pas capabe, pas que li té tchué li méne.

166

PITI GARÇON ET GÉANTS (1)

En fois y avé di ti garçons qui té vive dans ein lamaison avec fléve dréte derrière. Yé parent té defendu yé couri au ras fléve, mais ein jour yé chappé et yé prend ein nesquif qui té dans fléve et yé commencé ramain, ramain, mo créyé doite ramain des millions milles. Quand lé soi rivé yé té bien pair et yé té pas connin ou pou couri. Yé oua ein lumière loin, loin, et en minme temps géants vini pou trappé yé. Yémonté ou nabe, mais géants jisse soucouyé nabe la et

(1) Alcée Fortier, *Louisiana Folk-tales*, p. 82-85.

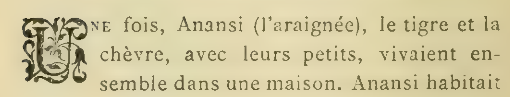
pove garçon yé tombé. Géants yé porté yé dans yé la maison ou yé trouvé boucou lotte piti garçon. Yé té dounin yé mangé dilaitte et digri po u yé vini gros, et tous les jou yé tchui quéque ti garçon pou géants mangé.

Pas loin la maison géant, yé té gagnin in vié fame qui té sorcière. Ein jour popa des ti garçon yé qui té chappé vini coté lamaison vié fame la avec dozamis et li mandé si li pas oua so garçon. Li répondé yé té dans lamaison a coté divant qui yé té gagnin ein caillou pas plis grand qu'ein piti canique. Nomme yé couri coté lamaison la mais yé trouvé qué caillou la té tournin ein lapierre grand comme ein la montagne. Yé té gagnin boucou tracas pou oté lapierre la et ouvri la porte, mais yé entré dans lamaison la, yé tchué géants et yé raminnin piti garçon yé.

CI. — ANTILLES ANGLAISES

167

ANANSI, LE TIGRE ET LA CHÈVRE (1)



Une fois, Anansi (l'araignée), le tigre et la chèvre, avec leurs petits, vivaient ensemble dans une maison. Anansi habitait

(1) Paméla Milne-House, *Mamma's Black Nurse Stories*, Edimbourg, Blackwood, 1890, pet. in-8, p. 65-66.

en haut sous le toit, le tigre au milieu et la chèvre au-dessous. A la fin, néanmoins, ils se querellèrent. Le tigre dit qu'Anansi faisait de la poussière ; la chèvre, de la boue, et qu'il voulait la maison tout entière pour lui. Alors la chèvre dit qu'elle s'en irait et Anansi déclara qu'elle s'en irait aussi. Tandis qu'elles étaient en route, elles entendirent le tigre qui venait derrière elles.

— Groum ! groum ! groum !

Elles arrivèrent à une rivière où il y avait une grande quantité de pierres blanches gisant sur le bord et dans l'eau. Anansi changea la chèvre et ses petits en pierre et les lança de l'autre côté. Aussitôt qu'une pierre touchait le sol, elle redevenait une chèvre et courait dans la forêt. Le tigre approchait de plus en plus :

— Groum ! groum ! groum !

Il arriva juste comme Anansi lançait la dernière pierre. Il fut très mécontent et dit qu'il mangerait Anansi. Mais celle-ci lança son fil comme un pont à travers la rivière et échappa ainsi et le tigre fut laissé :

— Groum ! groum ! groum !

168

LE LION, LA CHÈVRE ET LE BABOUIN (1)

Un lion avait une chèvre pour femme. Un jour, elle alla au marché et, tandis qu'elle était absente, le lion entra dans le bois. Il rencontra un babouin qui fit amitié avec lui, parce qu'il craignait qu'il ne le mangeât et lui demanda d'aller à sa maison avec lui. Le lion pensa que c'était une bonne chance et lui demanda de l'accompagner et de voir ses petits.

Quand ils furent arrivés, le babouin dit au lion :

— Comment ! vous avez beaucoup de petits chevreaux ici !

— Oui, dit le lion, ce sont mes enfants.

— Si c'est ainsi, reprit le babouin, ce sont des chevreaux et c'est de l'excellente viande.

— Ne faites pas de bruit ; leur mère va venir tout à l'heure et vous la verrez.

Les chevreaux n'y firent pas attention, mais ils sortirent pour aller à la rencontre de leur mère et lui dirent ce qui s'était passé.

Leur mère leur dit :

— Retournez, n'y faites pas attention, je vais

(1) Dasent, *Anansi Stories* à la suite des *Popular tales from the Norse*, 2e éd. Edimbourg, Douglas, 1888, in-8, p. 438.

maintenant à la maison et je m'occuperai de lui.

Alors elle alla acheter de la mélasse et l'apporta chez elle.

— Vous voilà arrivée, dit le lion ; quelles nouvelles ?

— Oh ! de bonnes nouvelles ; goûtez un peu.

Il goûta et dit :

— C'est très bon : c'est du miel.

— C'est du sang de babouin, répondit-elle. On en a tué un aujourd'hui : le sang coulait dans la rue et chacun en emportait.

Le lion reprit :

— Silence : il y en a un dans la maison, nous allons l'avoir.

A ces mots, le babouin se sauva et quand ils cherchèrent après lui, il était parti et désormais ne revint plus près d'eux, ce qui sauva la vie des chevreaux.

CII. — NÈGRES DU BRÉSIL

169

L'ÉMYS ET LA FÊTE AU CIEL (1)

Un jour, il y avait trois jours de fête au ciel ; toutes les bêtes y furent ; mais les deux premiers jours, l'émys ne put y aller

(1) Sylvio Romero, *Contos populares do Brazil*. Lisbonne, Livraria internacional. 1885, in-8, p. 143-145.

parce qu'il marchait très lentement. Quand les autres étaient sur le point de revenir, il était encore au milieu du chemin.

Le dernier jour, comme il montrait un grand désir d'y aller, un héron s'offrit à le porter sur ses épaules. L'émys accepta et monta : mais le méchant oiseau lui demandait toujours s'il voyait encore la terre et, quand l'émys lui eut dit qu'il ne la voyait plus, il le lâcha dans l'air.

Le pauvre s'en alla roulant et disant :

— Léo, Léo, Léo !

Si j'en réchappe

Jamais plus de nous aux cieux.

Et aussi :

— Eloignez-vous, pierres et bâtons, sinon vous serez rompus.

Les pierres et les bâtons s'écartèrent et il tomba, mais tout brisé. Dieu eut pitié de lui, rajusta les petits morceaux et lui donna de nouveau la vie en récompense de la grande volonté qu'il avait eue d'aller au ciel. C'est pourquoi l'émys a le crâne en forme de marqueterie.

170

LE MACAQUE ET LE LAPIN (1)

Le macaque et le lapin firent un contrat par lequel le macaque devait tuer les papillons et le lapin les couleuvres.

Tandis que le lapin dormait, le macaque arriva et lui empoigna les oreilles, les prenant pour des papillons.

Mécontent de cette plaisanterie, le lapin jura de se venger.

Tandis que le macaque était tranquillement assis sur une pierre, le lapin arriva doucement et lui lança un coup de pied sur la queue. Le macaque effrayé poussa un cri et bondit en haut d'un arbre en glapissant. Alors le lapin eut peur et dit :

— Par manière de doute,
Je veux me tenir sur mes gardes,
Par dessous les feuilles
Je dois habiter.

(1) Sylvio Romero, *Contos populares do Brazil*, p. 160.



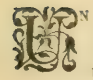


APPENDICE

TRADUCTION FRANÇAISE DES CONTES 163, 164, 165, 166.

163 (p. 423)

L'ÉLÉPHANT ET LE LIÈVRE EN SOCIÉTÉ

N jour l'éléphant dit au lièvre :

— Prenons un coin de terre, nous ferons un jardin.

Le lièvre accepte et dit à l'éléphant :

— Seulement, compère, faisons une convention; celui dont la pioche se démanchera l'emmanchera sur la tête de son associé.

Le lièvre fait exprès de mal emmancher sa pioche qui se démanche à chaque instant. Et le lièvre de crier à l'éléphant :

— Compère, ma pioche s'est démanchée ; apportez-moi votre tête que je l'emmanche !

L'éléphant prêtait sa tète et le lièvre emmanchait sa pioche.

Voilà qu'une fois, la pioche de l'éléphant se démanche à son tour, et l'éléphant crie au lièvre :

— Compère, ma pioche est démanchée ; apporte-moi ta tête que je l'emmanche.

Le lièvre sent son cœur s'en aller. Il dit à l'éléphant :

— Quoi ! vous n'avez pas pitié de moi, mon camarade ! Une petite tête comme la mienne ! Du premier coup, vous me la casserez.

L'éléphant commence à se fâcher :

— Je ne sais pas tout ça, moi, compère. Nous avons fait une convention : quand votre pioche s'est démanchée, je vous ai donné ma tête ; maintenant, c'est ma pioche qui se démanche, vous devez me donner votre tète pour l'emmancher.

Le lièvre ne veut pas porter sa tête ; l'éléphant veut le battre ; une grosse dispute s'élève ; le lièvre se sauve. L'association est rompue : le lièvre et l'éléphant cessent de travailler en commun.

Voilà qu'un jour l'éléphant donne un bal. Il invite tous les animaux excepté le lièvre. C'est la tortue qui sera le ménétrier et le violon est une calebasse.

Quand le lièvre apprend que c'est la tortue qui doit faire danser, il lui dit :

— Commère, mettez-moi dans votre calebasse et je jouerai pour vous. Mais chaque fois qu'on vous donnera à boire, chaque fois qu'on vous donnera à manger, vous en mettrez un peu pour moi dans la calebasse.

Le bal commence. Le lièvre joue, la tortue lui donne à boire. Voilà le lièvre saoul tant il a bu, et il se met à chanter tout ce qui lui passe par la tête.

L'éléphant écoute, écoute. Il reconnaît que c'est le lièvre qui est dans la calebasse. Il se fâche et demande à la tortue pourquoi elle a apporté le lièvre dans la calebasse. Il veut battre la tortue, la calebasse tombe, la calebasse se casse et le lièvre se sauve.

164 (p. 429)

LE SINGE ET LA TORTUE

Il y avait une fois un singe et une tortue. La tortue avait onze enfants ; le singe était un vagabond.

La tortue va travailler ; et son ouvrage fini, elle reçoit son salaire et va acheter une balle de riz.

En revenant chez elle, elle s'arrête au bord du chemin, met sa balle de riz par terre et va chercher du bois sec.

A son retour, elle trouve le singe assis sur sa balle de riz, le singe lui dit :

— Eh vous, commère, voyez : j'ai trouvé une balle de riz.

— Ce riz-là n'est pas à vous, compère ! ce riz-là est du riz que j'ai acheté pour mes enfants. Je l'ai laissé au bord du chemin parce que j'allais chercher du bois sec ; mais ce riz est à moi, rendez-le-moi.

Le singe ne veut rien entendre et dit :

— Ce qui est bon à ramasser est bon à garder ; je ne rends pas.

La tortue est désolée, mais que pouvait-elle faire ? Elle dit au singe :

— Eh bien, compère, vendez-m'en une livre.

— Impossible, commère ! mon riz n'est pas à vendre. Allez chez le Chinois.

— Bon, compère ! Un jour nous verrons.

Un jour, le singe était assis sur une branche d'arbre et sa queue traînait par terre. La tortue passe, elle voit cette queue, la saisit et crie :

— Me voila qui viens de trouver une queue de singe ! Ce qui est bon à ramasser est bon à garder ! Je ne rends pas.

— Eh vous, commère ! vous plaisantez, n'est-ce pas ? C'est ma queue ça !

— Le riz sur le chemin est à celui qui ramasse le riz ; la queue sur le chemin est à celui qui ramasse la queue.

Le singe se fâche : il tire sur la queue ; la tortue ne lâche pas et suit la queue. Le singe tire, la tortue suit : et le singe apporte le tout au tribunal.

Le juge était sur son siège, le singe lui dit :

— Mon juge ! condamnez la tortue à me rendre ma queue.

La tortue dit au juge :

— Mon juge, condamnez le singe à me rendre mon riz.

Le juge les fait parler. Quand il connaît toute l'affaire, il dit au singe :

— Où est le riz ?

Le singe se met à rire, et se frappant sur le ventre :

— Là dedans mon juge.

Le juge appelle un garde et lui ordonne d'apporter un billot. Le billot est apporté. Le juge donne l'ordre au garde de placer la queue du singe sur le billot, puis le garde la coupe en deux.

Le juge ensuite rend son jugement :

— Ce qui est bon à ramasser est bon à garder. Le singe a ramassé une balle de riz sur le chemin, la balle de riz lui appartient ; la tortue a ramassé un bout de queue sur le chemin, le bout de queue est à elle. Mais si le singe veut acheter ce bout de queue pour le coller à son autre moitié de queue, je condamne la tortue à vendre au

singe ce bout de queue pour une balle de riz Balam.

Maintenant j'ai dit : Allez.

165 (p. 432)

COMPÈRE LAPIN ET MONSIEUR DINDON

Tous les soirs, quand compère lapin revenait de son travail, il traversait une cour où il y avait un gros dindon qui dormait sur son perchoir, et, comme tous les autres dindons, celui-là mettait aussi sa tête sous ses ailes pour dormir.

Tous les soirs, compère lapin s'arrêtait pour regarder ce dindon et il se demandait ce qu'il avait fait de sa tête. Enfin un soir, il fut si curieux qu'il s'arrêta en bas du perchoir et dit :

— Bonsoir, monsieur dindon.

— Bonsoir, dit le dindon sans lever la tête.

— Est-ce que vous avez une tête, monsieur dindon ?

— Oui, j'ai une tête.

— Où est-elle ?

— Elle est là.

Compère lapin eut beau regarder, il ne vit pas la tête de M. dindon. Comme il vit que le dindon ne voulait pas causer avec lui ni lui montrer où

il mettait sa tête, il courut chez lui et dit à sa sœur :

— Est-ce que tu savais que pour se coucher les dindons ôtent leur tête ? Eh bien, je crois que je devrais faire la même chose, parce que cela donne moins de mal, de dormir sans tête, et les gens peuvent parler sans tête, puisque le dindon a parlé avec moi.

Avant que sa sœur eût eu le temps de lui rien dire, il prit une hache et se coupa la tête. Sa sœur essaya tous les moyens pour recoller la tête de son frère, mais elle n'y réussit pas parce qu'il s'était tué.

166 (p. 433)

PETITS GARÇONS ET GÉANTS

Il y avait une fois deux petits garçons qui vivaient dans une maison avec un fleuve tout droit derrière. Leurs parents leur avaient défendu de courir le long du fleuve, mais un jour, ils s'échappèrent, prirent un bateau qui était dans le fleuve et commencèrent à ramer, à ramer, je crois bien qu'ils ramèrent des millions de milles. Quand le soir fut arrivé, ils avaient bien peur et ne savaient pas où aller. Ils virent une lumière loin, loin, et en même temps, des géants

vinrent pour les prendre. Ils montèrent sur un arbre, mais les géants secouèrent juste cet arbre et les pauvres garçons tombèrent. Les géants les portèrent dans leur maison où il y avait beaucoup d'autres petits garçons. Ils leur donnaient à manger du lait et du gruau pour les faire devenir gras et tous les jours, on tuait quelques petits garçons pour le dîner des géants.

Près de la maison des géants, il y avait une vieille femme qui était sorcière. Un jour, le père des petits garçons qui s'étaient sauvés vint près de la maison de la vieille femme avec ses amis et lui demanda si elle n'avait pas vu ses garçons. Elle lui répondit qu'ils étaient devant la maison à côté, devant laquelle il y avait un caillou pas plus grand qu'une petite bille. L'homme courut vers la maison, mais il trouva le caillou changé en une pierre grande comme une montagne. Il eut beaucoup de mal pour ôter cette pierre-là et ouvrir la porte ; mais il entra dans la maison, tua les géants et ramena ses petits garçons.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE VII

PREMIÈRE PARTIE

GROUPE CHAMITIQUE

I. — EGYPTIEN ANCIEN

1. Le lion et la souris* 1
2. Les membres et l'estomac 3

II. — COPTE

3. Guérison d'un aveugle par S. Coluthus* 4
4. Théodose et Denys* 8

III. — BERBÈRE

a) *Berbère de Tripolitaine.*

5. Djah'a et sa femme (Ghat)* 12
6. La leçon de modestie (Djebel Nefousa) 15

b) *Berbère de Tunisie.*

7. Histoire des sept filles et de l'ogresse (Tamezratt*) 17
8. Ce que deviennent les vieilles lunes (Djerba) 23

c) *Berbère d'Algérie.*

9. Le lion, le chacal, le mulet et l'assemblée des animaux (Grande Kabylie)* 25
10. Histoire de l'ogre et de la belle femme (Chaouia) 28
11. Les deux frères, la marmite et le bâton (Mzab) 30

* L'astérisque indique les contes traduits ici pour la première fois en français.

d) *Berbère du Maroc.*

12. Histoire de la jeune fille qui voyageait avec les gazelles (Tazeroualt)* 33
13. Le roi et la sorcière (Beni Said) 40

e) *Berbère du Sénégal.*

14. La gueule tapée, la hyène et le lion 45
15. Aventures dangereuses 46

f) *Touareg.*

16. Ammamellen et Elias 48
17. Le garçon et les autruches 51

IV. — HAOUSSA

18. Histoire de l'homme, de ses deux femmes et de ses chiens 53
19. Le moineau et la poule 55

V. — BEDAOUYEH

a) *Beni Amer.*

20. Le lézard et le cheïkh* 58

b) *Hadendoa.*

21. Le couple de sots* 59

VI. — BILIN

22. Le renard, le babouin et le lion* 61
23. L'homme et ses trois femmes* 63

VII. — SAHO

24. Le loup-garou et la jeune fille* 65
25. La hyène, l'éléphant, le lion, le léopard, le chacal et l'antilope* 71

VIII. — AGAOU

26. L'homme et les sept lions* 73
27. L'homme et sa sœur* 74

IX. — KOUNAMA

28. La souris et la grenouille* 75
29. Le droit maternel* 78

X. — GALLA

30. Le lion, le léopard et le singe* 79
31. Une histoire de jadis* 81

XI. — AFAR OU DANKALI

32. Les trois dernières recommandations d'un père à son fils* 84
33. Le renard, la hyène, le loup, la panthère, le lion et le serpent* 88

XII. — SOMALI

34. La vieille femme et le lion* 90
35. Le corbeau et les oiseaux* 93

DEUXIÈME PARTIE

LANGUES SÉMITIQUES

XIII. — ARABE

a) *Arabe d'Egypte*

36. Histoire du prince amoureux 95
37. La vache des orphelins 102

b) *Arabe de Tripoli.*

38. L'homme et le lion* 106

c) *Arabe de Tunis.*

39. Les trois Mohammed* 109

d) *Arabe d'Algérie.*

40. Travestissement 115
41. Les richesses de la Kala'a 117
42. Mouley Yaqoub et son fils 118

e) *Arabe du Maroc.*

43. Le hibou* 121

XIV. — GHEEZ

44. La vision de Saint Iâred* 124
45. Le solitaire et les femmes 127

XV. — TIGRÉ

46. Le taureau et la grenouille* 128
47. La fille du roi* 129

XVI. — TIGRINIA

48. La compassion du renard 129
49. La pénitence du renard 130

XVII. — AMHARINIA

50. Le juge et les plaideurs*........................ 131
51. L'ânesse et la hyène*........................ 132

TROISIÈME PARTIE

LANGUES DU NIL

XVIII. — NOUBA

a) *Dongola.*

52. Le singe et le bûcheron........................ 133

b) *Kanza.*

53. Joha et les souliers*........................ 137

c) *Fadidja.*

54. Le renard et la hyène*........................ 137

XIX. — DINKA

55. Le coq et l'éléphant........................ 139

XX. — BARI

56. La femme et la hyène........................ 140
57. Le lièvre*........................ 142

XXI. — LOUR OU CHILLOUK

58. Le lion et le sanglier........................ 146

XXII. — NYAM-NYAM OU A-SANDÉ

59. Le mort et la lune........................ 147

XXIII. — MAMBETTOU

60. Le léopard et le chacal........................ 148

XXIV. — MASAI

61. Lokitoyo*........................ 149

QUATRIÈME PARTIE

LANGUES DU SOUDAN

XXV. — OUADAI

62. Le génie amoureux........................ 151

XXVI. — BORNOU OU KANOURI

63. La fille rusée * 156
64. La belette et la hyène * 160

XXVII. — SONG'AI

65. Abarnakat 163
66. Le pecheur et son fils 164

XXVIII. — SARMA

67. Le véridique et le menteur * 165

CINQUIÈME PARTIE

LANGUES DE SÉNÉGAMBIE ET DE GUINÉE

XXIX. — MANDÉ

68. La hyène et le lièvre 171

XXX. — MALINKÉ

69. Le lièvre et son gris gri 173

XXXI. — SONINKHÉ

70. Qui est le plus fort ? 175

XXXII. — VEI

71. L'éléphant et le daim * 177
72. L'araignée * 178

XXXIII — OUOLOF

73. La hyène, le bœuf et l'éléphant 182
74. Le lièvre et les moineaux 184

XXXIV. — PEUL

75. Les trois voyageurs 185

XXXV. — SÉRÈRE-NONE

76. Le lièvre et la hyène * 187

XXXVI. — LANDOUMAN

77. Le bœuf et le lion * 188

XXXVII. — TIMNÉ

78. L'enfant et l'oiseau * 189

79. L'iguane et le chien *........................... 192

XXXVIII. — BOULLOM

80. L'éléphant et le bouc *........................... 196
81. La chenille et la tortue de terre *........................... 197

XXXIX. — AGNI

82. Le caméléon et le crapaud........................... 198
83. Le ciel, l'araignée et la mort........................... 199

XL. — GAN OU AKKA

84. Les esprits dans le trou de rat *........................... 202

XLI. — TCHWI

85. Découverte du vin de palme *........................... 207
86. La création et l'origine de la mort *........................... 209

XLII. — EWHÉ

87. La hyène et le chat sauvage *........................... 210
88. Pourquoi les singes habitent dans les arbres *........................... 213

XLIII. — ATAKPAME

89. La caille et le crabe *........................... 215

XLIV. — YOROUBA

a) *Nago.*

90. Le lézard et la tortue........................... 217

b) *Egba.*

91. La légende de la plantation du maïs *........................... 221

XLV. — EFIK

92. Comment le monde fut peuplé *........................... 223

SIXIÈME PARTIE

GROUPE HOTTENTOT (KHOIN-KHOIN)

XLVI. — GRAND NAMAQUA ET BUSHMEN

93. L'origine de la mort *........................... 225

XLVII. — PETIT NAMAQUA

94. L'arrêt du babouin *........................... 226

XLVIII. — NAMA

95. La lune, le pou et le lièvre* 229

XLIX. — BUSHMEN

96. Le vent 230

L. — BA-YÉYÉ

97. Création des hommes et de la mort 231

SEPTIÈME PARTIE

LANGUES DU GROUPE BANTOU

LI. — SOUAHILI

98. L'intelligence des femmes* 233
99. Le lièvre, la hyène et le lion* 252

LII. — TAVETA

100. Pourquoi la femme est soumise à l'homme 255

LIII. — ROUGANDA

101. Le lapin et l'éléphant 256
102. Daoura 262

LIV. — OUNYORO

103. La gélinotte et la tortue 265

LV. — SOUKOUMA

104. Les échanges* 266

LVI. — OUNYAMOUEZI

105. Le lion 269

LVII. — OUAHELI

106. Pourquoi le rhinocéros disperse ses laisses 270

LVIII. — MADJAMÉ

107. La hyène et sa femme 271

LIX. — KONDE

108. La tortue et l'éléphant 277

LX. — YAO

109. Le chef et l'oiseau*.......................... 281
110. Le lion et la tortue*.......................... 283

LXI. — MAMBA

111. Le lion*.......................... 284

LXII. — NYASSA

112. Histoire de l'homme qui était un trompeur*...... 286
113. Histoire de Tanguimalingo*.......................... 289

LXIII. — ZOUMBO

114. Le dresseur de singes apprivoisés et le dresseur de daim*.......................... 292
115. L'éléphant et le lièvre*.......................... 294

LXIV. — TETE

116. L'enfant méchant et le chien*.......................... 295

LXV. — CHINYANJA OU MANG'ANJA

117. L'oiseau fantôme*.......................... 296

LXVI. — CHAMBALA

118. La courge qui parlé*.......................... 297

LXVII. — BOUNDEI

119. Pourquoi la hyène ne fait pas partie des gens convenables*.......................... 300

LXVIII. — ECHWABO

120. Un plein cabas d'enfants.......................... 302

LXIX. — RONGA

121. Le lièvre et la rainette.......................... 304
122. Bonkouli, l'homme hyène.......................... 309

LXX. — SESOUTO

123. Kammapa et Litaolane.......................... 312
124. Séètèlémané.......................... 316

LXXI. — SETCHOUANA

a) *Dial. des Batlapin*

125. Comment les enfants des Bafouroutsé se séparèrent de leurs pères*.......................... 319

b) *Dialecte des Ba-Rolong*

126 Histoire de l'oiseau qui fait du lait* 321

LXXII. — XOSA OU KAFIR

127. Mlonjalonjani, sa sœur et un Mboulou* 329
128. Histoire de l'oiseau merveilleux du cannibale*.... 335

LXXIII. — ZOULOU

129. Amavoukoutou* 339
130. La hyène et la lune* 342

LXXIV. — LOUYI

131. Le lièvre et sa femme 343
132. Le sorcier et le fils du chef.................... 347

LXXV. — SOUBIYA

133. Séédimwé 351
134. Mukwé-Léza 355

LXXVI. — OTYI-HÉRÉRO

135. L'éléphant et la tortue* 358
136. Tyaratyondyorondyondyo* 361

LXXVII. — OVAMBO

137. La lionne et le chacal* 364

LXXVIII. — OVA-HÉRÉRO

138. La vieille femme qui met les enfants dans son sac* 367

LXXIX. — LOUNDA

139. Les deux hommes et les fantômes* 370

LXXX. — KIMBOUNDOU

140. Les enfants de la veuve* 372
141. L'éléphant et la grenouille* 376

LXXXI. — FIOTE

142. L'origine des blancs et des nègres 377
143. Pourquoi le crocodile ne mange pas la poule*..... 378

LXXXII. — MPONGO

144. Le soleil et la lune 380

LXXXIII. — AGHIRA

145 Le serment tenu 381

LXXXIV. — KAMA

146. La saison humide et la saison sèche.............. 383

LXXXV. — BATÉKÉ

147. La panthère, le chien et la tortue............... 384

LXXXVI. — OTANDO

148. On ne fait pas deux fois la même route........... 390

LXXXVII. — MBENGA

149. La poule et la perdrix.......................... 395

LXXXVIII. — DOUALA

150. Le pot sur la tête*............................ 396
151. Le boa et l'homme*............................. 399

LXXXIX. — YABAKALAKI-BAKOKO

152. La tortue, l'hippopotame et l'éléphant*........... 401

XC. — ACHINGINI

153. Le roi, le lièvre et la hyène*................... 403

XCI. — DAGBAMBA

154. Le caméléon et l'araignée*...................... 404

HUITIÈME PARTIE

CONTES DE MADAGASCAR

XCII. — BETSILEO

155. Le hérisson et le chat sauvage.................. 407

XCIII. — BETSIMISARAKA

156. Les lémures bienfaisants*....................... 410

XCIV. — ANTANBAHOAKA

157. Le fils de Dieu qui épousa les deux cousines........ 411

XCV. — ANTAIMORONA

158. Le niais qui fut cause de la mort de sa femme et de ses enfants.............................. 413

XCVI. — HOVA

159. Le chat sauvage et le rat*........................ 412
160. Les Vazimba*................................ 416

XCVII. — SAKALAVE

161. Sangambiro, le vainqueur du cheval-fantôme*...... 418

XCVIII. — SAINTE-MARIE DE MADAGASCAR

162. Le Dauphin................................ 421

NEUVIÈME PARTIE

CONTES DES NÈGRES DES COLONIES

XCIX. — ILE DE FRANCE

163. L'éléphant et le lièvre en société................ 423
164. Le singe et la tortue.......................... 425

C. — ETATS-UNIS

165. Compair lapin et Michié dinde.................. 428
166. Piti garçons et géants.......................... 429

CI. — ANTILLES ANGLAISES

167. Anansi, le tigre et la chèvre*.................. 430
168. Le lion, la chèvre et le babouin*................ 432

CII. — BRÉSIL

169. L'émys et la fête au ciel*...................... 433
170. Le macaque et le lapin*........................ 435

APPENDICE

Traduction en français des contes 163, 164, 165 et 166.. 437

DIJON. — IMP. DARANTIERE.